

VOYAGE
EN CRIMÉE
ET SUR LES BORDS
DE LA MER NOIRE.

De retour sous son toit, tel que l'airain sonore
Qu'on cesse de frapper, et qui résonne encore,
Dans la tranquillité d'un loisir studieux,
Il revoit en esprit ce qu'il a vu des yeux;
Et dans cent lieux divers, présent par la pensée,
Son plaisir dure encor quand sa peine est passée.

Épître sur les Voyages, par J. Delille.

VOYAGE
EN CRIMÉE
ET SUR LES BORDS
DE LA MER NOIRE,

PENDANT L'ANNÉE 1803;

SUIVI d'un Mémoire sur le Commerce de cette Mer, et de Notes sur les principaux Ports commerçans.

DÉDIÉ

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI,

PAR J. REUILLY,

Auditeur au Conseil d'État, Membre de la Légion d'honneur, Sous-Préfet de Soissons.

Avec cartes, planches et vignettes.

PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1806.

A L'EMPEREUR ET ROI.

Sire,

Le desir de prouver à VOTRE MAJESTÉ *mon entier dévouement, m'a fait entreprendre, en 1803, un voyage en Crimée et sur les bords de la Mer Noire. A mon retour en France, j'ai eu l'honneur d'offrir à* VOTRE MAJESTÉ *les Mémoires que j'avais rédigés, et elle a daigné les recevoir avec bienveillance.*

Vous me permettez, SIRE, *de publier mon Ouvrage ; vous permettez que votre auguste nom le sauve de l'oubli. Cette faveur, la plus grande récompense que* VOTRE MAJESTÉ *ait pu m'accorder, je la dois à vos bontés bien plus qu'à mon talent ; je suis jeune, et je sens que je ne vaux encore que par le zèle qui m'anime.*

Je desire ardemment, SIRE, *que la publication de mon Voyage en Crimée, ajoute aux connaissances que l'on a déjà de cette partie intéressante du Globe ; mais je suis fier d'être le premier l'interprète de*

l'admiration profonde que les exploits de VOTRE MAJESTÉ ont inspirés à des peuplades barbares, et d'apprendre à mon Pays que le nom de GRAND vous a aussi été décerné par les descendans de Gengis-Khan.

Je suis avec respect,

Sire,

De VOTRE MAJESTÉ,

le dévoué et fidèle Sujet,
J. REUILLY.

PRÉFACE.

Cet ouvrage est le fruit de mes observations pendant mon séjour en Crimée, de mes lectures et de mes entretiens avec des personnes instruites, au nombre desquelles je me glorifie d'avoir pu compter M. Pallas (1). La conversation de

(1) Ce bon vieillard m'a accueilli avec une bienveillance toute particulière, et bientôt sa maison est devenue la mienne. Sa vieillesse est belle, son extérieur simple, et sa conversation toujours intéressante. Hors de son cabinet, cet habile naturaliste n'était plus que le meilleur homme du monde; personne n'était plus en état que lui de me donner des notions exactes et précises sur la contrée qu'il habite depuis quelques années; il a poussé la complaisance, jusqu'à me tracer lui-même un Itinéraire de mon voyage (*voy*. pag. 213), et à mon retour, il a voulu lire mes observations qu'il a corrigées ou enrichies de ses notes.

cet illustre voyageur, la bonté avec laquelle il répondait à toutes mes questions, m'ont mis à même de faire une ample moisson de faits intéressans.

Ce que quelques voyageurs ont écrit sur la Crimée, est incomplet et a déjà vieilli. Pour former le tableau que j'en voulais donner, je n'ai pas cru devoir me priver du secours des observations faites avant moi, par les meilleurs auteurs qui ont parlé de cette presqu'île; je me suis souvent approprié des passages entiers de leurs ouvrages (1) : j'ai rendu compte

(1) Le meilleur est celui qui a été publié sous le titre d'OBSERVATIONS FAITES DANS UN VOYAGE ENTREPRIS DANS LES GOUVERNEMENS MÉRIDIONAUX DE L'EMPIRE DE RUSSIE en 1793 et 1794. Leipsic. Il est fâcheux que M. Pallas n'ait pas

des changemens que la Crimée a éprouvés depuis son occupation par les Russes; enfin, j'ai tâché de la bien faire connoître, sous le double rapport de ce qu'elle fut jadis, et de ce qu'elle est aujourd'hui.

Les bontés que M. Pallas avait eues pour moi en Crimée, je les ai retrouvées en France dans l'indulgente bienveillance de l'heureux continuateur de Buffon.

Je joins avec reconnaissance, au nom de M. Lacépède, celui de MM. Langlès et Millin, qui ont bien voulu enrichir mon ouvrage de deux notices intéressantes sur les monnaies et médailles que j'ai rapportées de mes voyages.

---

rangé chaque objet dans sa division particulière, il aurait augmenté l'intérêt de son ouvrage et économisé le tems de ses lecteurs.

J'ai fait graver avec un soin particulier la carte de Crimée et le plan du port de Sévastopole et de ses environs. Ces deux cartes ont été dressées d'après des matériaux que j'avois rapportés, et les observations que j'ai été à portée de recueillir sur les lieux.

La forme du voyage en Egypte et en Syrie de M. Volney, m'ayant paru réunir plusieurs avantages, je l'ai adoptée.

TABLE DES MATIÈRES.

Départ de Pétersbourg pour Odessa; départ d'Odessa; arrivée en Crimée.

VOYAGE EN CRIMÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTAT PHYSIQUE.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE NATURELLE DE LA CRIMÉE.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTAT POLITIQUE.

EXPLICATION DES VIGNETTES.

1re. VIGNETTE, *page* xj.

Passage du Lieman : le cosaque qui a passé l'auteur en croupe, lui fait remarquer les efforts de ses camarades pour sauver sa voiture et ses effets.

2me. VIGNETTE, *page* 1re.

Vue d'une vallée près de celle de Baidari. On y voit un noble Tatâr à cheval, armé et complètement cuirassé.

Un Tatâr montagnard et un berger, dans leurs costumes journaliers.

3me. VIGNETTE, *page* 71.

Une femme Tatâre dans sa plus grande parure.

Un noble Tatâr prêt à monter à cheval, revêtu de sa cotte de mailles, armé ; l'arc et le carquois couverts.

Un Tatâr de la classe ordinaire, armé de son arc et de ses flèches, vient prendre les ordres du noble Tatâr.

4me. VIGNETTE, *page* 243.

Carte de la mer Noire.

5me. VIGNETTE, *page* 261.

Halte d'une horde de Tatârs Nogais, dans le lieu qu'elle a choisi pour s'y établir. On y voit des cabanes de différentes formes déjà dressées, et d'autres qui arrivent sur des voitures à deux roues; des charettes fermées dans lesquelles sont les femmes. On aperçoit des troupeaux dont les conducteurs portent de longues perches avec un lacet, pour le passer autour du col de l'animal qu'ils veulent attraper. Sur la hauteur on découvre les tombeaux des Nogais.

6me. VIGNETTE, *page* 283.

L'auteur, après avoir donné à Ataï-myrza et à sa famille quelques médailles à l'effigie du premier Consul, prend congé du prince Tatâr qui lui offre un arc et des flèches. Islam-Guérai son neveu, regarde avec intérêt une des médailles. Le jeune fils d'Ataï-myrza semble se détacher à regret du levrier noir qui a été donné à l'auteur, dont on voit les chevaux sur un second plan : ils sont tenus par un Cosaque auquel il a remis son manteau. L'on aperçoit dans le fond des personnes de la suite d'Ataï-myrza.



VOYAGE
DE PÉTERSBOURG
EN CRIMÉE.

Départ de Pétersbourg pour Odessa; départ d'Odessa; arrivée en Crimée.

Je partis de Pétersbourg dans les premiers jours de février 1803, avec M. de Richelieu, qui venait d'être nommé gouverneur-général d'Odessa. Le désir

de me rendre en Crimée, me fit quitter cette ville (1), après un séjour de deux mois. Jamais voyageur ne se mit en route avec un esprit plus libre et par un tems plus favorable; je n'en eus pas moins le cœur serré en partant : j'avais été traité avec tant de bonté, et j'avais reçu de tels témoignages d'amitié, que j'éprouvai tout ce qu'un départ a de pénible. Livré à moi-même, sans pouvoir communiquer mes idées, ou faire partager mes sensations, j'entreprenois un voyage assez long, dans un pays qui m'était inconnu, aussi bien que la langue que l'on y parlait : cette solitude et ce silence forcé, avaient quelque chose d'effrayant pour moi.

J'arrivai bientôt au Liéman, avance de la mer dans le Step (2); les vents du

(1) *Voyez* à la suite du Mémoire sur le commerce de la mer Noire, article *Odessa*, page 261.

(2) Step, vaste plaine, rase et inculte, où l'on ne voit ni arbres, ni buissons. Un enfant de treize ans à qui nous demandâmes si nous verrions bientôt des arbres, nous demanda à son tour ce que c'était qu'un arbre.

midi rendent souvent ce passage dangereux ; je le traversai en croupe derrière mon conducteur, et ma voiture arriva sans accident, grâces aux soins et à la vigueur des Cosaques, que j'avais eu la précaution de faire mettre à l'eau, et qui précédaient mes chevaux.

A une quarantaine de verstes (1), je passai près d'un village à moitié ruiné ; des Moldaves venaient d'y être établis, et dansaient au son d'une espèce de musette pour fêter leur prise de possession.

Je vis une grande quantité de perdrix et d'outardes ; si j'eusse été moins pressé d'arriver à Nicolaïef, j'aurais pu faire une chasse abondante.

J'avais déjà parcouru quatre-vingts verstes, et je n'avais encore rencontré qu'un seul homme (2) : la nuit tom-

---

(1) Le verste équivaut à un kilomètre $\frac{1}{10}$ (environ $\frac{1}{4}$ de lieue de 25 au degré).

(2) Le peu d'habitans des Steps est un mélange de fuyards de différens gouvernemens et de déserteurs : on

bante, je commençai à m'assoupir, au milieu de réflexions assez tristes sur les déserts que je traversais.

J'arrivai vers les 10 heures du soir sur les bords du Bog; ce fleuve a trois verstes de largeur en cet endroit, et les matelots fatigués de leur journée ne voulurent pas me passer, malgré mes instances et mes offres. Je pris patience et m'endormis dans ma britchka (1), jusqu'à la pointe du jour. A mon réveil, je fus très-étonné de me voir déjà placé dans la chaloupe qui devait me transporter à l'autre bord : je ne savais ce qui nous empêchait de partir, lorsque je vis descendre une foule d'hommes et de femmes qui se précipitaient dans mon bâtiment, afin de porter au marché différentes denrées qu'ils avaient

---

voyage cependant en sûreté, et les postes sont assez bien servies : mais malheur à celui dont la voiture éprouverait quelqu'accident, il ne trouverait ni ouvriers, ni matériaux pour la réparer.

(1) Voiture polonaise non suspendue.

à vendre; je fis d'inutiles représentations sur la trop grande affluence des passagers. En comptant les matelots, nous étions quatre-vingts sur notre bord; en outre, quatre bœufs : je crois, en vérité, que l'on pouvait s'effrayer à moins : notre traversée fut heureuse.

Arrivé à Nicolaïef (1), je remis mes lettres, et j'eus à me louer de la réception que me fit M. le marquis de Traversey, amiral commandant en chef toutes les forces maritimes de la Russie sur la mer Noire. Je lui étais recommandé par M. de Richelieu, et cette recommandation eut tout l'effet que j'en attendais.

M. de Beklecheff, gouverneur-général, me reçut aussi très-bien; s'étant informé de mes projets de voyage, il me donna des lettres pour le gouverneur de Symphéropol.

On courre la poste en France et en

(1) *Voyez* article *Nicolaïef*, page 271.

Angleterre, mais en Russie on vole; sur-tout dans le gouvernement de la nouvelle Russie. Je partis à huit heures et demie du matin de Nicolaïef, et à midi un quart j'avais parcouru soixante verstes (1), et j'étais aux portes de Cherson (2).

Malheur au pays où chacun consulte toujours son intérêt ou son ambition personnelle! n'attendez rien de grand, de ces hommes qui ne font une chose, que pour ne la pas faire comme les autres. Les établissemens de la Russie sur la mer Noire, m'inspirent ces réflexions: des sommes énormes ont été englouties inutilement: Potemkin fonda Cherson qui fut négligée après sa mort. Falleef jeta les fondemens de Nicolaïef, qui fut bientôt abandonnée pour Odessa, que l'amiral Ribas voulait élever: ce

---

(1) Les environs du Bog au-dessous de la ville, sont remarquables par les vestiges d'antiquités grecques que l'on y trouve.

(2) *Voyez* art. *Cherson*, pag. 271.

nouvel établissement fut à son tour délaissé, et le serait encore, sans les vues sages et paternelles de l'empereur Alexandre.

Je quittai Cherson le 22 avril à dix heures du soir; j'arrivai bientôt sur les bords de l'Ingoulet ou petit Ingoul, nommé ainsi pour le distinguer d'une petite rivière de ce nom, que le Bog reçoit à Nicolaïef; cette rivière qui se jette dans le Niéper, à quelques verstes au-dessus de Cherson, n'est pas très-large, et on la passe dans un bac fait avec beaucoup plus de soins que tous ceux que j'avais déjà vus.

Le site de l'autre côté de la rivière est assez joli : sur les bords d'une petite baie, formée par un coude de l'Ingoulet, s'élève un petit village bien bâti. Repniska est son nom : toute la côte est bordée de rochers.

A la pointe du jour, je fus à Bérestlaw, autrefois Kizikerman (1); on tra-

(1) Une poussière épouvantable est une des plus gran-

verse le Niéper sous ses murs : la violence du vent me força d'y passer la journée, et jamais le fleuve n'avait mieux mérité le nom de Boristhène. Du Niéper à la mer d'Azof et des lignes de l'Ukraine en Crimée, est la Tatârie Nogaise (1), plaine immense, où l'on n'aperçoit pas la moindre élévation, ni le plus petit buisson.

Je rencontrai plusieurs haltes de caravanes qui portaient en Pologne ou dans les ports de la mer Noire, le sel que la Crimée produit en abondance. Les conducteurs dormaient autour d'un grand feu, au milieu des chariots, et

---

des incommodités de la route; rien ne peut vous en garantir; elle pénètre par-tout, et rend les yeux très-douloureux. On m'a cependant assuré que les Tatârs Noguais se servaient d'une espèce de lunettes pour s'en garantir dans leurs excursions.

(1) On écrit communément *Tartarie ;* mais dans un ouvrage qui doit une partie de son intérêt aux différens morceaux extraits de plusieurs auteurs estimés, j'ai cru devoir écrire *Tatârie,* pour me conformer à leur manière d'ortographier.

leurs bœufs paissaient sur le bord de la route.

C'est de ces vastes déserts que sortaient les inondations de Tatârs qui ravageaient la Russie et la Pologne. Ces hordes sauvages et féroces vivaient de rapines et de meurtres, habitaient sous des tentes qu'ils transportaient d'un endroit à l'autre, et entretenaient de nombreux troupeaux de chevaux, qui pourvoyaient eux-mêmes à leur subsistance une grande partie de l'année. Les Nogais ne concevaient pas qu'on pût traverser leurs plaines sans en envier la possession :

Tant de nos premiers ans l'habitude est puissante !
(J. DELILLE.)

Nos besoins sont tellement relatifs à cette habitude, qu'elle maîtrise toutes nos sensations.

J'arrivai bientôt en Crimée, qui a repris son ancien nom de Tauride depuis que la Russie s'en est emparée.



VOYAGE EN CRIMÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTAT PHYSIQUE.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE NATURELLE DE LA CRIMÉE.

La Crimée, connue autrefois sous le nom de Chersonèse-Taurique, est une presqu'île bornée au sud et à l'ouest

par la mer Noire, à l'est par le détroit de Zabache et la mer d'Asof, et au nord par un isthme large d'environ un mille géographique, qui la joint au continent, et communique avec les steps de la Tatârie-Nogaise. Il paraît vraisemblable que la Crimée en était autrefois détachée, et faisait avec sa partie méridionale plus élevée, une île parfaite. Cette opinion était celle des anciens et de plusieurs auteurs modernes (1), et c'est à la séparation de la mer Caspienne de la mer Noire, qu'ils attribuent l'écoulement des eaux de cette dernière dans la Méditerranée, et le dessèchement graduel qui en fut la suite.

La Crimée est située entre 51 d 9 m et 53 d 44 m de longitude orientale, et entre 44 d 44 m et 45 d 65 m de latitude septentrionale.

Selon les cartes de la Géographie

(1) *Voy*. Pline, Hérodote, Strabon, Buffon, Pallas, etc.

comparée, entre 51^{d} 30^{m} et 55^{d} 10^{m} de longitude orientale, et entre 44^{d} 5^{m} et 46^{d} de latitude septentrionale.

§. I.

Aspect de la Crimée.

QUAND on jette les yeux sur la carte, on observe que les trois quarts de la Crimée vers le nord, ne forment qu'une vaste plaine, bornée au midi par une chaîne de montagnes, qui court sud-est et nord-est, dans une direction parallèle au rivage méridional de la mer Noire : cette chaîne rarement interrompue, s'étend, depuis Balaclava jusque près de Caffa, dans une longueur d'environ 150 verstes, sur une largeur inégale : elle est composée de plusieurs chaînons, et fermée dans les interstices par une seconde file de montagnes, plus septentrionales et moins élevées.

En entrant en Crimée, les yeux s'égarent sur un horizon ras et uni. Une

plaine immense, légèrement ondulée en quelques endroits, sans arbres, sans ruisseaux, sans montagnes, s'étend à perte de vue vers la partie méridionale de la presqu'île. En approchant de Simphéropol, la scène change tout-à-coup : l'œil fatigué découvre dans le lointain, une chaîne de hautes montagnes, et se repose avec plaisir sur des villages Tatârs, entremêlés de bosquets, de hauts peupliers épars çà et là, de champs cultivés et de prairies rafraîchies par les eaux du Salghir; le terrein commence à s'élever visiblement jusqu'au pied des montagnes, qui haussent aussi par degrés jusqu'à la mer, dont elles forment le bord méridional.

§. II.

Des montagnes.

Toute la masse des montagnes de la Crimée, s'élève de la manière la plus prononcée vers le sud, et forme presque sans interruption, le long de la

côte maritime, une chaîne d'escarpemens prodigieux. Leur forme générale consiste en mámelons élevés, déchirés et traversés par de larges et étroits vallons : ces mamelons s'aplatissent d'une manière plus douce vers le nord; quelques-uns sont nus et arides; le plus grand nombre est couronné de forêts. Cette chaîne de montagnes renferme des sources d'eau; celles qui courent vers le nord, s'y répandent dans toutes les vallées, celles qui se dirigent au sud, arrosent tous les lieux situés le long de la côte méridionale de la mer Noire.

Le point le plus élevé de toute la Crimée, est le sommet de la montagne, que la configuration de sa cime a fait nommer par les Tatârs, Tchatyr-dagh (1) [montagne de la Tente], et qui

(1) Ayant eu l'imprudence de monter vers le soir sur le Tchatyr-dagh, malgré les représentations de mes guides, la nuit nous surprit, et les bois que nous avions à traverser augmentèrent son obscurité. Après deux

était sûrement le Trapetzos des Grecs. Par un tems clair, à quatre-vingt verstes de distance, on peut déjà apercevoir sa pointe nébuleuse. La montagne doit

---

heures de marche dans des sentiers affreux et très-étroits, au risque de nous rompre mille fois le cou, mes guides avouèrent à mon interprète, qu'ils ne reconnaissaient plus le chemin, et qu'ils se croyaient entièrement égarés. Pressés par la faim, nous essayâmes, mais en vain, de retrouver le sentier que nous avions perdu; à tout moment, des arbres nous barraient le passage, et nous ne pouvions nous défendre des branches qui nous frappaient le visage: nos chevaux étaient harassés; le mien s'abattit, et M. Galeira, Génois, qui m'accompagnait, vint m'aider à le faire relever; il se défendait et refusait obstinément d'avancer: ennuyé de cette résistance, je descendis et le trouvai engagé dans des branchages qui bordent un des précipices à pics, si fréquens dans ces montagnes: son instinct m'a sauvé la vie. Après avoir erré encore long-tems dans la montagne à travers la forêt, et couru plus d'un danger, nos guides nous déterminèrent à attendre le jour, malgré le froid et la faim que nous éprouvions. Un d'eux, digne d'être le Vendredi d'un nouveau Robinson, parvint, non sans peine, à allumer des branches sèches, nous fit un grand feu, et nous dormîmes autour jusqu'à la pointe du jour. Nous retrouvâmes alors le sentier qui nous conduisit à un village voisin, sur la route d'Alouchta, où du lait de jument aigre et du pain noir, nous parurent excellens.

avoir, en y comprenant l'étendue de son pied, près de dix verstes de longueur du sud au nord, et cinq à six de l'est à l'ouest. Le Tchatyr-dagh semble se diviser en trois parties ou étages : quoique roide, le chemin de la première partie est assez bon, et même praticable pour des chariots. Sa longueur est de deux verstes environ; il est ombragé par des charmes et quelques chênes : une jolie source descend de ce premier plan. La seconde partie de la montagne est beaucoup plus escarpée, mais cependant le chemin n'est pas trop mauvais pour les chevaux. Le charme est le seul bois que l'on y voit. Arrivé au pied de la partie supérieure, on ne peut plus se servir de cheval pour monter au sommet : il est formé de terrasses de rocs, posées les unes sur les autres par gradins; on a de la peine à le gravir. La plate-forme supérieure de la montagne semble une petite plaine de pierres; le roc est pelé; on aperçoit de grands plateaux creusés

et des fonds arrondis, dans lesquels la neige se conserve tout l'été. Lors de la prise de possession de la Crimée, en mesurant la montagne, on a trouvé qu'elle avait une élévation de 1200 pieds au-dessus du niveau de la mer; mais comme les crevasses dans lesquelles la neige se conserve, sont très-peu profondes, je serais porté à croire cette mesure inexacte. Par un tems clair, on peut voir de cette hauteur la plus grande partie de la presqu'île et la mer dans toute son étendue. Le Tchatyr-dagh est considéré dans le voisinage comme un excellent thermomètre : couvert de nuages, il promet la pluie, et lorsqu'il en est entièrement dégagé, il annonce une sérénité parfaite (1).

Ces montagnes changent souvent de formes et d'aspects: un pouvoir magique semble varier à chaque pas les déco-

(1) Le baron de Tott regarde le Tchatyr-dagh, comme le chaînon qui lie les monts Carpathes avec le Caucase. Mémoires sur les Turcs et les Tatârs, 2e. part. p. 88.

rations de la scène. Tantôt les chênes, les hêtres, les charmes, les pins, les mérisiers, les génevriers, les noisetiers, les sureaux, les troënes, les aubépines et les arbousiers qui couvrent les montagnes, leur donnent un air de vie qui réjouit le voyageur attristé de la nudité des steps; tantôt d'énormes rochers entassés les uns sur les autres, semblent annoncer le théâtre du combat des géans. Ici, les gradins des montagnes, sillonnés de jardins émaillés de milliers de fleurs odoriférantes, sont arrosés par des sources nombreuses qui portent partout la vie et la fraîcheur : là, ce sont des rochers nus, sans verdure et sans terre, dont la nature semble avoir pris plaisir à varier les formes. En plusieurs lieux, les sources tombent en cascades du haut des rocs escarpés: telles sont celles de l'Akar-sou. Enfin, des montagnes richement couvertes de bois de toute espèce, des portions de terrein vivifiées par la culture, des rocs

s'élevant à une hauteur prodigieuse, à travers les fentes desquels s'échappent de nombreux arbousiers, dont l'écorce d'un rouge sanguin et les touffes de fleurs blanches contrastent avec la couleur grisâtre des rochers; des troupeaux paissant sur la cime des monts, les mugissemens sourds de la mer, le bruit des chutes d'eau, les sites sauvages que l'on parcourt, l'aspérité des chemins, la profondeur des précipices, une espèce de crainte dans les pas glissans ou trop à pic, varient les sensations et les plaisirs. Le voyageur n'abandonne qu'à regret ces lieux, que l'éloignement et la difficulté de la route, ne lui permettront plus de revoir (1).

---

(1) Voyage pittoresque en Suisse, par M. Cambri.

§. III.

Structure des montagnes, mines.

Une roche calcaire, dure, grise et disposée par lits diversement inclinés, forme avec des couches schisteuses et argileuses, la charpente des montagnes de la Crimée. On trouve aussi dans l'ordre de ces couches horizontales, alternantes, et répétées une infinité de fois dans leur lit, la brêche formée de cailloux attachés ensemble, plusieurs variétés de vakke et de serpentine : cette dernière est la plus rare de toutes.

La roche calcaire dure, n'offre presque aucune trace de pétrifications reconnaissables, et celles qu'on y trouve, sont pour la plupart des corallites effacées. Parmi les schistes durs, intercallés souvent entre ceux d'argile, se trouve une ardoise noire, tantôt mêlée de sable et tantôt se feuilletant d'une manière très-mince. Dans la partie la

plus à l'est des montagnes, le schiste sablonneux est souvent un grès dont on aperçoit à peine le grain. La partie dure de ce grès montre à ses fêlures des filons cristallisés en quartz laiteux ou transparent, remplacés quelquefois par de vrai cristal de roche (1). On peut aussi compter au nombre de ce grès, les couches de la pierre meulière, qui forme des montagnes entières aux environs de Soudagh.

En plusieurs endroits de la Crimée, mais particulièrement près d'Inkermann, du ruisseau Sabla, à seize verstes d'Ak-metchet, et dans un vallon entre

(1) Ces restes de matières primitives ne prouveraient-ils pas, que les montagnes primitives ont existé en Crimée, dans les plus anciennes époques, mais qu'ayant essuyé ces révolutions terribles, ces changemens inconcevables auxquels tout notre globe paraît avoir été assujéti, et ayant été couvertes par les eaux de la mer, elles ont été détruites et converties en argiles, en schistes, parmi lesquels les débris des corps marins ont formé les matières calcaires?

Voy. pag. 6 de l'Avertissement de la Description physique de la Tauride.

Actiar et Balaclava, se trouvent les mines de Kil, nom que les Tatârs donnent à une excellente marne à foulon grisâtre, ou sorte de savon. Ils creusent des puits en forme d'entonnoir par le haut, pour pénétrer jusqu'à la couche argileuse, qui a environ deux pieds d'épaisseur, une croûte extraordinairement grasse, et par-dessous, une nouvelle marne crétacée blanche. Quand on est parvenu aussi loin qu'il est possible dans l'un de ces puits, on l'abandonne pour en creuser un autre, et les morceaux de marne qui se détachent ne tardent pas à le combler.

Les couches de schiste argileux ont quelquefois la dureté du schiste argileux des mines; ailleurs on les voit colorées par une ocre martiale; elles contiennent aussi par bandes, et quelquefois par lits entiers, des masses de mines solitaires ou rognons parfaits, d'un rouge brun ou gris, chargés d'argile, tantôt creux et en feuilles, tantôt lourds

et compactes. On les trouve principalement dans les montagnes de l'est, près des villages de Kooz et de Soudagh, et dans celles de l'ouest, entre Laspi et Foros, près d'un endroit nommé par les Tatârs, Alasma. On n'a découvert jusqu'ici en Crimée la trace d'aucun autre métal.

§. IV.

Description des montagnes de la côte méridionale.

Les montagnes les plus élevées et les plus vieilles de la Crimée, forment le bord méridional de cette presqu'île, et s'étendent de Caffa à Balaclava.

Après avoir passé le cap derrière lequel est situé Caffa, on monte le côté oriental de la montagne de Karadagh, où l'on voyait ci-devant un village Tatâr, avec une Metchet et une jolie fontaine. Le chemin suit en tournant le pied de cette grande montagne, dont la crête la plus élevée, est surmontée

de rocs en forme de pains de sucre. Peu après on trouve dans le vallon d'Otous deux petits villages, peu éloignés l'un de l'autre : un ruisseau arrose ce vallon, dont le sol est favorable à la vigne et aux arbres fruitiers ; les hauteurs environnantes sont couvertes de bois. Le chemin qui conduit à Kooz traverse des montagnes escarpées et commence à devenir impraticable pour les voitures ; on trouve çà et là, des lits de mine de fer. Le vallon au-dessus de Kooz renferme quelques jardins fruitiers : la population de ce village est encore assez considérable aujourd'hui. Avant l'émigration des Grecs, il y en avait beaucoup qui s'occupaient de la culture de la vigne. Les montagnes voisines fournissent en abondance les pierres de taille que les habitans emploient pour la construction de leurs maisons, et celles des murs de leurs vignobles. Le vallon de Kooz est très-chaud ; il est garanti de tous les vents

froids par les hautes montagnes qui le couvrent à quelque distance, et courent toutes au sud-est, en chaînes assez parallèles. Ce vallon est riche en jardins et couvert de vignes. Il s'étend jusqu'à la mer, dans une longueur de plus de trois verstes, et se divise près du village en deux autres vallons spacieux.

On laisse sur la gauche le grand dos de la montagne Bouïouk-sirt, qui s'avance dans la mer, et bientôt après on arrive au village de Toklouk, situé à quatre verstes de la mer, et entouré de vignobles qui donnent d'assez bon vin.

Entre ce village et le bord de la mer, on voit sur une colline, un rocher remarquable, composé d'énormes masses de pierre calcaire fracassée; les Tatârs lui ont donné le nom de Paralam-kaïa : (roc brisé).

Le chemin qui conduit à Soudagh s'étend au loin le long de la mer, à cause des nombreux ravins qui descendent du Toklouk-sirt. Après avoir passé

entre l'Altchkaïa et l'Atchik - sirt, on aperçoit le vallon de Soudagh. Ce vallon, d'une longueur de plus de trois verstes sur deux de largeur, est renommé pour son excellent vin. Il s'étend de la mer dans les montagnes presque du sud au nord, et se prolonge d'une manière plus étroite au nord et à l'ouest. Il est couvert de vignobles et de jardins fruitiers. Sa partie basse qui forme une plaine ovale s'inclinant visiblement au sud, *est frappée de toute* la chaleur du soleil, ce qui donne au vin une bonté remarquable, qui manque à celui des vallons supérieurs. Plusieurs ruisseaux l'arrosent, et leurs eaux distribuées dans des canaux portent partout la fécondité : les montagnes voisines ne sont point au nombre des plus élevées de la Crimée, mais elles sont généralement déchirées et d'un grand escarpement.

L'ancienne forteresse génoise de Soldaïa, est située sur un roc très-

escarpé, sur-tout du côté du rivage. Elle est fermée d'une haute et épaisse muraille garnie de tours, en partie rondes et en partie carrées, qui n'est interrompue que sur le bord de la mer où les rochers sont à pic. Les citernes voûtées étaient grandes et profondes. On voyait encore, il y a quelques années, beaucoup de bâtimens ruinés, d'un style gothique; mais il ne reste plus sur la pente orientale de la ville, que la grande et belle église cathédrale, les tours et les murs de la place.

En suivant le cours du ruisseau de Karagatch et gravissant les hauteurs, on trouve à dix verstes de Soudagh le hameau de Koutlak, dans un vallon spacieux en partie planté de vignes et entouré de montagnes d'une élévation moyenne. Près de Koutlak est une carrière très-élevée; les habitans l'exploitent avec la plus grande peine, en faisant rouler jusqu'en bas, des blocs qu'ils taillent en meules, et dont presque

tous les moulins de la Crimée font usage.

Après avoir traversé plusieurs vallons, on aperçoit à environ un verste et demi de la mer, celui de Kapsokhor riche en jardins et vignobles; il est situé entre les montagnes de la manière la plus avantageuse.

Les Tatârs, habitans de ce lieu, sont aisés; ils ont sur les bords de la mer, qui sont dominés par des hauteurs, de beaux champs de concombres et de lin, qu'ils arrosent et fument avec soin : les montagnes sont couvertes de forêts.

A moitié chemin d'Ouskout, on trouve sur un promontoire fort avancé, une ancienne tour grecque, bien conservée, à laquelle les Tatârs ont donné le nom de Tchoban-kalé, (fort des Bergers).

La côte forme une espèce de rade assez large en face du village d'Ouskout, situé à quelque distance de la

mer, dans un vallon arrosé de plusieurs sources, et couvert de vignes qui donnent un vin d'une assez mauvaise qualité. Ouskout est bien peuplé; des hauteurs voisines, on découvre distinctement une étendue de près de soixante verstes de la côte méridionale.

Dix verstes plus loin, est le village de Touïak, dans un vallon chaud et agréable, qui forme près de la mer une petite plaine très-fertile, presqu'entièrement ensemencée de lin; on estime particulièrement celui qui est cultivé dans les environs d'Alouchta; cette culture fait la plus grande partie des moyens d'existence des Tatârs.

Un sentier étroit, escarpé et bordé de précipices, conduit au village de Koutchouk-ozén, bâti dans un vallon resserré, près d'une haute montagne courant vers la mer, et appelée par les Tatârs du nom de Koutilla.

Après avoir passé le village de Kourou-ozén, on trouve le long du rivage,

la colline appelée Karaoul-obo, (colline de garde). Elle doit ce nom à un piquet de Cosaques qu'on y a placé. Une partie de cette colline s'est récemment écroulée.

Quelques heures de marche conduisent dans la vallée d'Alouchta, qui sépare la partie de l'est des hautes montagnes de la Crimée dont nous venons de parler, de celles de l'ouest, que nous allons parcourir.

Depuis le pied du Tchatyr-dagh règne un vallon boisé, traversé par plusieurs ruisseaux qui prennent leur direction vers Alouchta : ce lieu situé sur une élévation isolée et joignant la mer; laisse encore apercevoir des vestiges d'une ancienne fortification grecque, qui existait autrefois. Alouchta, alors siége épiscopal, avait une population considérable. Dans le fond du vallon s'élève le Tchatyr-dagh ; la vue plonge sur la mer, et les maisons basses et couvertes de terre, bâties sur le pen-

chant de la côte, semblent les terrasses d'un jardin (1). J'avais une lettre pour le chef du village; ce bon Tatâr me donna un excellent dîner à la mode du pays, de très-bons chevaux et chargea son frère de nous servir de guide. Après avoir suivi le bord de la mer pendant quelque tems, on commence à monter; le chemin, ou plutôt le sentier, devient extrêmement étroit; il est bordé de précipices au fond desquels la mer vient se briser; dans plusieurs endroits le cheval trouve à peine assez de place pour poser ses pieds, et des chevaux habitués à ces passages dangereux peuvent seuls y marcher avec quelque sûreté.

Les habitans de ces contrées possèdent

---

(1) Ces Tatârs ont l'habitude d'appuyer leurs maisons contre la pente escarpée des montagnes. Le mur de devant est seul en pierres brutes, et le toit un plateau de terre sur lequel on peut se promener, et où ils couchent souvent pendant l'été. L'intérieur ne présente qu'une cheminée assez spacieuse et un conduit pour la fumée. Des tapis de bure et quelques coussins forment tout leur ameublement.

un petit nombre de buffles. La force prodigieuse de cet animal est nécessaire pour un labour aussi pénible que celui de leur sol.

Le village de Koutchouk-lambat a un port assez joli. On voit en face l'Ayou-dagh (montagne de l'Ours). Cette haute montagne est couverte de pierres, quoique cependant un peu boisée. Elle est totalement située dans la mer, vers laquelle elle s'abaisse d'une *manière très-escarpée*, et l'on voit sur des rocs inaccessibles, beaucoup de fraisiers et d'arbousiers.

On trouve dans un petit vallon à quatre verstes de Koutchouk-lambat, le joli village de Parthenit, presqu'entièrement habité par des Grecs. Ses jardins sont nombreux; les arbres fruitiers, et sur-tout les noyers, y sont d'une extrême beauté. Une grande quantité de sources entretiennent la fraîcheur dans ce petit vallon.

Après avoir monté continuellement

jusqu'au hameau de Kourkoulet, on traverse la petite crête qui réunit l'Ayou-dagh aux montagnes, et l'on descend dans le beau vallon d'Yoursouf. Sur un roc inacsessible fendu en deux pointes et qui s'étend dans la mer, se trouvent des restes de fortifications génoises. Un mur fermait le passage entre les deux rochers; il y reste encore quelques vestiges de batteries et de bastions, et l'on y voit les fondemens d'une tour ronde; une défense en maçonnerie descendait vers la mer, et un port très-sûr, avait été pratiqué à travers un écueil qui communique avec le rivage par un petit môle ingénieusement fait.

Derrière le promontoire Nikita qui s'avance dans la mer, on trouve un village du même nom; plus loin en traversant une contrée sauvage bien couverte de bois, celui de Magaratch, et ensuite celui de Marssanda. Ils étaient ci-devant habités par des Grecs émigrés de Mariopol, et leurs nombreux

jardins, arrosés de sources abondantes, sont restés sans culture. Entre les deux derniers villages dont je viens de parler, est une chapelle en ruine, ombragée par de vieux noyers, et sous laquelle un ruisseau prend sa source. C'est là que le voyageur vient chercher un peu de repos; une écuelle de bois, placée sur un quartier de roche, lui sert à étancher sa soif; et il remet religieusement à sa place ce vase, preuve à la fois grossière et touchante de l'hospitalité des Tatârs.

Après avoir passé le village de Dérékoi, dont les environs sont riches en plantes, on descend dans la vallée de Yalta. Cette place occupée jadis par les Grecs était considérable, à en juger par les ruines qu'on y voit. Elle est habitée aujourd'hui par un petit nombre de Tatârs. Sa rade est sûre, elle est exposée au midi, et quoique peu fréquentée, on y avait établi une espèce de quarantaine. Cette superbe vallée couverte de

jardins est entourée de hauteurs richement boisées.

Tantôt le sentier passe à mi-côte et vous porte au sommet des montagnes, tantôt il vous force à descendre rapidement; obligés de prendre de longs détours pour éviter des endroits dangereux, nous avions de la peine à suivre le jeune Tatâr qui nous servait de guide. Sa légèreté nous étonnait; il bondissait comme un chevreuil, et sautait sans crainte, de rochers en rochers.

A six verstes d'Yalta, tout-à-fait sur le bord de la mer, est situé le village d'Aoutka, habité par des Grecs, qui s'occupent principalement de la pêche des huîtres. On y voit les cascades de l'Akar-sou qui se précipite du haut d'un roc de soixante toises d'élévation : accident que j'aimerais à décrire, si je ne me défiais pas autant de l'enthousiasme qu'il m'a inspiré.

La chaîne de montagnes continue

sur la droite, et l'on passe les trois villages Tatârs, Gaspra, Choris, et Mouskor. Quelques oliviers et figuiers disséminés çà et là, indiquent la bonté du sol. En approchant d'Aloupka, la scène change tout-à-coup; l'image du chaos paraît dans toute son horreur. Des bois renversés, des rochers entassés sur des rochers, des arbres suspendus sur l'abîme par une seule racine, tout rappelle au voyageur attristé l'idée du *désordre et de la destruction*. D'énormes débris, provenant de l'écroulement d'un pan de roc du côté de la mer, s'étendent sur une largeur de huit cents toises, à près de deux verstes dans l'intérieur des terres; c'est, sur et entre ces débris, qu'on trouve un village, des jardins et des terres cultivées : les Tatârs n'ont pas craint de se pratiquer des habitations au milieu de ces masses énormes, qui paraissent prêtes à les écraser. Cependant la nature qui semble avoir traité ce pays en marâtre,

ne lui a pas tout refusé. Le vallon est un des plus chauds de toute la côte méridionale; garanti de tous les vents froids, et n'étant ouvert qu'au sud, la chaleur s'y concentre pendant toute la journée. Des ceps de vigne grimpent autour des rochers; des figuiers, des grenadiers, des oliviers, des noyers croissent entre les rocs; mais ces arbres n'offrent à l'œil du voyageur qu'un feuillage rare et flétri par la rigueur de l'hiver de 1802. Un laurier seul a résisté. Sa tête verte et vigoureuse s'élève au milieu de ces vastes débris (1). La vue de cet arbre reporta ma pensée vers ma patrie, une larme d'attendrissement mouilla ma paupière, je songeai au Héros qui gouverne la France, je me rappelai ses victoires, je sentis un mouvement d'orgueil, et la joie succéda

(1) Je fus très-étonné d'entendre le mot de *Daphné* sortir d'une bouche tatâr. Le laurier étant inconnu aux Tatârs avant sa transplantation, ils se sont approprié le mot grec.

dans mon cœur au sentiment pénible qui l'oppressait.

La haute montagne qui entoure le vallon d'Aloupka, est le fameux Krioumétopon (1) (tête de Bélier), si connu des anciens navigateurs Grecs. Après avoir franchi le cap appelé Crotis-bouroun, on a sous les yeux le vallon de Siméus, où l'on voit quantité de vieux oliviers, confondus avec de nombreux grenadiers et autres arbres fruitiers. L'aspect affreux des rochers formant des pans à pic du côté de la terre, et la vue de la mer qui s'étend jusqu'à l'horizon, rendent ce vallon délicieux pour le voyageur avide de contrastes. On continue à monter, et le chemin, qui n'est pas sans danger, passe sur des hauteurs boisées. Le froid commence à se faire sentir. Les nuages sont à vos pieds, et semblent une mer

---

(2) Κριου μετωπον.

« Depuis le pan de roc la côte était une suite de ravins, dans un desquels coulait un ruisseau. Le 10 février la surface de la terre commença à se fendre et à se séparer. Le même jour, le ruisseau qui faisait tourner deux moulins tatârs, se perdit dans les crevasses. Deux jours après que la superficie du sol se fut toujours de plus en plus séparée, et que la crainte du danger réel eut chassé de leurs habitations les Tatârs avec leurs bestiaux et leurs effets, toute la partie entre les ravins, dont nous avons parlé plus haut, à compter du pan élevé du roc jusqu'à la mer, se précipita à minuit, avec un bruit effroyable, sur une longueur de près de deux verstes et une largeur de trois cent cinquante à cinq cents toises. Cet écroulement, qui dura jusqu'au 28 février, creusa une fosse de dix toises de profondeur, dans laquelle sont restées une grande et deux petites crêtes parallèles de la roche dure. A me-

sure qu'une partie de la pente escarpée se détacha du roc, toute la masse pesa dans la même proportion sur sa base, et le rivage avança dès-lors dans la mer, dans une circonférence de soixante à quatre-vingts toises. Dans la nuit du 28, on ressentit deux légères secousses de tremblement de terre, à la suite desquelles, l'eau du ruisseau qui avait précédemment disparu, se remontra à la superficie en commençant à couler dans une direction différente, et après avoir formé plusieurs petites mares et places marécageuses, dans les profondeurs et sur le nouveau rivage. Outre les deux moulins dont nous avons parlé, cette chute a enseveli, dans ses décombres, huit maisons, des jardins et des champs tout entiers. »

Les habitans de Koutchoukoy ont déjà oublié ces désastres, et ne pensent point à ceux qui semblent les menacer.

On traverse le village de Pchatka pour arriver à celui de Foros, situé au

pied de la montagne de l'autre côté de laquelle est le vallon de Baïdari. Un dangereux et tortueux sentier conduit sur ce flanc escarpé et boisé. Après avoir grimpé assez long-tems avec peine, en jetant les yeux derrière soi, on découvre la mer au-dessus de laquelle on se trouve presqu'à angle droit et à une élévation extraordinaire. Les chevaux accoutumés à ces sentiers passent de l'escarpement d'un roc à un autre avec une telle sagesse, qu'ils inspirent la confiance ; il ne serait ni aisé, ni même prudent, de les détourner de leur marche habituelle, et je dirais presque, réfléchie. Après avoir mis autant de tems à descendre qu'à monter, on aperçoit le vallon tant célébré de Baïdari. Ce lieu charmant, environné partout de hautes montagnes richement couvertes de bois, a une étendue de quinze à seize verstes de longueur, sur huit à dix de largeur.

De vastes prairies à travers lesquelles

un joli ruisseau promène ses eaux limpides, sont interrompues par de petites collines couvertes de villages, de jardins, ou des plus beaux bois du monde. De nombreux troupeaux paissent dans la plaine, et donnent de la vie à ce délicieux endroit, que la paix et le bonheur semblent habiter. Que de pensées, que de sentimens, m'ont assailli en traversant cette vallée !

On gravit un rocher très-élevé qui sépare Baïdari du petit vallon de Varnoutka. Le chemin qui mène à Balaclava est celui que l'on fit pour l'impératrice Catherine II, lors de son voyage en Crimée. Le sol étant un roc continuel, il a fallu des peines infinies pour le rendre praticable. Au bout de quelques heures de marche on arrive à Balaclava ; c'est ici que se termine la chaîne des hautes montagnes de la côte méridionale (1).

(1) Le Cosaque qui m'accompagnait, fait prisonnier en Italie par nos hussards, était tellement reconnaissant

§. V.

Volcans, tremblemens, écroulemens, éruptions vaseuses.

M. Hablitz, dans sa description de la Tauride, et plusieurs auteurs d'après lui, ont prétendu que l'inspection du sol de la Crimée indiquait des volcans éteints, qui avaient dû bouleverser cette presqu'île.

Les montagnes n'offrent aucun indice de cratères, aucune trace visible de volcans éteints. Quelques laves éparses, qu'on trouve à Balaclava et près d'Yoursouf, proviennent, sans doute, du lest des vaisseaux gênois. Le rivage de la mer offre, près de la montagne de Karadagh, des pierres roulées de jaspe vert par fois veiné de rouge, et de calcédoine. C'est la seule pierre,

---

de la manière dont il avait été traité, que ne sachant quelle expression employer pour me le témoigner, il finit enfin par dire : *Je me suis cru au Paradis.*

dans toute la Crimée, qui puisse venir à l'appui de l'opinion de M. Hablitz.

Les tremblemens de terre sont peu fréquens en Crimée; on ne peut cependant attribuer qu'à un bouleversement central, l'inclinaison presque perpendiculaire d'une couche de pierres qui fait partie de l'Altchakaya, et dans laquelle M. Pallas a trouvé un morceau noirâtre de bois pétrifié, applati et comme divisé en éclats entrelacés de spath. Les différens lits de cette couche consistent en pierres de taille irrégulières placées les unes sur les autres, contrariées dans leur sens; les jointures et même les parties unies sont remplies et couvertes d'une matière dont la vase et le sable schisteux sont à ce qu'il paraît le principe. On trouve, comme enfermé dans cette masse, des bélemnites brisées, avec leurs fragmens encore réunis en partie, des empreintes plates d'ammonites de la largeur de la main, et des coquilles de St.-Jacques, sem-

blables à celles que l'on voit aussi dans la mer Noire. On ne saurait révoquer en doute que ces pierres n'aient eu, jadis sous la mer, un lit horizontal, et que le bois pétrifié qu'on y aperçoit, n'ait été applati dans cette position.

Quant aux grands écroulemens de rochers, ils sont dûs aux sources qui ont miné les couches molles sur lesquelles ils étaient appuyés, ou à la gelée et aux coulées de pluie, qui, se faisant jour à travers leurs fentes, les ont détachés et fait écrouler.

Vers le nord, à un verste de Yénikalé, on trouve sur les collines des eaux saumâtres, qui semblent bouillir en sortant de la terre, à leur superficie surnage le pétrole en assez grande quantité.

Entre Kertch et Yénikalé on voit souvent des mornes formés sans doute par d'anciennes éruptions vaseuses, et près du dernier, on trouve quelques

gouffres desséchés, et d'autres qui rejettent par fois, en été, de la vase molle et des bulles. Mais c'est dans l'île de Taman sur-tout, que ce phénomène paraît le plus fréquemment. Auprès des gouffres le terrein est mouvant, plein de fentes et de crevasses. Ceux qui sont encore en activité répandent une certaine chaleur dans l'air, quoique la matière rejetée semble froide lorsqu'on la touche.

Le 5 septembre 1799, après un bruit souterrain accompagné d'un tonnerre effroyable, on vit s'élever du fond de la mer d'Azof vis-à-vis Temrouk, une île d'environ cent toises de circonférence, dont le centre parut jeter de la vase, et qu'une éruption volcanique couvrit tout-à-coup de feu et de fumée. L'année suivante on ne voyait plus de traces de cette île, soit qu'elle eût été dissoute par les vagues, ou qu'elle se fût enfoncée dans la mer.

C'est dans les excellens ouvrages de

M. Pallas (1), qu'il faut lire la description des éruptions vaseuses, et son opinion sur ces volcans limoneux et leurs causes naturelles.

§. VI.

Qualités du sol.

La qualité du sol généralement marneux n'est point partout la même. Le sol de la plaine consiste en une argile sablonneuse et une terre décomposée. Sa fertilité dépend de son mélange avec cette terre, et de son humidité ; celui des vallées, amendé de chaux et de craie, est composé d'argile et de petites pierres, sous une épaisse couche de terreau ; les eaux qui descendent des hauteurs voisines concourent à sa fertilité. Dans les montagnes, ce sol est

(1) Tableau topographique de la Tauride, et Observations faites dans un voyage entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'Empire de Russie, dans les années 1793 et 1794, tome II, pag. 259 et suivantes.

fortement mélangé de sable et de pierres roulées. Le froment et la vigne réussissent très-bien dans ce terrein pierreux. Les lieux situés sur les bords des rivières sont en général les meilleurs, tant pour l'agriculture, que pour les pâturages : les plus renommés sont ceux de l'Alma (1).

(1) Cette petite rivière promène ses eaux dans une contrée agréable. Les vallons qu'elle y arrose sont délicieux ; il est difficile de voir un plus joli paysage. C'est là où se trouvent ces nombreux pâturages que les Khans de Crimée avaient l'habitude de réserver pour leurs haras. De riches plateaux de verdure, ombragés par des tilleuls et des peupliers, couverts de chaumières et de villages habités par des Tatârs ; de nombreux troupeaux qui paissent sur les coteaux voisins, des sources qui jaillissent du milieu des rochers, et viennent se jeter dans l'Alma : tels sont les bords de cette rivière, ou plutôt de ce ruisseau ; telle devait être l'Arcadie. Les cimetières tatârs dispersés dans les vallons et sur les montagnes, réalisent le sublime tableau du Poussin. Je croyais lire sur chaque pierre sépulcrale : *Et ego in Arcadia*, de ce poëte des peintres.

§. VII.

Rivières, lacs salés.

Parmi les eaux qui se répandent au nord dans les vallées et dans la plaine, plusieurs reçoivent le nom de rivières, les unes coulent vers le nord-est, dans le Sivache, et les autres vers l'ouest dans la mer Noire. Entre les premières, les principales sont, le Salghir, le grand et le petit Cara-sou qui se réunissent à lui à environ vingt verstes de son embouchure : on doit aussi distinguer le Bechterek, la Souya, le Bouroultz, qui se jettent dans le Salghir (1) ; les trois In-

(1) Les sources du Salghir étant assez remarquables, je désirai les voir; je passai à Sultan-Mahmouth, résidence de Batyr-Aga, riche myrza, pour lequel j'avais des lettres. Sa maison est entourée de superbes vergers, dans lesquels serpente un bras du Salghir : le chant des oiseaux qui sont par milliers dans ces vergers, le murmure des eaux, forment le plus joli concert. Ces oiseaux nichent tous autour de la maison ; au milieu de la chambre dans laquelle Batyr-Aga nous reçut, était suspendu un nid d'hirondelles; le père et la mère allaient et venaient

dales ou Andales, le Soubache et le Boulganak oriental, qui toutes tombent

---

sans faire la moindre attention à nous. Je témoignai ma surprise de les voir aussi apprivoisés; mon hôte me répondit : « Elles savent que je ne veux pas leur faire de » mal, et chaque année elles reviennent fidèlement au » même nid : comme ces oiseaux, je suis attaché à ce » lieu; ce jardin est mon ouvrage; j'ai planté les arbres » que vous voyez, et cette eau a été amenée par moi. » Batyr-Aga est âgé de 60 ans. Plusieurs Tatârs des environs vinrent prendre congé de lui : ils s'inclinaient, lui baisaient le creux de la main, et la portaient à leur tête.

A peine étions-nous à Sultan-Mahmouth, qu'il commença à pleuvoir à verse; c'était la première pluie de l'année dans cette contrée, et notre hôte ne manqua pas de nous en faire les honneurs, et de l'attribuer à notre arrivée. Après avoir dîné, il nous donna d'excellens chevaux, et un guide pour nous conduire aux sources du Salghir.

Près du village d'Aïan, au fond d'un énorme ravin, entouré de montagnes de roches calcaires, on voit une grotte spacieuse, sous laquelle commencent à s'échaper les sources du Salghir. Le jour pénètre dans cette grotte à travers les rochers, et laisse apercevoir un gouffre, dont les bords presque à angle droit, ne permettent pas, sans danger, d'en sonder la profondeur. Je vis en frémissant, le Tatâr qui me servait de guide, se promener tranquillement autour de cet abîme : c'en était fait de ce malheureux si le pied lui eût manqué, il n'y aurait eu nuls moyens de lui porter secours.

dans le Sivache. Parmi les petites rivières qui se jettent dans la mer Noire, les plus considérables sont, le Boulganak occidental, l'Alma, la Catcha, le Belbek et la Cabarda.

Les montagnes qui donnent naissance à ces rivières sont trop près de la mer pour que celles-ci puissent être considérables; si les pluies et la fonte des neiges les grossissent en hiver, elles ne sont presque toujours en été qu'un faible ruisseau, coulant sur un large lit de pierres, et le voyageur passe sans crainte et presqu'à pied sec, ces mêmes torrens, qui, peu de jours auparavant, auraient pu l'entraîner par la rapidité de leur course.

Avant de parler des lacs salés, je dirai un mot sur leur formation (1). Ils sont tous séparés des côtes de la mer, par une barre de terre étroite et basse,

(1) *Voy.* Pallas, tome II, pag. 411 et suivantes, et la Description physique de la Tauride, pag. 4 et suivantes.

composée de coquilles brisées et de sable : à en juger par leur forme, ces lacs doivent avoir été des anses de la mer, qui ayant amoncelé par les violentes tempêtes des masses de gravier, de pierres et de limon, a fait prendre à ces anses leur forme actuelle. L'évaporation des eaux est assez considérable, pour cristalliser le sel contenu dans l'eau de mer qui y a séjournée. Quelques-uns de ces lacs renferment peut-être des sources salées, quoique elles ne soient indiquées par aucun mouvement particulier, ni par aucun courant, à la superficie de leurs eaux.

Les lacs salés de Pérécop sont les plus riches et les plus importans, principalement ceux connus, l'un sous le nom de Staroé-oséro (vieux lac), et l'autre sous celui de Krasnoé-ozéro (lac rouge) : le premier éloigné de dix-huit verstes de Pérécop est oblong, il a une circonférence de quinze à seize verstes ; le second, qui n'est éloigné que

de deux verstes du premier, est également oblong, et son circuit peut avoir vingt-quatre verstes. Les lacs près de Jénitché, de Koslof, de Kertch et de Caffa, sont aussi abondamment fournis de sel. Près de Koslof est un lac, qui a reçu le nom de Saak, auquel on attribue la vertu de guérir les douleurs rhumatismales et les maladies chroniques. Les personnes attaquées de ces maladies s'y rendent en été, s'enfoncent jusqu'au cou dans la vase, et obtiennent souvent un grand soulagement de ce genre de bain.

Le sel se forme depuis le milieu de juin jusqu'en août. La chaleur fait alors évaporer l'eau des lacs et accélère la condensation de la matière saline : on enlève avec des pelles de bois les mottes de sel qui s'y sont formées. Le peu de profondeur et la fermeté du terrein, permettent d'entrer dans plusieurs de ces lacs avec de lourdes voitures traînées par des bœufs, et de

les charger dans le lac même. Lorsque la saison est favorable, c'est-à-dire, s'il ne survient pas de pluies, le sel est si abondant, qu'on n'en tire tout au plus que la troisième ou la quatrième partie : il sert à approvisionner, par le moyen de nombreux attelages de bœufs qui font les voyages en été, une partie de la Pologne, la Russie-Blanche, la Nouvelle-Russie, l'Ukraine et plusieurs gouvernemens voisins : on en exporte une assez grande quantité en Anatolie et pour Constantinople.

§. VIII.

Des forêts.

Il n'existe point de forêts considérables en Crimée; les seules qu'on y trouve, s'étendent le long des montagnes de la côte méridionale. Les endroits où il croît le plus de grands arbres sont, entre Balaclava et Yalta, autour du pied du Tchatyr-dagh, et

dans les profondes ravines qui se dirigent vers Ouskout : les escarpemens de roches du cercle d'Yalta et par de-là, produisent du côté de la mer, quelques bois qui peuvent être comptés parmi les hautes futaies; les lieux moins élevés ne sont plus couverts que de taillis nains, ou de petits arbustes. On trouve aussi dans les vallons près des hautes montagnes, des troncs énormes de chênes, de hêtres et de charmes, qui sont d'un usage inappréciable pour les constructions de la marine.

Parmi les arbres forestiers de la Crimée, on compte le pin, le hêtre, le tilleul, l'érable, l'aune, deux espèces de chêne, de charme, de frêne, plusieurs variétés de peupliers, et différentes autres espèces d'arbres et de buissons (1).

---

(1) *Voy.* dans Pallas, tome II, page 386 et suivantes; et dans la Description physique de la Tauride, pag. 141 et suivantes.

§. IX.

Des sauterelles.

Outre les grandes sauterelles de passage, dont la Crimée a toujours partagé le fléau avec une partie de l'Afrique et de l'Asie, on y a vu s'introduire depuis quelques années, la petite sauterelle aux ailes couleur de rose (*gryllus italicus*). Malgré la rigueur de l'hiver de 1799 à 1800, et les vents du nord qui entraînèrent par leur violence une grande quantité de ces sauterelles dans la mer Noire, elles se sont multipliées d'une manière effrayante; des essaims nombreux dépouillèrent de leur verdure, les plantes, les arbres et la vigne, le feu semblait suivre partout leurs traces; ayant déposé leurs œufs dans la terre, on vit reparaître au printems suivant, ce fléau destructeur. Le nombre des étourneaux et autres oiseaux ennemis de ces insectes ayant beaucoup

diminué en Crimée, on a peu d'espérance de les voir détruire avant plusieurs années, à moins que la nature elle-même n'en réduise le nombre.

§. X.

Climat.

L'HABITANT de la Crimée est fermement convaincu que les hivers sont plus longs et plus froids dans cette contrée depuis sa conquête par les Russes. La rigueur de ceux qui ont immédiatement suivi la prise de possession de ce pays, a sans doute contribué à faire adopter cette idée; mais il se peut aussi que la coupe des haies, bois et jardins, qui a été faite par les troupes Russes et par les Tatârs eux-mêmes, ait rendu le climat plus rude, en donnant un libre passage aux vents froids de l'est et du nord.

La température de la Crimée est en général très-variable. Les hivers sont

quelquefois si doux, que les gelées ne durent guère plus de quatre à cinq jours, et font rarement baisser le thermomètre de Réaumur au-dessous de huit degrés. Tel fut l'hiver de 1795 à 1796, où les fleurs du printems étaient en pleine floraison le 6 février; d'autres au contraire sont longs et rigoureux; on cite ceux de 1798 à 1799, de 1799 à 1800, et de 1802 à 1803; le froid se soutint de quinze à vingt degrés tout le mois de janvier et une grande partie de février (1). Cependant la neige tombe rarement dans ces contrées; elle ne

---

(1) Le Danube gela vers son embouchure en 559.

En 717, la terre fut couverte de neige en Asie pendant plus de trois mois consécutifs, et la rigueur du froid fit périr une grande quantité d'hommes et d'animaux.

En 764 la mer Noire fut couverte de glaces.

En 801 la mer Noire fut gelée pendant tout l'hiver.

En 1068 Oleg, prince de Russie, duc de Tmoutarakan, fit mesurer sur la glace la distance de cette ville à Kertch, à travers le Bosphore.

Histoire de la Tauride, par Sestrincevicz, tome Ier., page 106 et 107.

couvre jamais la terre pendant tout l'hiver. Les autres saisons, particulièrement l'été, offrent de semblables variations.

Le printems commence ordinairement au mois de mars, et dure jusqu'à la fin de mai. C'est la saison la plus agréable et la plus saine. La nature revêtue de ses brillantes couleurs, s'offre dans toute sa beauté; chaque pas est accompagné de nouvelles jouissances.

Au mois de juin commencent les grandes chaleurs, qui durent jusqu'à la fin d'août. La verdure disparaît, les sources, les ruisseaux, les fontaines tarissent. Le thermomètre de Réaumur marque souvent, même à l'ombre, trente et trente-un degrés. La chaleur est heureusement tempérée par la brise de mer, qui dure depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, et par celle de terre qui la remplace pendant la nuit. Les pluies et la rosée sont peu communes en cette saison.

Un hiver dur est souvent suivi d'un été frais et pluvieux, lorsque le séjour prolongé des neiges sur les montagnes et le charriage des glaces de la mer d'Asof, refroidissent la température jusqu'à la fin de mai, en entretenant un courant d'air constamment froid. Le baromètre varie peu dans les étés ordinaires, et l'on doit alors espérer des jours sereins.

Dès le commencement d'août, les nuits deviennent fraîches, et le soleil perd de sa chaleur. Les mois de septembre et d'octobre sont beaux : la température est modérée et le tems agréable jusque vers la mi-novembre. La fin de ce mois amène des jours froids, accompagnés de gelées fréquentes, et la neige tombe déjà sur les hautes montagnes. L'automne est la saison la plus dangereuse de la Crimée, en raison des fièvres intermittentes et rémittentes, dont les rechutes occasionnent des maladies chroniques, souvent mortelles,

par le défaut de diète, la négligence, ou le mauvais traitement. La cause première de ces maladies est la bile, qu'engendre communément la saison brûlante, et l'influence inévitable des premières impressions du froid, suite naturelle de la fraîcheur des nuits et des vents, qui commencent dès le mois de juillet.

L'hiver est rarement long et rigoureux. En décembre la température est variable et les gelées ne durent tout au plus que quatre à cinq jours. Souvent le beau tems renaît et se prolonge jusqu'en janvier. Les vents changent à l'infini, ainsi que le baromètre. Le renouvellement de lune amène de beaux jours ou des tempêtes. Les plus grands froids viennent ordinairement dans le courant de février. La Crimée éprouve, selon la position des lieux, des différences dans son climat; on ressent dans les plaines des chaleurs et des froids plus vifs; les pluies même y sont plus rares

en été, parce que la nudité des steps et les vents violens qui y règnent, empêchent l'air humide de s'accumuler et de se résoudre en pluie.

Dans la partie des montagnes, on trouve une grande différence entre les lieux situés vers le nord, et ceux situés le long de la côte méridionale, malgré le peu de distance qu'il y a des uns aux autres : souvent une ondée forte et abondante tombe d'un côté de la chaîne; tandis que de l'autre, la sérénité du tems et la chaleur n'en sont pas altérées; quelques heures vous font passer des chaleurs de juillet, à la température de mars.

Voici la division des saisons chez les Tatârs. Le printems (Bahaar) commence le jour de S. Georges (1), le 23 avril, et dure soixante jours, jusqu'au 22 juin. Leur long été de quarante

---

(1) Jour solemnel chez les Grecs, que les Tatârs appellent Kédrelès.

jours (Tochilla), qui vient ensuite, finit au 1er. août. Ce mois ne fait partie d'aucune saison, et s'appelle jusqu'au 25 (Agostos). Le 26 août commence leur automne (Ghous), composé de soixante-un jours, et qui se termine au 26 octobre (1). C'est à cette époque où toutes les récoltes de grains, fruits et vins du pays, sont achevées, que les Tatârs ont coutume de conclure des marchés, et de renouveler leurs baux. Les trente-six jours suivans sont des précurseurs de leur grand hiver (Kychtchilla), qui commence le 1er. décembre, dure soixante-six jours, et ne finit qu'au 4 février. Ils donnent le nom de Goudchouk-aï, aux vingt-quatre derniers jours de ce mois; les cinquante-trois jours restans, du 1er. mars jusqu'au 23 avril, ou leur Kédrelès, s'appellent Mart, et ne font partie d'aucun saison.

(2) St. Démétrius chez les Grecs; les Tatârs l'appellent Kédrelès comme le jour de St. Georges.

On remarque dans cette période, d'après les observations météorologiques que font les Tatârs, encore trois époques froides, qui sè trouvent assez justes, et qu'ils désignent par l'*hiver des vieilles femmes*, celui *des étourneaux* (Bérdul-adshür), qui dure sept à huit jours, et enfin l'*hiver des huppes* (Oepopo) (1).

La nature n'a refusé à la Crimée aucun des avantages qu'on peut attendre de sa position. Le gibier y est assez rare; cependant les forêts servent de retraite à une grande quantité de chevreuils, de lièvres et de daims. Les prairies, et même les montagnes, offrent d'excellens pâturages; dans les plaines réussissent toutes sortes de grains; de nombreux jardins sont riches en fruits délicieux, et les vignobles donnent de très-bon vin. Les plantes sont aussi variées dans la Crimée, que les contrées

(1) *Voy.* dans Pallas, tome II, pag. 334 et 335.

qui la composent le sont par leur situation, par les propriétés de leur sol et par la nature de l'air : cette fertilité n'est pas due seulement à la bonté du terrein, mais encore à l'heureuse température du climat, qui permet de cultiver plusieurs productions exclusivement réservées aux pays chauds (1).

Dans les vergers croissent les guigniers, les cérisiers, les pêchers, les abricotiers, les amandiers, les pruniers, les poiriers, les pommiers, les mûriers, les noyers, les cognassiers, les cormiers, les cornouillers, les néfliers, et les noisetiers. Abandonnés, pour ainsi dire, aux soins de la nature, ils n'en donnent pas moins des fruits d'une bonne qualité, et par une culture soignée, on pourrait, en peu d'années, y multiplier avec succès, une grande partie des productions des contrées les plus éloignées.

---

(1) *Voy.* l'article *Forêts*, pour les arbres forestiers.

Dans les jardins potagers, les Tatârs cultivent les melons, les concombres, les melons d'eau, les citrouilles, les choux, les carottes, les betteraves rouges et blanches, la mayenne (1), les fèves, les haricots, les pois-chiches, l'ail, et quantité d'oignons.

Le sol de la Crimée est riche en plantes et en herbes potagères. Cette contrée a non-seulement une très-grande variété de pâturages, mais encore les meilleures espèces employées ordinairement pour les prairies artificielles. La nature lui a accordé avec libéralité de nombreuses plantes médicinales, plusieurs propres à la teinture, et d'autres excellentes pour les tanneries.

Outre le froment, le seigle, l'orge, l'avoine (2), le millet et le maïs, qu'on

(1) Mélongène (concombre d'Arménie).

(2) On en sème peu, et seulement dans les endroits où le terrein lui est convenable, principalement dans les plaines près du Sivache et autour de la mer d'Asof.

cultive partout, la Crimée possède encore une foule d'objets utiles ou agréables, appropriés à divers lieux.

On trouve en profusion dans les plaines de Caffa et de Kertch, l'*atriplex laciniata*, qui, étant brûlée, donne d'excellente soude. Aux environs d'Alouchta et d'Ouskout, les vallons abondent en chanvre et en lin de la meilleure qualité : on y cultive aussi avec succès le tabac de Virginie. La garance croît dans les bas-fonds d'Inkerman ; la gaude (ou l'*herbe jaune*), et le safran, se cueillent sur les montagnes et dans les vallées de la côte méridionale. Entre Yalta et Alouchta on rencontre l'agnus-castus (en Russe, *poivrier sauvage*) (1), et dans les bois d'Yalta de nombreux buissons de soumac ou vinaigrier. Le térébinthe croît

(1) Les Jardiniers russes lui ont donné ce nom, quoiqu'il n'ait aucune ressemblance avec le poivrier, si ce n'est par le goût âcre de son fruit, qui en effet a quelque rapport avec le poivre.

dans les jardins près de Soudagh, le long de l'Alma, et sans culture dans les vallons méridionaux. Le plaqueminier (1) s'élève dans les jardins entre Balaclava et Alouchta, tandis que l'arbousier s'échappe des fentes des rochers les plus escarpés. Près de Dérékoi sont les deux seuls châtaigniers qui existent en Crimée : les vallons d'Aloupka, enorgueillis de lauriers, partagent avec quelques autres la possession des oliviers, des noyers, des grenadiers et des figuiers. Les montagnes argileuses de Soudagh sont couvertes de câpriers; et dans les vallées, la vigne, soutenue par des échalas ou grimpant le long des arbres, y donne des vins rouges et blancs d'une excellente qualité.

Le règne animal n'est point très-abondant en Crimée.

Parmi les bêtes fauves et les animaux marins, on y trouve les che-

(1) Diospyros, Lotus de Linnée.

vreuils, les daims, les loups, les renards, les blaireaux, les fouines, les putois, les lièvres, et dans les mers Noire et d'Asof, les marsouins et les veaux marins.

Les animaux domestiques sont : les chameaux à deux bosses, les chevaux, les buffles, les bœufs, les vaches, les chèvres, plusieurs espèces de moutons (1), et une race de grands lévriers, très-estimée pour la chasse. J'en ai amené un, dont Atay-Myrza m'a fait présent, et qui est de la plus grande beauté.

La Crimée n'est pas riche dans la variété de ses oiseaux. On y distingue cependant les vautours des Alpes et d'Égypte, le faucon de passage, l'autour, le milan, et quelques autres de petite espèce.

On voit aussi la corneille, la pie, le merle, la perdrix, la bécasse, l'étour-

(1) Je parlerai à l'article Commerce, de la race de moutons gris, dont les peaux sont si recherchées.

neau, les grives, les cailles, les alouettes, le rossignol, le roitelet, le pinçon, le chardonneret, la mésange, et le moineau.

On trouve des outardes en quantité dans toutes les plaines, le héron auprès des rivières, les canards sauvages et la sarcelle sur les bords de la mer. Plusieurs variétés d'oiseaux passagers se montrent aussi en Crimée à différentes époques.

Les eaux douces de cette contrée nourrissent une petite espèce de barbeau, des lottes franches et bouvières, et des truites excellentes.

Les mers qui environnent la presqu'île abondent en poissons. Plusieurs espèces restent sans doute inconnues, faute d'instrumens propres à la pêche, qui, jusqu'à présent, a fort peu occupé les habitans.

Les principaux poissons sont l'esturgeon (1), le mulet, le maquereau, le

(1) Je parlerai de ce poisson à l'article de la pêche.

rougé barbé, la sardine, la sardelle, la pasténague, et plusieurs espèces de labres, dans le nombre desquelles se trouve le perroquet. Un poisson particulier de ces mers est une sorte de limande d'une grosseur considérable, qu'on trouve dans la mer Noire et dans celle d'Asof.

Les testacées dans les rivières, sont les écrevisses ; dans la mer, le crabe, la crevette, l'huître, les moules, les manches de couteau, des coquilles ridées et dentelées, et des limaçons.

Les reptiles sont en petit nombre en Crimée ; on trouve dans les montagnes quelques serpens, de l'espèce appelée (*coluber jaculator*) ; mais l'aspic et la vipère sont très-rares. On voit plusieurs espèces de lézards et de grenouilles, ainsi que la tortue d'eau douce.

La Crimée n'offre point une très-grande variété d'insectes ; l'abeille seule mérite d'être citée ; les habitans en ont de nombreux essaims. Les insectes nui-

sibles sont la tarentule, le scorpion, et la scolopendre.

§. XI.

Qualités de l'air.

L'AIR de la Crimée est généralement sain. Il est pur, sec et léger; tous les lieux y sont dans une position suffisamment élevée au-dessus du niveau des eaux. On n'y trouve point de marais, ni d'eaux stagnantes, et les vapeurs de la terre s'y dissipent et s'épurent par les vents continuels.

Il y a cependant quelques parties réputées malsaines. Les seules qui le soient véritablement, sont, les vallées humides et couvertes de bois, comme celle de Catcha, les marais de Tachlik, à l'orient de Caffa, les environs des sources du grand Cara-sou, et sur-tout les bas-fonds près d'Inkerman. Quant au canton de Sivache, les exhalaisons méphitiques qui s'y élèvent, sont re-

gardées à Pérécop, comme l'antidote des fièvres intermittentes et rémittentes.

La partie des montagnes est la plus saine, à cause de son exposition et de la bonté de ses eaux : on préfère ensuite, à tous les autres, les cantons de Koslof et de Kertch.

§. XII.

Qualités des eaux.

Le manque d'eau se fait généralement sentir dans la plaine. Il vient de la disposition du terrein qui, étant plane et uni, laisse glisser les nuages vers la mer sur sa surface échauffée. La nudité du terrein devient aussi une cause de sécheresse, en ce que l'air qui le couvre, s'échauffant plus aisément, force ces nuages de s'élever. Les orages sont peu fréquens et s'arrêtent sur les hautes montagnes qui les attirent. Ils sont effroyables, quoique

de peu de durée, et presque toujours suivis de lavasses et d'une grosse grêle.

Dans la plaine l'eau des puits est souvent saumâtre, quelquefois insipide, et contient, suivant la nature du sol, plus ou moins de parties salines. Celle des petites rivières et des ruisseaux est ordinairement trouble et de mauvais goût; ce qui provient des fonds limoneux et de la trop grande égalité du terrein qui l'empêche de couler librement, et la rend presque stagnante : les rivières sont plus ou moins profondes suivant les saisons : dans les mois les plus chauds de l'été, elles sont presque nulles et plus fortes au printems et en automne : leurs bords sont pierreux en quelques endroits, dans d'autres argileux et fort étendus; les pluies continuelles occasionnent des débordemens fréquens : les eaux alors sont sales, mais conservent toujours leur qualité; elles ne renferment en général aucunes parties nuisibles, sont pures et agréa-

bles. Le Salghir et quelques ruisseaux contiennent cependant des principes tartreux.

Les cantons de Koslof et de Kertch sont renommés pour la salubrité de leurs eaux.

§. XIII.

Des vents.

Les vents du nord et du nord-est, peuvent être regardés comme les plus constans; traversant des plaines rases où ils ne trouvent aucun obstacle à leur direction, ils soufflent toujours avec impétuosité, et apportent la neige et le froid en hiver, un tems nébuleux en automne et au printems. Ces vents soufflant dans le même ordre en été, servent à rafraîchir et à purifier l'air; on doit les regarder comme un bienfait particulier de la nature.

Tous les autres vents changent si souvent de force et de direction, qu'on peut les appeler inconstans : ils n'ont

aucune qualité distincte, à l'exception de ceux du sud-ouest, qui sont quelquefois impétueux, sur-tout en automne; le ciel devient trouble, une chaleur singulière se répand dans l'air, et croît en raison de la durée du vent: une autre de ses qualités est son extrême siccité; enfin il a toutes celles que l'on attribue aux vents chauds, si dangereux en Egypte et dans plusieurs endroits de l'Asie: le degré de chaleur que ce vent occasionne n'est pas aussi considérable en Crimée, et ses suites n'y sont pas aussi funestes; la traversée de la mer Noire dans toute sa longueur, en est probablement la cause.

Ce qui mérite encore d'être observé, c'est un vent de l'espèce des inconstans, particulier au canton de Balaclava, et à d'autres endroits de la côte méridionale. A l'instar des rafales de mer, il commence par souffler avec violence, et s'apaise dans un court espace de tems; il s'élève le plus souvent après

le coucher du soleil, et produit cependant une chaleur remarquable, avec une odeur forte dans l'air : sa direction vient ordinairement du sud. M. Pallas le croit produit par les vapeurs sulfureuses des substances inflammables, cachées dans les abîmes de la mer.



VOYAGE EN CRIMÉE.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTAT POLITIQUE DE LA CRIMÉE.

§. 1er.

Précis de l'histoire de la Crimée, jusqu'à sa conquête par les Russes (1).

LE Don forme depuis plus de 2300 ans les limites conventionnelles de l'Europe

(1) Ce précis historique est presque entièrement extrait de la savante notice des khans de Crimée, par Langlès,

avec l'Asie. La vaste plaine à travers laquelle serpentent ses eaux, a été de tout tems le théâtre des guerres les plus cruelles. Les peuples de l'orient, devenus trop nombreux et trop indolens pour multiplier les productions nécessaires à leur subsistance, se portèrent successivement à l'occident pour y chercher des établissemens nouveaux. Rencontrant à droite des lieux entrecoupés de forêts, de lacs, de marais, à gauche les eaux de la mer Noire, ils se précipitèrent en foule dans les campagnes arrosées par le Don. Une horde était bientôt remplacée par une autre dans la possession précaire de ces pâturages si souvent ensanglantés, et les vainqueurs étaient expulsés ou défaits à leur tour, par de nouvelles colonies qui franchissaient le fleuve dans la même direction. Tel fut anciennement l'aspect des plaines contiguës à la Crimée.

---

de l'Histoire de la Tauride par Sestrencevicz, et de la Description de la Crimée par Thounmann.

Suivant M. Sestrencevicz (1), les Tauriens, originaires de la partie montagneuse de la Tauride, furent les premiers habitans de la Crimée, et environ 1700 avant notre ère, une reine des Amazones porta ses armes au-delà du Tanaïs (le Don), et institua en Tauride des sacrifices en l'honneur de Mars et de Diane, surnommée Tauropolitaine.

Presque tous les auteurs s'accordent cependant à regarder les Cimmériens ou Cimbres (2), comme les plus anciens habitans de la Crimée. Ils faisoient partie des Celtes errans qui habitoient l'Europe, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Baltique. Les Scythes (3) expulsés

(1) *Voyez* Histoire de la Tauride, tom. 1, page 33.

(2) L'identité des Cimmériens et des Cimbres est démontrée jusqu'à l'évidence dans l'ouvrage de M. Pinkerton, intitulé : *Dissertation of the Scythians.*

(3) Chez les Grecs, tous les étrangers éloignés, ou comme ils avaient coutume de les appeler, les Barbares, étaient Scythes. Plusieurs auteurs leur donnaient une origine fabuleuse, leur assignaient pour patrie le nord de

du nord de la Perse par Ninus, roi d'Assyrie, s'emparèrent de tout le pays qui depuis porta leur nom ; mais ils ne purent entièrement chasser de la Crimée les Cimmériens, qui, après leur avoir abandonné le plat pays, se réfugièrent dans les montagnes et prirent le nom de Tauriniens (1).

---

l'Asie et de l'Europe : d'autres appelaient Scythisme, en général, toute espèce de vie effrénée, irrégulière et qui n'était assujétie ni au pouvoir d'un chef, ni à l'autorité des lois civiles ou des maximes de gouvernement établies chez les nations policées. Au témoignage de Pline, on commença de son tems à se former des notions plus exactes de la Géographie. On regardait alors comme une ignorance honteuse, l'application d'un nom commun à des peuples différens : l'équivoque du nom Scythe disparut : on ne le donna plus qu'à ceux qui étaient vraiment de cette race, ou à ceux qui se trouvant aux extrémités de la terre, étaient encore inconnus à presque tous les hommes. L'usage de ce mot tomba en désuétude, ou du moins il fut considérablement restreint, et ne fut employé que comme épithète. Hist. de la Tauride, pag. 106 et suiv. Pline, Hist. liv. 4, ch. 12.

(1) De même que les Grecs ont appelé Tauro-Scythes, ceux qui habitaient la langue de terre enclavée entre le golfe de Carcinite et l'embouchure du Borysthène, ils ont nommé Scythes Tauriens, ceux qui étaient en Crimée. Hist. de la Tauride, tom. 1, page 212.

Les établissemens des Grecs dans la Crimée remontent au milieu du sixième siècle, avant l'ère chrétienne. Les Milésiens y bâtirent Panticapœum ou Bosporus, aujourd'hui Kertch, et Théodosia, ou Caffa. Les Héracléotes du Pont firent voile vers ces parages, conjointement avec les Déliens de la côte septentrionale de l'Asie mineure, et bâtirent Cherson sur le territoire des Tauriniens (1). Le commerce des Grecs avec cette contrée devint bientôt très-florissant.

L'an 480, avant l'ère vulgaire, les Archœ-Anaktides, originaires de Mitilène, fondèrent à Bosporus et dans quelques autres villes vers les embouchures du Kouban, un état monar-

(1) L'invasion de Darius peut être regardée comme l'époque de la fondation des colonies étrangères en Crimée. Les habitans de l'Asie mineure, sujets du roi de Perse, qui composaient son armée navale, eurent tout le tems de reconnaître les côtes de la mer Noire, et conçurent le dessein de s'établir sur les points qui leur parurent les plus avantageux.

chique, dont le trône passa, quarante-deux ans après, à une nouvelle dynastie, dans la personne de Spartacus. Ces nouveaux monarques, quoique Thraces d'origine selon toute apparence, affectionnèrent les Grecs, sur-tout les Athéniens; ils gouvernèrent avec douceur, chassèrent les Scythes de la presqu'île de Kertch, s'emparèrent de Théodosia, et étendirent aussi leurs possessions dans le Kouban.

Environ trois cent quatre-vingt ans avant notre ère, les Sarmates (1) ayant

---

(1) Les Sarmates ou Syromèdes étaient originaires de la Médie : ils tiraient leur double nom de la Syromédie, l'une de leurs provinces méridionales. Les Grecs accoutumés à approprier tous les noms à leur langue, et surtout à déprimer ceux des Barbares, les nommèrent Sauromates, ce qui en grec signifie, *deux yeux de vipère*. Leur extrême valeur donna peut-être lieu à cette injurieuse dénomination : elle date des tems les plus reculés; aucune nation ne résistait à leur choc : ils étaient la terreur des Grecs, et tout en eux, jusqu'à leurs vêtemens, répandait l'épouvante.

Pline, Hist. liv. 4, ch. 12. — Hist. de la Tauride, tom. II, page 1re.

exterminé les Scythes, les Tauriniens établirent peu-à-peu leur domination sur toute la presqu'île, et molestèrent le royaume de Bospore, aussi bien que l'état indépendant de Cherson. Ces deux villes opulentes furent en proie à l'avidité de ces barbares, qui y levaient des contributions énormes, et dans les cas d'insolvabilité, commettaient d'horribles dégâts.

Ces vexations durèrent jusqu'au commencement du siècle qui précéda notre ère. Dans l'année 81 avant J. C., Mithridate, roi du Pont, ayant déjà soumis Bospore et Cherson, subjugua les Tauriniens, et se trouva ainsi maître de toute la Crimée. Dans la vue de s'assurer la possession de cette conquête, il fit passer en Scythie deux tribus de Sarmates qui lui étaient attachées, l'une nommée Yazigue, l'autre Royale (1).

(1) Ces Sarmates habitèrent la ville de Tauros ou Tauropole. C'est pourquoi Ovide fait dire à un Sarmate : Je

vèrent leurs habitations dans les montagnes, où il restait encore des Alains, et dans la presqu'île de Kertch; ils eurent leurs rois particuliers, qui étaient chrétiens (1). Enfin vers la fin du quatrième siècle, le royaume de Bospore cessa entièrement d'exister.

La chute des Huns ayant suivi la mort d'Attila, les Ongres (2) (ou

---

quérans et les souverains d'un empire formidable. Ayant été vaincus et dispersés, deux nombreuses divisions de ces redoutables exilés, dirigèrent leur marche, l'une vers l'Oxus, l'autre vers le Volga. Les Huns avaient le teint brun, le nez plat, les yeux petits, presque point de barbe, etc. Ces caractères sont toujours applicables aux Monghols et aux Tongouses, particulièrement le défaut de barbe. — Jornand. De reb. got.—De Guignes. Hist. des Huns. — Gibbon, tom. VI, pag. 203 et suivantes.

(1) Ils formèrent, sous le nom de Goths Trapézites, une république qui devint avec le tems, une principauté dont les souverains résidèrent à Mangout. Hist. de la Tauride, tom. I, pag. 77.

(2) Le nom de la grande Hongrie a attesté jusqu'au treizième siècle leur résidence sur les rives orientales du Volga (*). On les avait crus originaires des Hionguus, et ce n'est que l'extrême ressemblance de leur langue avec

---

(*) Voyage de Rubriquis, tom. XII.

Hongrois) entrèrent en Crimée en 464, et occupèrent la côte méridionale de la presqu'île. Ce sont les descendans de ces Hongres qui, depuis cette époque, parcoururent les plaines de Crimée sous le nom d'Aoultziagres et de Oultzingoures ; mais en 679 ils furent contraints, comme le reste de cette nation, de se soumettre aux Chazares (1),

certains dialectes finois, qui a fait changer d'opinion. Hist. de la Tauride, tom. II, p. 58.

Voici l'opinion de M. Pallas. — La grande race Finoise originaire des climats du Nord de l'Asie et de l'Europe, s'étend même aujourd'hui avec ses nombreuses tribus au-delà de l'Ob. La tribu Hongroise était probablement la plus considérable et la plus industrieuse de la nation qui habitait la bande tempérée et les montagnes de la Sibérie, depuis le Jénissei jusqu'au Volga. Cette partie de la nation ayant émigré, les petites tribus éparses vers le nord, et restées en arrière ou repoussées par d'autres qui leur succédèrent, sont retombées de plus en plus dans la barbarie. C'est probablement aux Hongrois que sont dûs les anciens travaux des mines d'or et de cuivre en Sibérie, et les tombeaux où l'on ne trouve que du cuivre et de l'or travaillés.

(1) Chazare, en slavon, signifie la même chose que *métanasts* en grec, c'est-à-dire, *émigré*. Les Grecs donnaient cette épithète à une tribu Sarmate, qui s'était

qui réduisirent ensuite les Goths de la montagne et les villes grecques. En 840, l'empereur Théophile érigea une province sous le nom de Cherson, et réunit dans ce gouvernement toutes les villes grecques de la Crimée et de la Tsikic (le Kouban), car ces peuples, tributaires des Chazares (1), reconnaissaient pour souverain l'empereur de Byzance. Les Juifs étaient déjà fort nombreux en Crimée.

---

séparée de celle des Yazigues, habitant à l'orient et à l'occident des Palus-Méotides, lorsque Mithridate les transplanta en Scythie. Ce nom d'émigré était en chinois Kosa, en arménien Chatzires, ailleurs Akhatzires. Il est à remarquer que les Yazigues, ayant émigré vers le Danube et s'étant établis entre ce fleuve et celui de Theisse, y prirent le nom de *Métanastes*. Hist. de la Tauride, tom. II, p. 76.

(1) Depuis que les Chazares s'étaient rendus maîtres de la Crimée, cette presqu'île avait pris le nom de Chazarie ou Gatzarie, et la partie montagneuse, celui des peuples qui l'occupaient, c'est-à-dire, de Gothie, quand ce furent les Goths, et de Tsikio, d'après les Alanes, (Alains), Tsikicus ou Jasiques qui y étaient restés. Description de la Crimée par Thounmann, pag. 13.

En 882, les Petchénègues (1) ou Kanglis, chassèrent les Ongres de la Crimée et de leurs autres possessions, et y formèrent une république puissante. Vers le milieu du onzième siècle ils furent chassés à leur tour par les Polovces, ou Comanes (2), qui s'éta-

(1) Les Grecs appelaient Scythes, les Petchénègues qui s'étendirent en Tauride au préjudice des Chazares. Le surnom de Kangli ou Kangar, signifie *glorieux*, et a été celui de trois Tribus Patzinates, à l'époque de leur établissement près de la mer Caspienne. Comme on ne retrouve rien d'européen dans ce peuple, il nous paraît d'origine asiatique. Quant au nom de Scythes, on sait que les écrivains grecs le donnaient trop généralement à tous les barbares dont ils ne connaissaient pas l'origine. Cependant, d'après Commène et Porphyrogénète, nous nous nous déterminons à penser que les Patzinates ou Petchénègues étaient des Huns de la race Finoise. Hist. de la Tauride, tom. II, p. 98 et 99.

(2) La conformité de langage des Polovces ou Comanes avec les Petchénègues, fait présumer qu'ils étaient Huns d'origine. Probablement ils tiraient leur nom de la rivière du Cuma, qui passe au pied du Caucase, et va se jeter dans la mer Caspienne, après avoir formé plusieurs lacs. Les Slaves donnaient le nom de Polovces à presque tous les habitans des vastes campagnes qui s'étendent le

blirent dans la presqu'île, après la leur avoir fait évacuer, et permirent aux Génois d'en prendre possession.

Vers la même époque, la ville de Sougdaïa ou Soldaïa, aujourd'hui Soudagh, acquit une si grande importance par son commerce, qu'elle donna son nom à tout le territoire que les Grecs possédaient en Crimée, lequel fut appelé Sougdaïa ou Soldanïa. Jusqu'en 1204, elle avait reconnu la souveraineté de l'empereur grec, mais elle finit par se détacher de l'empire de Constantinople; ses princes particuliers furent ensuite exterminés par les Otto-

long des bords septentrionaux du Niester, de la mer Noire, de la mer d'Asof et du Kouban : cependant moins généralement que ne font encore aujourd'hui les nations septentrionales de l'Europe, aux yeux desquelles tous les peuples qui sont au-delà du Volga, sont Tatârs, et tous ceux au-delà de l'Indus sont Indiens. Ce nom de Polovces, après avoir désigné deux ou trois peuples, finit par n'être propre qu'aux Comanes; parce que selon la langue slavonne, il indique l'habitation des campagnes. Hist. de la Tauride, tom. II, p. 122 et 123.

mans, ainsi que ceux de Théodori (Inkerman) et de Gothie (Mangoute).

En 1237, les Moghols ou Tatârs (1), subjuguèrent et détruisirent les Comanes : alors, des princes Tatârs, pourvus d'apanages et décorés du titre d'Ouloughbeyg, se répandirent dans le plat pays avec leur horde ; ils s'y maintinrent jusque vers 883 de l'hégire, (1478 à 1479) époque à laquelle Menguély Guerai khan fonda, avec la pro-

(1) Les Turcs, les Moghols et les Tatârs sont originaires du même pays, et sortent tous de la Scythie orientale au-delà de l'Oxus. Leurs auteurs les font tous descendre de Turc, prétendu septième descendant de Japhet. Selon l'usage du tems, les conquérans illustraient leur lignée par le nom qu'ils donnaient à leur nouvel empire et aux peuples vaincus. Des nations entières s'éclipsaient ainsi et reparaissaient tour-à-tour par le seul résultat du sort de leurs armes. Les Tatârs étaient originairement une tribu : ils furent d'abord les rivaux des Moghols et devinrent leurs sujets. Les Tatârs formaient l'avant-garde des armées de Gengis-khan et de ses successeurs, et l'on appliqua à la nation entière le nom qui avait été le premier connu des étrangers.

Gibbon, tom. VI, ch. 16, pag. 176.

Hist. de la Tauride, tom. II, p. 184 et 186.

tection de la Porte-Ottomane, le royaume de Crimée proprement dit. Les Grecs et les autres habitans du pays payèrent aux Moghols le même tribut que percevaient les Comanes. Dans les premières années de la domination des Tatârs, on vit un très-grand nombre de Tcherkasses (ou Circassiens) s'établir en Crimée : jusqu'en 1333, Kertch resta sous la puissance d'un prince de cette nation, et comme les Moghols faisaient un commerce considérable dans la ville de Krim, toute la presqu'île en prit le nom, sur-tout parmi les Orientaux qui ne l'ont point changé. Tant que les Latins furent maîtres de Constantinople, les villes de Krim, de Tamane (Matriga) et d'Asof ou Tana, firent aussi un très-grand commerce; les Vénitiens s'en occupèrent principalement : mais lorsque l'empereur Michel Paléologue, par un traité fait en 1061, avec les Génois, leur eut accordé une exemption de péage dans toute la

Grèce, et la liberté de naviguer sur la mer Noire, ils commencèrent à s'emparer du commerce de la Crimée, à l'exclusion des Grecs et des autres Latins. Ils eurent même presque toujours l'avantage dans les guerres sanglantes qui en résultèrent, et ils rebâtirent, avec la permission du khan des Moghols, la ville de Caffa, dont ils firent le centre de leur commerce : elle fut bientôt si considérable, qu'à son tour elle donna pendant quelque tems son nom à la péninsule. Les Génois firent peu-à-peu la conquête de Soldaïa (ou Soudagh) et de Cembalo (ou Balaclava). Ils payèrent à la vérité un tribut aux Moghols, tant que ceux-ci furent puissans ; mais dès que leurs divisions intestines commencèrent à les affoiblir, les Génois secouèrent le joug, et les princes du plat pays n'étaient, pour la plupart, élus et déposés qu'avec leur agrément.

A cette époque, le commerce de

l'Inde (1) avec la Crimée et les contrées voisines, était divisé en deux branches; l'une, qui passait par l'Amon (ou Oxus), la mer Caspienne et Astrakhan, allait aboutir à Tana (ou Asof), et l'autre, par Baghdad et Tauriz, à Trébizonde et à Sévastopoli; Tana, quoique soumise aux Moghols, appartenait aux Génois et aux Vénitiens; ils avaient des consuls à Trébizonde et à Sévastopoli (2).

Gênes s'était relevée avec peine des maux causés par sa guerre avec la république de Venise : obligée de laisser jouir lés Vénitiens d'une entière liberté de commerce dans leur colonie

---

(1) Au septième siècle la propagation du mahométisme en Egypte avait anéanti le commerce d'Alexandrie.

(2) Les Génois avaient étendu les rayons de leur commerce par terre jusqu'à la Chine, et avaient obtenu du roi Léon le privilége de négocier dans toutes les provinces de l'Arménie, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne.

Formaléoni, cap. 22.

Histoire de la Tauride, tom. II, pag. 135.

de Tana, elle les vit bientôt après conclure avec le soudan d'Égypte un traité qui lui devint très-nuisible (1). La colonie génoise s'ouvrit une autre branche de commerce dans la Bulgarie; et quand Tana ou Asof cessa d'appartenir exclusivement aux Vénitiens, en passant sous la suzeraineté des Moghols, les Génois en firent de nouveau l'entrepôt de leurs marchandises.

En 1475, la puissance génoise fut

(1) La route du Phaze aux Indes par l'Arménie et la mer Caspienne était longue, dispendieuse et remplie d'écueils. Il y avait plus d'avantage à prendre de la seconde main les marchandises qui arrivaient à Bagdad par le golphe Persique, et à les faire venir par la ville de Tauris (ancienne Ecbatane) capitale du royaume de Médie, jusqu'au détroit Taurique, et de là à Caffa. Mais cette spéculation leur fut enlevée par le traité que les Vénitiens firent avec le soudan d'Égypte, traité qui leur assurait le commerce exclusif des marchandises indiennes, qui venaient à Alexandrie avec le moins de frais possible, par l'ancienne route de la mer Rouge.

Formaléonie. — Histoire de la République de Venise, par l'abbé Laugier, liv. XXVI, pag. 176.

Histoire de la Tauride, tom. II, pag. 161 et suiv.

anéantie en Crimée. Les Turcs, demandés par les Tatârs (les injustices commises par les Génois ayant révolté les Tatârs contre Menguély-Guerai, qui protégeait cette avide colonie), s'emparèrent de Caffa, de Soldaïa, de Cembalo et même de Tana sur le Don. Ces nouveaux vainqueurs mirent fin en même-tems aux principautés de Gothie et de Théodosie, établirent une garnison dans les principales villes, sur-tout dans celles situées sur la côte, et tinrent par-là les khans de Crimée en échec. Cependant ceux-ci furent plutôt les alliés que les sujets de la Porte, jusqu'en 1584, qu'elle parvint, comme on le verra par la suite, à les nommer elle-même, ou du moins à les confirmer, quand ils étaient assez téméraires pour se passer de sa nomination. Les Ottomans mirent d'abord à Caffa un sandjaq, et ensuite un beyglerbeygliq qui gouvernait tous leurs domaines dans la Crimée, sur le Don,

et enfin sur les bords de la mer d'Asof: de plus, ils laissèrent une forte garnison dans cette ville, pour tenir les khans en respect. Comme ils fermèrent aussi l'entrée de la mer Noire à toutes les autres nations européennes, le commerce fut presque totalement anéanti, et toute l'exportation des places de la Crimée, depuis ce tems, ne consistait plus que dans les productions du pays et en esclaves.

Mahomet II s'étant assuré du dévouement de Menguély-Guerai, le nomma khan de Crimée en 883 de l'hégyre (1478-79), après lui avoir fait signer un traité, par lequel il reconnoissait la féodalité de la Crimée envers l'empire Ottoman. Lorsque la souveraineté de la presqu'île passa entre les mains de Menguély-Guerai, on ne comptait encore que peu de Tatârs parmi ses habitans; mais les guerres qu'il fit avec eux sur les bords du Volga, lui fournirent l'occasion de ramener

avec lui en Crimée plusieurs milliers de Nogais, qui furent obligés de s'y établir. Ses successeurs peuplèrent de la même manière le Kouban et le pays situé entre le Don et le Niester.

Les khans de Crimée furent, comme nous l'avons déjà dit, plutôt les alliés que les sujets de la Porte; mais en 1584, Mahomet Guerai, ayant osé désobéir au Grand-Seigneur, le sultan Murad nomma un autre khan, envoya le grand-visir à la tête d'une armée pour punir la désobéissance de Mahomet, et faire reconnaître le nouveau souverain. Depuis cette époque, souvent déposés et quelquefois rappelés, suivant la volonté du Grand-Seigneur, ils furent entièrement soumis aux caprices de la Porte. Cependant, quoique maîtresse d'élever au trône qui elle voulait, elle avait toujours égard à la recommandation de celui qui, avant sa mort, désignait un successeur.

Parmi les khans qui régnèrent succes-

sivement, on doit distinguer Ghari Guerai (1), Islam Guerai (2) et Hadjy Sélym Guerai (3). Sous le règne de ce dernier, les Vénitiens s'efforcèrent en vain de relever leur commerce en Crimée : deux vaisseaux richement chargés, quoique munis d'un firman du Grand-Seigneur, furent arrêtés à la douane; le divan, d'intelligence avec le douanier, prit en considération les motifs qu'il alléguait; et malgré l'argent reçu, il défendit aux Vénitiens la navigation de la mer Noire. *Ce même Sélym Guerai*, ayant battu, dans une seule campagne, les Autrichiens, les Polonais et les Moscovites, sauvé l'étendard de la religion près d'être enlevé, et rétabli les affaires de l'empire Ottoman, qui allaient en décadence, les Janissaires voulurent l'élever au trône de Constantinople : il refusa d'y monter par une trahison,

(1) Neuvième khan.

(2) Dix-septième khan.

(3) Dix-neuvième khan.

apaisa la sédition des Janissaires, demanda pour toute récompense et obtint du Grand-Seigneur, la permission de faire le voyage de la Mecque (1). Il jouit jusqu'à sa mort de la plus grande considération en Turquie, et la Porte, en reconnaissance de ses services, déclara que ses descendans seuls pourraient être élevés au trône de Crimée : ce qui fut depuis exactement observé.

En 1711, sous Devlet Guerai, vingt-quatrième khan, Pierre-le-Grand, bloqué par les Turcs et par les Tâtars, réduit à l'extrémité et ne pouvant avoir de vivres, offrit une somme con-

---

(1) Cette insigne faveur lui valut le titre d'Hadjy (pelèrin) que portent tous les Musulmans qui ont été visiter le temple de la Mecque et le tombeau du prophète à Médine. Depuis que les khans s'étaient rendus vassaux de la Porte, il fut le premier auquel cette faveur fut accordée; le Grand-Seigneur la leur refusait toujours, dans la crainte que des princes, d'une naissance aussi illustre, ne fissent soulever le peuple pour s'emparer de la ville et se faire déclarer successeurs des Califes.

Notice des khans de Crimée, pag. 421 et 422.

sidérable au grand-visir, et vint ainsi à bout de sauver son armée, et de conclure le traité du Pruth, par lequel il s'engageait à restituer Asof.

Les incursions des Tatârs ayant déterminé l'impératrice Anne à déclarer la guerre au Grand-Seigneur, comme suzerain de la Crimée, en 1736, le maréchal de Munich, à la tête d'une armée Russe, pénétra dans cette presqu'île, et y mit tout à feu et à sang. L'année suivante, le maréchal de Lasci brûla la ville de Carasoubazar et un grand nombre de villages tatârs : il rentra en Crimée le printems suivant; mais les dévastations de la dernière campagne le forcèrent à rétrograder.

En 1757, Alym Guerai, trente-quatrième khan, ayant augmenté les impôts et redevances des Nogais, commença par-là à s'aliéner le cœur de ces peuples : peu de tems après, il viola les lois fondamentales des Tatârs, en nommant un de ses fils séraskier de la

horde du Boudjeak, au préjudice des frères du défunt : enfin de nouvelles vexations firent révolter les Nogais. Krim Guerai, qui va bientôt figurer dans ce précis historique, profita de ces dispositions, et la manière dont il se fraya le chemin du trône, prouve l'étendue de son génie, la grandeur de son courage et la fertilité de ses ressources. Parvenu à son but, il se montra plein d'égards pour Alym (1)

(1) Telle a été des Peyssonel, la fin du règne court et malheureux d'Alym Guérai : ce prince indéfinissable, le plus judicieux, le plus cultivé, le plus éclairé, le plus éloquent, le plus juste, le plus libéral et le plus aimable qui ait peut-être jamais gouverné les Tatârs ; celui qui s'est le plus mal conduit, qui a fait le plus de fautes, qui a commis le plus d'injustices, qui a fait le moins de bien, et qui est parti le plus détesté. Ferme dans ses discours et toujours faible dans ses actions, fertile en ressources et embarrassé dans les moindres détails, prompt à prendre un parti, et lent à l'exécuter. Jamais les actions de ce prince n'ont ressemblé à ses pensées ni à ses sentimens ; c'est parce qu'il pensait et sentait lui-même, et que d'autres le faisaient agir ; il a fait peu de bonnes choses, parce qu'il a rarement gouverné : il en a fait beaucoup de mauvaises, parce qu'il a toujours été gouverné. Sa faiblesse pour ses enfans a

et les autres sultans déposés. Bon, affable avec les petits, haut et imposant avec les grands, juste et libéral : on *lui* reproche seulement sa trop grande sévérité et des mouvemens de colère dont il n'était pas maître ; mais il est cependant vrai que les bonnes qualités de ce prince surpassèrent beaucoup ses défauts (1).

---

rendu toutes ses vertus inutiles, et on peut dire que les vices d'autrui lui ont fait perdre la gloire et la réputation que *ses bonnes qualités lui avaient acquises*. Peyssonel, tom. II, pag. 369 et 370.

(1) A un esprit vif il joignait un jugement solide et un goût délicat. Avide de gloire, il était ferme dans les revers, intrépide dans les dangers ; ne connaissant point de péril, il s'exposait à tout pour parvenir à son but. Ce souverain avait des connaissances très-rares chez un Musulman ; il savait un peu de géographie, de tactique, de fortification et même d'astronomie et de chimie. Il aimait à s'instruire et consultait les étrangers avec beaucoup plus de confiance que les Musulmans ne leur en accordent ordinairement. Il n'était pas même dépourvu d'une espèce de philosophie, comme le prouvent plusieurs traits racontés par le baron de Tott, ami intime de ce prince. « Il joignait, dit cet écrivain, à une taille avantageuse, un maintien noble, des manières aisées, une

Dépouillé de l'empire en 1764, il y fut replacé quatre ans après par la Porte, qui se repentait de l'en avoir fait descendre. La guerre ayant éclaté entre la Turquie et la Russie, Krim Guerai, à la tête d'une armée de cinquante mille Tatârs et de cent vingt mille Turcs, fit une incursion dans la nouvelle Servie, et incendia tout le pays. Son armée, composée d'Asiatiques, fut presque entièrement détruite par le froid. Arrivé à Bender, et s'y trouvant fort incommodé d'affections hypocondriaques, un médecin grec, vendu au vaivode de Valachie, lui administra une potion, dont l'effet ne justifia que trop les soupçons inspirés par la main de celui qui l'avait préparée. Krim Guerai mourut deux jours après l'avoir

---

figure majestueuse, un regard vif et la faculté d'être à son choix d'une bonté douce ou d'une sévérité imposante.

Notice des khans de Crimée, pag. 446.

Mémoires sur les Turcs, tom. II, pag. 115.

Peyssonel, tom. II, pag. 370 et suiv.

bue. Il était âgé de cinquante-cinq ans, et en avait régné sept. Jamais khan ne fut plus aimé des Tatârs, et n'a peut-être plus mérité de l'être (1).

Ses deux successeurs furent presque aussitôt déposés qu'élus. Cependant la guerre se poursuivait avec acharnement, et les armées russes moissonnaient des lauriers. Le prince Dolgorouky s'étant emparé de la Crimée en 1771, l'Impératrice plaça, avec le consentement des Tatârs, le jeune Saheb Guerai sur le trône. Le nouveau souverain, d'un commun accord avec la nation, renonça à toute liaison avec la Porte, et le royaume de Crimée fut déclaré indépendant, sous la protection de la Russie sa nouvelle alliée. L'année suivante, Saheb céda à l'Impératrice les villes de Kertch, Iénikalé et de Kilbouroun sur le Niéper.

(1) *Voyez* Peyssonel, tom. II, pag. 370 et suiv. Mémoires de Tott, tom. II, pag. 115.

Mustapha III qui régnait alors, auroit bien voulu rompre ces nouveaux traités. Il nomma plusieurs khans ; mais n'étant pas en mesure de les soutenir, il tenta une réconciliation avec Saheb, qui pour cette intrigue, fut en disgrâce à la cour de Pétersbourg, et son frère Devlet nommé à sa place : de nouvelles intrigues détachèrent encore celui-ci du parti de la Russie. Enfin, en 1774, on conclut le traité de Kainardgi, qui fixait l'indépendance de la Crimée. Par ce traité, la Russie restait maîtresse de Kertch, de Iénikalé, de Kilbouroun, et la Porte lui permettait la libre navigation de toutes les mers dépendantes des États ottomans. On y stipula l'indépendance des Tatârs (1) et la liberté de se choisir un

---

(1) Dans le traité de Menguély Guerai avec Mahomet II, les puissances contractantes ne pouvaient stipuler qu'en vertu de leurs droits respectifs. La déposition du khan, qui était attribuée au Grand-Seigneur, ne portait aucune atteinte légitime à l'indépendance de la

souverain parmi les descendans de Gengis-khan, réservant toutefois au Grand-Seigneur la suprématie spirituelle et les droits dévolus aux califes, ainsi que l'investiture du khan. Celui-ci devait, à son avènement, notifier sa nomination aux deux cours, ordonner de faire des prières publiques pour le Grand-Seigneur dans toutes les mosquées, recevoir du cadilesker de Constantinople le murâceleh, ou patentes des cadis (juges), et enfin faire battre monnaie au coin du sultan ottoman.

Saheb fut reçu en grâce : ayant été confirmé khan par l'Impératrice, le Grand-Seigneur lui envoya les marques distinctives de la royauté. Cependant

---

nation : le droit public des Tatârs a donc été négligé, méconnu, quand on a prononcé l'indépendance de cette nation. Déclarer libre une nation qui n'a jamais cessé de l'être, est le premier acte de son assujettissement. Cette prétendue indépendance des Tatârs les mettait immédiatement sous la tutelle de la Russie.

le parti nombreux qui restait à Devlet Guerai, sut mettre à profit l'inconstance naturelle aux Tatârs; leur mécontentement de voir les principales places de la Crimée entre les mains des Russes, les fit soulever contre leur nouveau souverain : celui-ci s'étant enfui à Constantinople, Devlet Guerai fut rétabli khan par les Tatârs, et bientôt il reçut du Grand-Seigneur les marques d'investiture; la Russie s'empressa d'intervenir; elle seconda à force armée les projets ambitieux de Chahyn Guerai, frère du dernier khan, qui, à la tête des Nogais, attaqua Devlet. Les deux partis se livrèrent bataille : celui de Chahyn, appuyé par les Russes, remporta une victoire complète, et Devlet fut solliciter des secours à Constantinople : mais l'Impératrice, ayant fait avancer une nouvelle armée sous le prétexte de soutenir l'exécution du traité de Kainardgi, la Porte, qui n'était pas en mesure de rompre, aban-

donna Devlet, confirma Chahyn, et la paix fut censée n'avoir pas été rompue entre les deux puissances.

Chahyn voulut introduire parmi ses troupes la discipline européenne, dont il sentait toute la supériorité; il afferma les revenus de ses États, sans faire la moindre attention aux mécontentemens causés par les percepteurs; afficha une prédilection trop marquée pour les mœurs des Russes et des Chrétiens, et s'attira ainsi la haine de ses sujets, jaloux de la préférence qu'il semblait accorder aux étrangers. Des partis se formèrent, l'ambition leur donna des chefs, et il s'en trouva dans la famille même de Chahyn. La Russie, qu'une révolution eût privée de son influence sur la Crimée, s'empressa de profiter de ces troubles et de soutenir le prince qui était sa créature. La Porte, après avoir en vain réclamé l'acte d'indépendance par lequel les Tatârs devaient être livrés à eux-mêmes, sans que leurs

voisins se mêlassent de leurs affaires, finit, de son côté, par soutenir le parti opposé à Chahyn Guerai. Les Russes taillèrent en pièces les Tatârs près de Batchisaraï, s'emparèrent de Caffa, et battirent à Balaclava Selym khan, qui avait été rappelé par le Grand-Seigneur. Toute la Crimée se soumit de nouveau à Chahyn, et la Porte se vit forcée de le reconnaître.

Le khan essuya un désagrément bien cruel de la part de ses protecteurs : le maréchal Souvarof reçut l'ordre de transplanter dans diverses parties de l'empire, toutes les familles grecques et arméniennes qui se trouvaient en Crimée; la rigueur de l'hiver fit périr une grande partie de ces malheureux.

Le cabinet de Versailles se servit de son crédit auprès de la Porte pour lui faire signer, en 1779, la convention explicative du traité de Kainardgi. Les principaux articles sont : la confirmation totale de ce traité, le consente-

ment de la Russie pour que le khan, élu librement par les Tatârs, envoie au sultan le procès-verbal de son élection, afin d'avoir de lui sa confirmation, quant au spirituel; la promesse de la Russie de retirer toutes ses troupes, etc.

Au mois de décembre 1781, la Crimée se trouva en proie à la plus affreuse misère : depuis l'enlèvement des sujets chrétiens, la culture avait été presque totalement abandonnée, et la population était déjà considérablement diminuée. De nouvelles révoltes ayant éclaté dans le Kouban et chez les Nogais, tous les ports de la mer Noire furent bloqués par les Russes, dont les opérations étaient dirigées par le khan. Ces mouvemens intérieurs et ces inquiétudes continuelles fournirent à l'Impératrice un moyen spécieux de s'emparer définitivement de la Crimée et du Kouban. Le prince Potemkin, chargé de cette importante opération,

là termina avec autant d'adresse que de bonheur, dans le commencement de l'année 1783. Chahyn Guerai abdiqua le trône, et céda à Catherine la Crimée, le Kouban et l'île de Tama. Par un nouveau traité, passé à Constantinople le 10 juin 1783, la paix fut consolidée entre la Russie et la Turquie, et l'Impératrice s'assura, par ce moyen, la paisible possession de ses nouvelles conquêtes.

Ainsi disparut le reste de l'empire des Moghols (1); empire le plus étendu, le plus puissant qui ait jamais existé sur la surface du globe.

---

(1) En 1451, l'empire de Quaptchaq, qui faisait partie de celui de Gengis-khan, fut entièrement dissous, et ses débris formèrent plusieurs royaumes considérables, tels que ceux de Quaptchaq, proprement dit de Kasan, d'Astrakhan et de Crimée. Ces royaumes ont été successivement absorbés par la Russie, qui jusqu'à cette époque avait été tributaire du khan de Quaptchaq.

Notice sur les khans de Crimée, pag. 481.

§. II.

Du temple de Diane en Tauride et de celui d'Orestéon.

« La conduite magnanime d'Oreste et de Pylade mérita l'admiration des témoins de leurs nobles combats. Les Tauriens en furent si pénétrés, qu'ils oublièrent bientôt l'insulte faite à leur déesse, ou du moins ils ne s'en souvinrent que pour honorer la mémoire de ces deux illustres étrangers; ils leur érigèrent un temple, sous le nom d'*Orestéon.* Dans la suite, les arts prirent le soin de transmettre à la postérité le récit des événemens qui avaient donné lieu à la fondation du temple : on en fit graver la description sur une colonne d'airain; on en peignit les principaux traits sur les murs de la galerie qui entourait l'édifice. Ces peintures à fresque subsistaient encore du tems de Lucien, qui mourut l'an 193 de l'ère chrétienne.

Les Tauriens avaient le germe de cette vertu sublime qu'ils admiraient chez leurs vainqueurs, et depuis l'apparition des deux héros, ce germe jeta de si profondes racines, que ces peuples se firent une loi de l'inviolabilité de l'amitié. Ce respect religieux se soutint et se fortifia d'âge en âge. Les Scythes adoptèrent les mêmes maximes : ils nommèrent l'amitié la première de toutes les vertus, et en pratiquèrent tous les devoirs avec un zèle inconnu aux autres nations.

Diane avait trois temples en Tauride. Attachons-nous de préférence à celui dans lequel Oreste prit la statue de la déesse : quand nous y serons arrivés, nous serons indubitablement dans le voisinage du lieu où fut bâti Orestéon. Pour ne rien donner au hasard, nous marcherons sous la direction des écrivains du premier siècle.

Nous avons sous nos pieds les décombres de la muraille qui fermait

l'isthme; nous sommes éloignés d'environ quatre lieues de l'ancienne Chersonne. Pour s'y rendre, en suivant le rivage de la mer, il faut cotoyer trois ports (1). Le cap Aja Bouroun (promontoire sacré) est devant nous. Arrivés au promontoire Parthénion, sur lequel est aujourd'hui le monastère St.-Georges (2), notre guide nous

---

(1) *Inter urbem* (Cherronesum), dit Strabon, *et promontorium* (Parthenicum) *portus sunt tres.*

(2) Je fus bien reçu au monastère Saint-Georges, situé sur un roc escarpé; on voit croître disséminés çà et là quelques arbres, et parmi eux le genévrier noir, ressemblant au cyprès : le monastère consiste, en une petite église, un réfectoire et quelques logemens de moyenne grandeur habités par les moines. Ces anachorètes sont séparés du reste de la terre. Je passai la soirée sur une terrasse qui domine la mer Noire, le jour tombait et l'on n'entendait plus que le bruit des vagues, qui mouraient sur les cailloux du rivage : le calme et la paix étaient sur la mer et dans le monastère; accablé de lassitude je me laissais aller aux impressions douces et mélancoliques qui s'emparaient de moi, je m'entourais des amis qui me restent, de ceux que j'ai perdu; quelques pleurs mouillèrent la balustrade sur laquelle j'étais appuyé. Cependant, l'air devient plus chaud et plus pesant, les nuages

fait remarquer que sur ce promontoire était le temple d'une certaine déesse vierge (1) et son idole. Nous comparons, nous appliquons au site, et la description du géographe et la peinture du poëte son contemporain (2). Tout est d'accord; nous sommes au parvis du temple où Diane fut adorée sous Thoas; nous foulons aux pieds les atomes du sang des Grecs immolés pendant plusieurs siècles, et la poussière

---

se sont amoncelés, un vent impétueux, précurseur des orages, annonce la plus effroyable tempête : des impressions de terreur succèdent aux douces sensations; le tonnerre gronde, la pluie tombe en torrens, les éclairs sillonnent la nue, la foudre éclate; à un déluge de feu succède bientôt la plus affreuse obscurité, tout se confond, tout disparaît. Mais bientôt la pluie cesse, les éclairs sont plus rares, et le tonnerre ne retentit déjà plus que dans le lointain; l'air est rafraîchi, les nuages se dissipent, et il ne me reste que le souvenir du spectacle imposant dont je viens d'être le témoin. Les religieux, habitués aux fréquens orages de ces contrées, m'assurèrent en avoir rarement éprouvé de semblables.

(1) *Fanum dæmonis Virginis.*

(2) Ovide, *ex Ponto*, liv. III, ep. 2.

de l'autel de marbre blanc sur lequel Iphigénie pensa immoler son frère. Voilà sans doute où fut placé l'autel ; voilà le piédestal de la statue d'or de Diane enlevée par Oreste.

Nous avons sous nos yeux la vallée d'où l'on montait au temple par quarante degrés, sous lesquels était la grotte consacrée aux Nymphes. Nous mesurons d'un œil épouvanté, l'endroit d'où l'on jetait dans la mer les restes des malheureuses victimes (1). Cet énorme rocher, dont la tête s'élève au-dessus de tous les autres, dont la base irrite les vagues et brave les tempêtes, est le même rocher derrière lequel Oreste se cachoit pour épier le moment favorable. Ainsi, n'en doutons plus, voici le cap sur lequel on érigea le temple d'Orestéon, non loin de celui de Diane, qui conserva toujours le nom de la déesse, quoique de-

(1) Hérodote, liv. IV, pag. 406.

puis l'enlèvement de sa statue on sacrifiât à Iphigénie (1) ».

En suivant le rivage du côté du nord-ouest, on voit une crête de rocs escarpés qui s'avance dans la mer, et qui forme une espèce d'arcade naturelle sous laquelle passent les vagues. Sur le rivage, on trouve les fondemens d'un bâtiment considérable, que M. Pallas applique de préférence au passage de Strabon (2). Il consiste en deux carrés réguliers, dont les murs sont à-peu-près dans la direction des quatre parties du monde; celui qui est le plus au nord, a trente-trois pieds d'étendue, et repose sur une base élevée en forme de colline. Il paraît

---

(1) Le passage ci-dessus est littéralement extrait de *l'Histoire de la Tauride*, par Sestrencewicz, t. 1, p. 64 et suiv.

Quelques pierres informes sont les seuls vestiges du temple de l'Amitié; je ne pus m'empêcher de les regarder avec un respect religieux! Je descendis de cheval, et gravant sur une de ces pierres les noms de quelques amis, il me sembla les avoir suspendus au portique d'Orestéon.

(2) Pallas, tom. II, pag. 56 et suiv.

avoir eu une issue vers la mer, du côté du sud-ouest : il est entouré de tous côtés, outre le fondement, d'un rang de pierres énormément grandes et grossièrement taillées. Au milieu, mais cependant plus près de la muraille du côté du nord, est une pierre cubique au niveau du sol (1). Autour de cette pierre, on voyait dans un carré ouvert du même côté, d'autres pierres plates de médiocre grandeur, placées en terre, comme si elles eussent dû servir de marches et avoir des rapports avec la pierre du milieu, sur laquelle il y avait peut-être un autel ou une statue. Le carré du sud, plus rapproché de la mer, et touchant au précédent, est oblong et un peu plus grand. Il paraît aussi avoir eu une sortie à l'angle du sud-est, et une autre vers le nord-ouest. Il consiste également en de grandes pierres

(1) M. Pallas l'a fait soulever, et a trouvé dessous une terre légère.

de taille. Près du mur qui regarde la mer, on voit des pierres plates et taillées qui décrivent une espèce de sentier comme tiré au cordeau; cette file de pierres suit la même direction le long de l'autre carré.

§. III.

De la république Chersonite ou de Cherson en Crimée.

Tout l'angle sud-ouest de la Crimée, presque coupé d'un côté par le port de Sévastopole, et de l'autre par celui de Balaclava, s'appelait autrefois la Chersonèse-Héracléotide : des colons grecs venus de la ville d'Héraclée en Asie mineure, l'avaient fondée au commencement du sixième siècle avant J. C. (1). Cette petite presqu'île, nomme Tracée par les anciens, était fermée par une muraille qui joignait les deux ports dont nous venons de parler (2).

(1) Description de la Crimée, par Thounmann, p. 37.
(2) Strabon, liv. 7.

Les commencemens et les progrès de la colonie sont obscurs comme ceux de toutes les villes d'une haute antiquité. Ce petit État, assez bien réglé pour être heureux pendant la paix, mais trop foible pour résister aux entreprises des Barbares qui désolaient souvent ses campagnes, se mit sous la protection de Mithridate, roi de Pont, qui avait forcé Parysadès II à lui céder son royaume de Bosphore, situé sur les confins de la Tauride. Après la victoire de Pompée, Cherson passa sous la domination de Rome. Lorsque l'empereur Adrien resserra les bornes de son empire, cette ville, qui attachait un grand prix à la protection et à l'amitié des Romains, continua de reconnaître leur suzeraineté. Intérieurement gouvernée en république, elle avait des protevous, qui étaient les chefs du sénat pendant la paix, et ceux de l'armée pendant la guerre. Ces magistrats portaient le titre populaire de pères de la

patrie (1); conduits par eux, les Chersonites battirent les Sarmates Bosphoriens qui étaient en guerre avec Rome. Dans le siècle suivant, Contantin-le-Grand les employa à repousser les Scythes, qui étant nombreux et maîtres de la rive droite du Danube, ne pouvaient voir sans beaucoup d'inquiétude la translation de la métropole de Rome à Byzance. Pour récompenser le zèle des Chersonites, l'empereur confirma leurs priviléges, et leur en accorda de nouveaux. Les Bosphoriens firent encore, sans succès, deux tentatives contre les Chersonites; ces derniers, après les avoir complètement battus, les affranchirent de la domination des Sarmates; mais la haine des Bosphoriens n'était pas éteinte.

Ici se perd le fil de l'histoire de Cherson, jusqu'à l'époque du siége qu'en

(1) Formaléoni. Hist. des colonies et du commerce de la mer Noire, ch. 16.

firent les Huns dans le sixième siècle (1). L'empereur Justinien l'aida à se relever. Comme Cherson était la ville la plus éloignée de Constantinople, on y reléguait les prisonniers d'état : les plus remarquables ont été le pape Martin I, l'empereur Justinien II, le Rhinomète détrôné et mutilé par Léonce : lorsqu'il remonta sur le trône, il exerça des cruautés inouïes contre les Chersonites et les Bosphoriens. La république de Cherson, persécutée et presque détruite par le chef de l'empire, qui lui devait sa protection en reconnaissance de son attachement patriotique et de ses anciens services, ne dut les restes fragiles de son existence qu'à l'appui tutélaire des Chazares. Au milieu du neuvième siècle, l'empereur Théophile érigea Cherson en province romaine. Ainsi s'évanouit ce qui lui restait de

(1) Peu de tems après elle fut encore assiégée par les Turcs. Thounmann, pag. 37.

formes républicaines. La crainte et l'intérêt lui firent subir le joug avec docilité. St.-Cyrille fut envoyé à Cherson, pour convertir les Chazares. Le grand-duc Vladimir, à la tête d'une puissante armée, ayant menacé l'empire d'une invasion, l'empereur acheta la paix par de riches présens, et conclut avec lui un traité, dont il n'exécuta pas les conditions quand le danger fut passé. Le grand-duc Vladimir résolut de se faire justice, et mit le siége devant Cherson avec une flotille considérable. Les imperfections du paganisme dont il faisait profession, lui semblaient un obstacle au bonheur de son pays, lorsque le flambeau de la foi lui fut présenté par des envoyés du pape et par un philosophe grec, leurs dogmes, parfaitement d'accord pour la morale, variaient seulement dans les cérémonies du culte. Se défiant de son propre choix entre deux routes qui devaient mener au même but, il nomma,

de l'avis de son conseil, les dix hommes les plus éclairés de sa nation, pour aller prendre à Constantinople des renseignemens exacts, et pouvoir ensuite se déterminer par leur rapport : ils revinrent enchantés de ce qu'ils avaient vu et entendu dans l'église grecque, et le grand-duc et les boyards, touchés de leur récit, se décidèrent unanimement pour le rit grec. Le prince résolut de recevoir le baptême à Cherson. Il prit la ville après une résistance opiniâtre, accomplit son vœu, et abandonna sa conquête aux empereurs par un traité de paix. La rivalité de Soudagh fit soulever les Chersonites contre l'empereur Michel Ducas, qui, engagé alors dans une guerre désastreuse contre le roi des Bulgares, implora l'assistance de Wsévolod, grand-duc de Russie. Celui-ci fit marcher sur Cherson un corps d'armée commandé par ses deux fils, Vladimir et Glèbe : la mort de l'empereur arrivée sur ces entre-

faites, arrêta les hostilités. Les Chersonites ayant saisi quelques vaisseaux marchands russes, ils furent contraints à les rendre et à payer les frais de la guerre. La concurrence de Soudagh ne fut pas la cause de la ruine de Cherson : elle n'eut pas moins à souffrir de la rivalité de Théodosie (Caffa) (1).

Gédimire, grand-duc de Lithuanie, et Olgord son fils et son successeur, firent des invasions en Crimée, et détruisirent presqu'entièrement Cherson. Cependant elle conservait encore un reste d'existence, lorsqu'en 1350, la superbe Gênes précipita sa ruine, en défendant aux villes impériales d'envoyer aucun vaisseau à Cherson par le Bosphore, ni généralement vers le nord, au-delà de l'embouchure du Danube. Cette crise fut d'autant plus fatale aux Chersonites, qu'elle les surprit dans

(1) Thounmann, pag. 38. — Hist. de la Tauride, tom. 1, pag. 311.

un état d'affaiblissement, produit par le luxe, et aggravé par la dernière invasion des Lithuaniens : le reste des malheureux habitans chercha son salut dans la protection des Tatârs ; mais ils ne firent que changer d'oppresseurs, et les Barbares consommèrent la ruine de Cherson. Au seizième siècle, ses tours et ses murailles encore entières, étaient les seuls monumens de la magnificence de ses fondateurs. On voyait, dans la partie de la ville près de l'isthme, les ruines de son palais ducal ; plus loin celles d'un monastère et d'une église. Les colonnes de marbre et tous les ouvrages de l'art, dont la solidité aurait pu résister aux outrages du tems, avaient été transportés à Constantinople pour l'ornement des maisons particulières, ou celui des édifices publics (1).

A quelques verstes de Sévastopole,

(1) Hist. de la Tauride, tom. 1, pag. 314.

on commence déjà à marcher entre les ruines de murs nombreux, qui entouraient de grands espaces, et qui forment en quelques endroits des rues et de petits carrés. Il n'est pas à présumer que Cherson s'étendit aussi loin : il est plus vraisemblable que ces murs entouraient les jardins des habitans, et leurs maisons de campagne. Quant aux fondemens des édifices, construits avec de grandes pierres de taille, que l'on trouve disséminés et isolés dans toute la Chersonèse, ils servaient sans doute de retraite et d'asile aux habitans exposés aux surprises des Barbares (1).

C'est à-peu-près à deux verstes de Sévastopole qu'on trouve les ruines de Cherson. La construction de Sévastopole a entièrement achevé la ruine de cette ancienne ville, dont on voyait encore presque tous les murs, lors de l'occupation de la Crimée par les Russes.

---

(1) *Voyez* dans Pallas, tom. II, pag. 63.

On a découvert, dans des décombres, des inscriptions, quelques marbres sculptés, des monnaies et médailles de différens métaux. Il est à remarquer que ces objets ont été trouvés par des soldats ou des matelots; car personne n'a eu l'idée si naturelle de faire des fouilles; conduites avec soin, elles récompenseraient celui qui les aurait entreprises.

La situation de l'antique Cherson, déjà détruite du tems de Strabon, a été l'objet des recherches de plusieurs géographes; mais leurs opinions contradictoires laissent une incertitude, dont il est aisé cependant de sortir, en se fixant à la description de Strabon(1). On voit clairement que cette ancienne ville doit avoir été située entre la dernière baie et Balaclava, dont le port

---

(1) *Inter urbem* (c'est-à-dire, la nouvelle Cherronesus) *et promontorium* (Parthenium) *portus sunt tres; sequitur vetusta Cherronesus, nunc diruta et post hanc, portus angusto introïtu; — Symbolon dicitur.*

était Symbolon, que les Génois ont appelé par la suite Cembalo. C'est donc la langue de terre Fanary à laquelle doit s'appliquer le passage de Strabon (1). Les deux anses de la baie coupent si profondément le sol de cette petite presqu'île, qu'elle n'a pas plus de trois cents toises de largeur à l'endroit où les baies finissent : elle s'élargit ensuite, et reprend à son extrémité une surface de plus d'une verste et demie; des décombres de murailles couvrent environ la moitié du sol de cette presqu'île.

§. IV.

Des principales villes de la Crimée.

Les villes de Crimée sont peu considérables, et leur population peu nombreuse. Celles qui ont été bâties par les Tatârs n'offrent que des rues étroites,

(1) Cette opinion est aussi celle de M. Pallas. *Voyez* tom. II, pag. 60.

non pavées et de la plus grande malpropreté. Les cours sont fermées de hautes murailles, et les maisons construites dans l'intérieur de ces cours sont si basses, qu'on croit errer entre des murs de pierre calcaire brute, à demi-tombés. On ne saurait trop louer le soin que les Tatârs donnent à la conduite des eaux, rassemblées souvent de très-loin, et l'usage bien ordonné qu'ils en font, soit pour en former des fontaines publiques, soit pour les amener dans leurs habitations : malheureusement ces fontaines ont été en partie dégradées par les Russes, et celles qui restent se détruisent chaque jour par le défaut d'entretien. Des ruines attestent l'ancienne splendeur de quelques-unes de ces villes : d'autres semblent assises sur des débris et des décombres. La guerre et la destruction ont laissé partout des traces de leur passage, et le voyageur a sans cesse sous les yeux le tableau des vicissitudes humaines.

Pour plus de facilité, je divise la Crimée en trois parties : la plaine, les montagnes, la presqu'île de Kertch.

La plaine.

OR-CAPI, plus connu sous le nom de Pérécop, est une petite ville placée sur l'isthme qui joint la Crimée au continent, et sert de port à la presqu'île.

De tous les tems cet isthme a été fortifié : les fortifications qu'on y voit encore aujourd'hui, sont l'ouvrage des Turcs : elles consistent en un rempart qu'ils ont conduit de la mer Noire jusqu'au Sivache ; de sorte que ces deux mers lui servent d'épaulement : au pied de ce rempart est un fossé profond, encore en bon état, revêtu de murailles construites en pierres de taille. Ce fossé peut avoir à-peu-près douze toises de large sur vingt-cinq pieds de profondeur. Le tems a déjà fait perdre à ce rempart quelque chose de son éléva-

tion : des batteries défendaient cette ligne, dont l'étendue est de huit verstes et demie (1).

On arrive en Crimée par un pont, et une porte voûtée près de laquelle on voit la forteresse de Pérécop, modèle de fortification irrégulière.

Cette ville est composée de quelques maisons de terre et de bois, jetées comme par hasard sur les bords et en avant du fossé : ces maisons sont presque toutes habitées par la garnison ou les *employés* des salines.

Malgré la réunion effectuée de la Crimée à la Russie, Pérécop n'en est pas moins un poste de la plus grande importance. Si le commerce considérable qui se fait avec Constantinople et la Natolie venait, comme cela serait très-possible, à répandre la peste, ou s'il y avait quelques mouvemens sédi-

(1) Ce qui s'accorde assez exactement avec l'étendue de 40 stades donnée par Strabon.

tieux parmi les Tatârs, ce passage ôterait les craintes que l'on pourrait avoir en fermant toute communication avec l'empire. D'un autre côté, le bureau des douanes et péages serait avantageusement placé à Pérécop, si la Russie se décidait à accorder des ports francs à la Crimée, pour faciliter le commerce important qui pourrait s'établir de la mer Noire dans la Méditerranée et la Natolie.

A quatre verstes en dedans des terres, on trouve Arsmanskoi bazar, qui consiste en quelques maisons et boutiques, habitées principalement par des Grecs et des Arméniens.

Koslof ou Gœslève est situé à l'occident de la presqu'île sur le bord d'une baie sablonneuse et circulaire. Cette ville est fermée de murailles flanquées de tours; elle est bâtie comme toutes les villes tatâres; ses rues sont *étroites* et inégales : on y voit plusieurs belles mosquées, dont quelques-unes tombent

en ruines, ainsi que beaucoup de maisons. Le nombre de ces dernières est de sept à huit cents : la population d'environ trois mille âmes, est composée de Tatârs, de Turcs, de Grecs, d'Arméniens et de Juifs.

La rade de Koslof est mauvaise et dangereuse par les vents du couchant. Il y vient annuellement une trentaine de bâtimens.

Le commerce de cette ville est assez considérable. On y importe du riz, du café, du sucre, des dattes, des figues sèches et autres fruits, des draps et différentes étoffes : on en exporte des grains et du sel.

Des montagnes.

Ak-metchet (Église blanche) situé au pied des montagnes, a reçu de ses nouveaux maîtres le nom de Simféropol, donné à une grande et belle plaine, sur laquelle on a bâti le palais du gou-

vernement, et où l'on devait fonder une nouvelle ville.

Ak-metchet était autrefois la résidence du kalga-sultan. Le Salghir coule près de la ville qui est habitée par des Tatârs, des Russes, des Grecs, des Juifs et quelques Arméniens.

Batchisarai, ancienne résidence des khans de Crimée, est située entre deux hautes montagnes, dans un vallon étroit, à travers lequel passe le ruisseau Dchourouk-sou. Les maisons sont bâties, partie dans le vallon, et partie en échelons les unes au-dessus des autres; les jardins, les tours des mosquées, les peupliers d'Italie, les rochers qui semblent prêts à écraser la ville, offrent un coup-d'œil que l'on chercherait vainement ailleurs. La rue principale, qui a environ une verste et demie de longueur, est presque toujours bordée de deux rangs de chétives boutiques de bois. Comme l'impératrice Catherine a spécialement abandonné

cette ville aux Tatârs, elle n'a point de bourgeois russes. Les Tatârs et les Juifs forment la population, qui peut s'élever à cinq ou six mille âmes. On compte à Batchisarai trente et une mosquées et soixante-quinze fontaines.

Le palais du khan est situé près du Dchourouk-sou, bordé d'un quai. On y arrive par un pont de pierre construit sur le ruisseau, et une porte qui donne dans la première cour; à gauche on voit la grande et belle mosquée du khan, plus loin les écuries, et sur la droite, le palais proprement dit. Il n'a qu'un étage, et consiste en plusieurs corps de logis de différentes hauteurs, et dont les toits sont agréablement diversifiés.

Près du palais et sur la pente, est un jardin fruitier partagé en quatre terrasses. Derrière la mosquée commence le cimetière, où sont déposés les khans, leurs familles et les person-

nages les plus considérables des myrzas et des prêtres.

A environ deux verstes de Batchisarai, en montant un sentier étroit, qui n'est bientôt qu'un escalier taillé dans le roc, on arrive à Dchoufoutkalé, bâti sur le sommet d'un rocher qui s'élève à pic des deux côtés : cette ville, composée d'environ deux cents maisons, compte douze cents habitans des deux sexes. Ce sont des Juifs karaïtes (1) qui ont tous des boutiques à Batchisarai : ils s'y rendent le matin à cheval, et reviennent de même le soir. Ils ont adopté le costume, les usages tatârs, et parlent tous cette langue. Comme ils manquent entièrement d'eau dans la ville, on y transporte à dos d'âne, dans de petits tonneaux, celle d'une fontaine située à mi-côte d'une montagne voisine. Leur

(1) Ils rejettent le Talmoud, et tirent leurs Bibles de Pologne.

cimetière, ombragé par de vieux arbres, est en dehors de la ville, au commencement d'un vallon. Les tombes portent des inscriptions hébraïques, et la plus ancienne a trois cent cinquante-huit ans (1).

Sévastopole. (Je ferai un article à part de cette ville.)

Inkerman, nommé par les Grecs

(1) Rien de plus religieux que cette petite vallée de Josaphat. Des files de tombes travaillées en forme de sarcophages sont ombragées par de vieux arbres; le chant des oiseaux, le bruit des feuillages agités par le vent, troublent seuls le silence de ce séjour de paix : je demandai au rabbin qui m'accompagnait, depuis combien de tems ses ancêtres reposaient en ce lieu? il me mena vers la tombe la plus ancienne; elle était presqu'entièrement enfoncée dans la terre, et M. Fazzardi, qui me servait d'interprète, ne put lire que les mots suivans :

CECY.... JOSEPH, FILS DE SCHABATAÏ
LE TOMBEAU.... 5204.

qui répond à l'an 1445 de notre ère.

La question que vous venez de me faire, dit le rabbin, était simple et naturelle; vous êtes cependant le premier voyageur qui s'en soit avisé, et le premier qui ait vu la tombe de JOSEPH.

Théodori, était une ville florissante située au fond du port de Sévastopole. Formaléoni la regarde comme le Ctenos des anciens (1). On voit dans les montagnes environnantes plusieurs grottes et chambres taillées dans le roc vif, qui sont sans doute l'ouvrage de quelques moines grecs (2). Ces anciennes cellules servent maintenant de magasin à poudre. Ces grottes se rencontrent souvent dans les montagnes de la Crimée, particulièrement dans celle de Tépékirman.

Mangout ou Mankoup, anciennement Gothie, était autrefois une ville assez considérable, située sur une montagne très-élevée, au bord de la rivière de Cabarda (3). Peu de tems avant l'occupation de la Crimée par la Russie,

(1) Formaléoni, tom. II, pag. 263.

(2) Pallas, tom. II, pag. 72.

(3) Thounmann, pag. 39 et 40. M. Pallas croit qu'il ne faut pas placer l'origine de Mankoup dans une très-haute antiquité, et la description qu'il en donne, vient à l'appui de son opinion. *Voyez* tom. II, p. 105 et suiv.

la population paraît avoir été composée de Tatârs et de Juifs; mais elle est maintenant entièrement déserte.

Balaclava, autrefois Symbolon et Cembalo, est situé au midi de la presqu'île, à l'extrémité de la montagne de Aia-dagh. Cette ville, fondée selon toutes les apparences par les Grecs (1), renouvelée ensuite par les Génois, aujourd'hui déserte et tombée en ruine, a été rendue à ses premiers habitans : elle sert de garnison au bataillon grec que la Russie entretient en Crimée. L'eau y est généralement mauvaise. Le port, situé à l'ouest de la ville, a près d'une verste de longueur sur deux cents toises de largeur : il est partout assez profond pour recevoir des vaisseaux de premier rang; de hautes montagnes le mettent à l'abri de tous les vents, en sorte que ses eaux

(1) Elle faisait partie de la Chersonèse Héracléotique, et une muraille joignait son port à celui de Cherson. Strabon, liv. 7.

sont aussi calmes que celles d'un étang. Son entrée (1), tournée au midi, est tellement rétrécie par de hauts rochers, que deux vaisseaux ne peuvent y passer ensemble sans courir le risque de s'entrechoquer. A l'embouchure du port, sur une haute montagne à l'est, est située la vieille forteresse génoise, défendue par de hautes murailles et des tours. Il est à remarquer que toutes les places fortes des Grecs et des Génois étaient placées sur des rocs inaccessibles.

(1) Quoique son entrée paraisse dangereuse, ce port était d'une grande ressource pour les vaisseaux qui y trouvaient un asyle quand la tempête les chassait contre la presqu'île, ou quand ils ne pouvaient doubler la pointe de la Chersonèse. La crainte de la contrebande, qu'il serait aisé d'empêcher, l'a fait interdire aux vaisseaux de toutes les nations : l'ordre est de tirer sur tous les bâtimens qui voudraient y entrer, fût-ce même ceux de la Couronne. Cette mesure rigoureuse a occasionné beaucoup de naufrages ; l'hiver dernier, quatre bâtimens poussés par la tempête, demandèrent en vain la grâce d'y obtenir un refuge, ils coulèrent *bas* vis-à-vis le monastère St.-Georges. Deux d'entr'eux périrent corps et biens.

Carasoubasar ou Karas-basar, est situé entre deux montagnes, dans une vallée à travers laquelle coule le Carasou. La ville est assez peuplée, parce que sa position au centre de la presqu'île la rend commerçante. Ses habitans, au nombre de trois mille, sont Tatârs, Juifs, Grecs, Russes et Arméniens. On compte dans Carasoubasar vingt-trois mosquées et trois églises grecques ou arméniennes. Les khans ou maisons de dépôt, ressemblent à de vieux palais gothiques; on y vend toutes sortes de marchandises, telles que schalls, étoffes, mousselines, balles de coton, etc. Le dépôt ne peut en être fait que dans les khans : ceci est généralement observé dans toute la Crimée.

Eski-krym (ancien krym) qui, sous les Tatârs, a donné son nom à toute la presqu'île, est situé avec ses ruines étendues dans une plaine fertile, au pied de la montagne de Agermych.

Cette ville, autrefois si peuplée, si florissante, n'offre plus que des décombres épars; elle est presque inhabitée. Ses jardins nombreux sont totalement abandonnés.

Caffa, appelé par les Génois Théodosie, est situé sur une montagne qui descend en pente demi-circulaire vers la rade, où le promontoire garantit les vaisseaux de presque tous les vents, excepté de ceux du nord et du sud-ouest. La situation avantageuse de cette ville lui procurait un commerce considérable; elle était si florissante sous les Génois, qu'elle avait reçu le nom de Krim-stamboul (Constantinople de Crimée). Ses ruines nombreuses attestent son ancienne splendeur et sa forte population. Les choses remarquables qu'on y trouve encore, sont, 1°. Les fortifications qui entouraient la ville et la forteresse : les murs, assez bien conservés, sont flanqués de tours. On voit sur ces murs plusieurs inscriptions presque

toutes à moitié effacées. 2°. La mosquée principale, beau bâtiment construit avec une noble simplicité. 3°. Le grand réservoir qui recevait l'eau des montagnes et alimentait les autres fontaines.

Après avoir rendu à Caffa son ancien nom de Théodosie, le gouvernement russe semble vouloir s'occuper d'y rappeller le commerce. Une quarantaine vient d'y être établie, et l'on promet des encouragemens aux négocians qui voudront s'y fixer. Quoi qu'il en soit, Caffa consiste en ce moment en une centaine de maisons assises sur des ruines, et habitées en grande partie par des Grecs.

Presqu'île de Kertch (1).

Kertch, autrefois Panticapée, et plus récemment Bosphore, est situé

(1) Cette presqu'île autrefois appelée Cybermique, est fort élevée au-dessus de la mer Noire et de celle d'Asof. Entre Caffa et Kertch, on voit près d'Akos un rempart et un fossé qui était l'ancienne ligne de démarcation de l'empire du Bosphore et des possessions des Chersonites.

au pied d'une montagne escarpée, sur le bord du détroit Cimmérien, dans lequel se trouve une rade spacieuse et excellente. C'est dans les murs de Bosphore que mourut le grand Mithridate. Lorsque la Crimée était sous la domination de la Porte, celle-ci y avait un pacha et y entretenait une garnison. En 1774, elle fut cédée à la Russie ainsi que Iénikalé.

Cette ville, autrefois opulente, faisait un grand commerce (1), et sa population était considérable. On y compte maintenant une centaine de maisons habitées par des Grecs, qui n'ont que

(1) Le jeune Anacharsis parle ainsi de son séjour à Panticapée. « En attendant le jour du départ, j'allais, je venais : je ne pouvais me rassasier de voir la citadelle, l'arsenal, le port, les vaisseaux, leurs agrès, leurs manœuvres ; j'entrais au hasard dans les maisons des particuliers, dans les manufactures, dans les moindres boutiques; je sortais de la ville, et mes yeux restaient fixés sur des vergers couverts de fruits, sur des campagnes enrichies de moissons.

Barthélemy. Voyage du jeune Anacharsis, tom. II, ch. I, pag. 6.

la pêche pour moyen d'existence. Une grande et belle fontaine, bien conservée, donne une eau saine et limpide : elle est de pierre, ornée de marbre blanc. La forteresse, qui est en assez mauvais état, renferme une église grecque, extrêmement ancienne. On a trouvé plusieurs bas-reliefs et des inscriptions en marbre blanc, ainsi que le lion de Venise, en marbre de même couleur; on l'a placé au-dessus de la porte de la citadelle.

Iénikalé est situé à onze verstes de Kertch, sur le coin méridional de la pointe la plus avancée de la presqu'île. La forteresse est placée sur une haute montagne, dont la pente, jusqu'à la mer, est couverte d'une centaine de maisons habitées par des Grecs, qui s'occupent de la pêche des esturgeons. Les Turcs, qui avaient bâti la forteresse, y ont entretenu une garnison jusqu'à la cession de cette ville à la Russie.

§. V.

Des habitans de la Crimée, et de la langue tatâre.

La Crimée a subi des révolutions qui ont dû mélanger les races de ses habitans. Sans m'étendre sur ce mélange de nations diverses, je me contenterai de parler des Tatârs, qui forment à eux seuls la presque totalité de la population. Je les séparerai en trois classes : les Nogais, les Tatârs de la plaine, les Tatârs des montagnes.

Les sept à huit mille Nogais que l'on voit errans depuis le Berda jusqu'au Molochna (1), sont, ainsi que les Nogais faits prisonniers dans la forteresse d'Anape (2), un reste de Tâtars du Kouban. Ils campent sous de petites

(1) On les y a transplantés du Kouban.

(2) Ces derniers avaient été distribués à la noblesse, mais ils sont maintenant presque tous sujets de la Couronne.

cabanes de feutre (1), errant en nomades, et se nourrissent encore, suivant l'antique usage des Moghols, de chair de cheval et de lait de jument. Ils commencent cependant à se construire des habitations fixes, et à s'occuper de la culture du sol. Une peau de mouton et un drap grossier composent leur vêtement. Ils ont le visage plat, d'un brun noirâtre, les yeux petits et enfoncés, le nez recourbé en dedans, et peu de barbe. Les Nogais

(1) Leurs tentes sont des espèces de huttes portatives en forme circulaire et de huit pieds de diamètre, composées d'un treillage ou claie de baguettes épaisses et larges d'un pouce, formant une espèce de mur d'appui d'environ quatre pieds de haut, sur lequel se pose un dôme ou comble de même structure : le tout est recouvert de nattes de joncs et d'un feutre brun que le vent et la pluie ne peuvent pénétrer. Au haut du comble est un trou de deux pieds de diamètre qui sert de passage au jour et à la fumée : la porte recouverte d'une natte est la plus étroite possible. Trois ou quatre coussins rembourrés de crin, une petite table basse en bois ; deux marmites de fer, deux ou trois plats de bois, et une natte de joncs, composent tout l'ameublement.

Thounmann, pag. 65 et 66.

sont Mahométans, mais très-ignorans en matière de religion (1). Ils ont retenu beaucoup de superstitions idolâtres des Moghols. Tous ces Nogais sont encore, ainsi que le prouvent les traits de leur visage, les descendans les moins mélangés de la race mogholé, qui faisait la plus grande partie des armées de Gengis-khan.

Les Tatârs de la plaine occupent les steps de la Krimée, et ont conservé, sur-tout dans le district de Pérécop, beaucoup de ressemblance avec les Moghols dans les traits du visage. Ils labourent la terre, et s'occupent de la nourriture des bestiaux, mais n'ont aucun goût pour la culture des jardins. Ils habitent de petites maisons construites à la turque, et se servent de

---

(1) On cite la réponse d'un bouffon de Selym Guerai; pressé par son maître d'embrasser le mahométisme, il lui répondit: *Non, je ne puis; mais pour ne pas vous désobliger entièrement, je me ferai plutôt Nogais.*

Peyssonel, tom. II, pag. 319.

briques d'argile, lorsque la pierre leur manque. Leur chauffage est une tourbe de fumier qu'ils préparent en hiver, taillent en forme de briques et placent en murailles élevées pour les faire sécher.

Les Tatârs des montagnes sont une race mélangée, et composée, à ce qu'il paraît, de divers restes de peuples qui ont habité la Crimée (1). Leur barbe est plus forte et leurs cheveux plus clairs que ceux des autres Tatârs, qui semblent les mépriser : leurs maisons, appuyées à la pente escarpée des montagnes, ont pour toit un plateau de terre, sur lequel on peut se promener, et sont tellement disposées, que les terrasses d'un rang de maisons semblent servir de rue au rang qui les domine.

(1) Les Tatârs des villages de Siméus, Limana, Kikenéis, ont une forme de tête et une physionomie toutes particulières. Leurs têtes élevées sont généralement aplaties par les côtés, et leur nez d'une grandeur plus qu'ordinaire.

Ces Tatârs sont assez habiles vignerons et jardiniers, mais trop paresseux pour faire des plantations nouvelles. Quelques-uns, dans les vallons méridionaux, s'adonnent à la culture du tabac et du lin. Leur habillement est beaucoup plus leste que celui des habitans de la plaine.

La physionomie des vrais Tatârs de la Crimée tient beaucoup de celle des Turcs et des Européens; leur chevelure est brune, leur taille au-dessus de la médiocre; malgré la douce température du climat, la frugalité de leurs repas et l'activité de leur vie, les rend très-robustes.

Les jeunes gens qui appartiennent aux familles riches et aux castes nobles, s'habillent à-peu-près comme les Tcherkesses (Circassiens). Ils ne portent que la moustache : les vieux nobles Tatârs, au contraire, laissent presque tous croître leur barbe; ils ont aux pieds des demi-bottes de maroquin, et chaussent

par-dessus des pantoufles, quand ils veulent sortir. Ils portent sur la tête rase, ou au moins couverte de cheveux très-courts, un bonnet élevé, ordinairement vert, et bordé de peaux d'agneaux.

Les femmes tatâres sont en général petites, mais d'une figure agréable. Elles portent un ample caleçon, une chemise fendue pardevant, qui est fermée au cou et descend jusqu'aux genoux, et en outre une robe coupée aussi sur le devant, avec de longues manches étroites, et pardessus cette robe un surtout bordé d'hermine ou d'autres fourrures, dont les manches sont courtes et à la turque. Elles se teignent les ongles et souvent les cheveux, d'un rouge-brun, à la manière des Persans. Elles mettent aussi du rouge et du blanc, et se peignent les sourcils et les cheveux avec une composition qui leur donne un noir éblouissant pendant plusieurs mois. Lorsqu'elles sortent,

elles mettent une grande robe de laine blanche, se ceignent la tête d'un mouchoir blanc attaché sous le menton, et couvrent tout cela d'un grand voile de toile blanche, qu'elles dirigent sur la figure de manière à ne laisser voir que leurs yeux noirs (1).

Quoique la langue universellement parlée par les Tatârs ne soit qu'un dialecte du Turc, elle est entremêlée d'un si grand nombre de mots arabes et moghols, qu'un Turc ne la comprend pas sans difficulté (2). Les Nogais surtout se rendent presqu'inintelligibles, par la précipitation avec laquelle ils

(1) Elles sont entièrement conformes au portrait que Volney fait des femmes d'Alexandrie, et semblent des fantômes ambulans, qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme.

Voyage en Syrie et en Egypte, tom. 1, pag. 3.

(2) Les Moghols et les Tatârs sont deux *branches* qui ont les Turcs du Turkestan pour tige; mais leur dispersion dans l'immense espace de l'Asie et des siècles accumulés, avaient prodigieusement diversifié leur langage.

parlent, et par leur prononciation gutturale.

§. VI.

Des mœurs et de la religion.

RELATIVEMENT à une nation, on entend par les mœurs, ses coutumes, ses usages; non pas ceux qui, indifférens en eux-mêmes, sont du ressort d'une mode arbitraire, mais ceux qui influent sur la manière de penser, de sentir et d'agir, ou qui en dépendent (1). C'est sous ce point de vue que je considérerai les mœurs des Tatârs (2).

Il y a cette différence entre les peuples sauvages et les peuples barbares, que les premiers sont de petites nations dispersées, qui, par quelques raisons particulières, ne peuvent pas se réunir; au lieu que les Barbares sont ordinaire-

---

(1) Duclos. Considérations sur les mœurs, ch. I.

(2) J'ai cru devoir rassembler les idées de divers auteurs, pour appuyer mon opinion sur ces peuples.

ment de petites nations qui peuvent se réunir. Les premiers sont ordinairement des peuples chasseurs; les seconds des peuples pasteurs (1).

Si le dernier terme de la barbarie (point le plus distant d'où l'humanité puisse partir pour arriver à la civilisation) est l'état de ces peuplades qui vivent de la chasse ou de la pêche; le second degré est celui des peuples pasteurs, qui, ayant éprouvé les fatigues et les incertitudes d'une subsistance si casuelle, ont acquis assez d'industrie pour rassembler des animaux, les élever et les multiplier. Ce passage du premier degré de la barbarie vers celui que nous considérons comme le second, doit être le pas le plus difficile dans la marche de l'esprit humain vers la civilisation, s'il est abandonné aux simples développemens de la nature, et ne se trouve pas tout-à-coup *enlevé*

(1) Esprit des Lois, liv. XVIII, ch. XI.

à lui-même par le génie d'un législateur étranger, qui apporte du dehors des émotions, des idées, des vertus et des vices. Ce qui paraît extraordinaire au premier coup d'œil, et qui pourtant est justifié par la raison autant que par l'expérience, c'est que ce sont les peuples chasseurs qui sont sédentaires, et les peuples pasteurs qui sont errans (1).

L'influence de la nourriture et du climat, qu'un si grand nombre de causes morales arrêtent ou détruisent dans un état de société plus civilisée, contribue puissamment à former et à conserver le caractère national des Barbares. Dans tous les siècles, les Scythes et les Tatârs ont été renommés par leur courage intrépide et par leurs rapides conquêtes : les pasteurs du nord ont renversé plusieurs fois les trônes de l'Asie, et leurs armées victorieuses ont

(1) Le Réveil, ouvrage périodique moral et littéraire. Hambourg, 1799, tom. III, pag. 351.

répandu la terreur et la dévastation dans les climats les plus fertiles et les plus belliqueux de l'Europe (1).

Il est naturel qu'un peuple quitte un mauvais pays pour en chercher un meilleur, et non pas qu'il quitte un bon pays pour en chercher un pire. La plupart des invasions se font dans les pays que la nature avait faits pour être heureux; et comme rien n'est plus près de la dévastation que l'invasion, les meilleurs pays sont le plus souvent dépeuplés, tandis que l'affreux pays du nord reste toujours habité, par la raison qu'il est inhabitable (2).

Dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, l'historien se trouve forcé de renoncer à une agréable chimère, et d'avouer que les mœurs pastorales, ornées par l'imagination des attributs de la paix et de l'innocence, s'adaptent beaucoup plus naturelle-

(1) Gibbon, tom. VI, ch. 16, pag. 177.

(2) Esprit des Lois, liv. XVIII, ch. 3.

ment à l'habitude féroce d'une vie guerrière (1). Les considérations suivantes sur les Tatârs viennent à l'appui de cette observation.

Dans l'état pastoral, les individus de la même tribu sont constamment rassemblés : le lieu de rassemblement offre l'image d'un camp : les tentes des Tatârs leur tiennent lieu de maison, et la bonne foi les dispense de clôture. Leur attachement pour un territoire est si faible, que le moindre accident suffit pour les en éloigner. Ce n'est point le pays, c'est son camp qui est la patrie du Tatâr; il y trouve toujours sa famille, ses compagnons et toutes ses possessions. Les Tatârs sont presque toujours à cheval; cette habitude leur donne une grande aisance et beaucoup de fermeté sur leurs chevaux (2); enfin

---

(1) Gibbon, tom. VI, ch. 16, pag. 178.

(2) Le cheval est encore l'exercice favori des Tatârs. A mon arrivée chez Ataï-myrza, ce prince me présenta son fils âgé de 9 ans, et lui ayant dit que j'étais son ami,

les troupeaux qui accompagnent leurs armées offrent toujours une provision suffisante de lait et de viandes fraîches. D'ailleurs, les Tatârs se réduisent aisément, dans le besoin, à une très-petite quantité de nourriture, et après avoir souffert cette abstinence sans murmurer, ils se livrent, quand ils en trouvent l'occasion, à toute la voracité de leur appétit (1). La nation était l'armée : le reste était esclave. Cet état de société équivalait à un état de guerre toujours subsistant; car la nation était toujours en armes, prête à défendre ses troupeaux contre ses voisins, à se précipiter dans les pays où ils espéraient trouver l'abondance ou éviter la tyrannie.

---

lui recommanda de me faire les honneurs de la maison. *Papa*, répondit le jeune Myrza, *que veux-tu que je fasse pour notre hôte? il est à pied : s'il était à cheval, je lui dirais, galopons ensemble.*

(1) *Voyez* de plus amples détails sur l'état pastoral des Tatârs, dans Deguignes. Hist. des Huns et des Tatârs. Gibbon, tom. VI, ch. 16.

On a souvent reproché aux Tatârs leur cruauté et leur esprit de rapine : mais on n'a point fait assez attention qu'ils ne les exercent qu'envers l'étranger réputé ennemi : quant à l'intérieur de la société, il règne chez eux une bonne foi, un désintéressement, une hospitalité, une générosité, qui feraient honneur aux hommes les plus civilisés (1).

L'influence du gouvernement me paraît bien plus générale et bien plus efficace que celle du climat. Les Tatârs de Crimée avaient conservé, sous un ciel plus doux, les mœurs qu'ils avaient apportées du nord de la Sibérie. Des siècles s'étaient écoulés sans porter aucune atteinte à leurs coutumes

(1) Les Tatârs paraissent entr'eux doux et humains, et ils sont des conquérans très-cruels ; ils passent au fil de l'épée les habitans des villes qu'ils prennent : ils croient leur faire grâce, lorsqu'ils les vendent ou les distribuent à leurs soldats.

Esprit des Lois, liv. XVIII, ch. 20.

ni à leurs usages, et la conquête de la Crimée par les Russes, faite il y a quelques années, a déjà considérablement altéré leurs mœurs. Privés de leurs armes, les Tatârs ont perdu l'habitude de s'en servir. On ne verra plus sortir de cette presqu'île ces inondations qui ravageaient la Russie, la Pologne, et portaient partout l'épouvante et la destruction : la génération prochaine ne conservera pas même le souvenir des conquêtes de ses ancêtres.

Les nobles Tatârs de la première classe dédaignaient toutes les charges, et ne connaissaient d'autre profession que celle des armes. En tems de paix ils vivaient dans leurs terres. Ils poussaient à l'extrême le point d'honneur à la guerre; mais ne se battaient jamais entre eux. Grands et généreux dans leurs procédés, ils reçoivent les étrangers avec affabilité et politesse (1). Ils ont conservé la coutume de tuer un

(1) Peysonel, tom. II, pag. 276, 277 et 279.

cheval pour fêter l'arrivée des hôtes de distinction (1).

Le peuple est hospitalier, et partage de bon cœur tout ce qu'il a avec les voyageurs : ses vices, ses vertus, tout cela est brut encore, et semble sortir des mains de la nature : aussi les crimes sont-ils rares, et l'on peut y voyager avec la plus grande sûreté.

L'esprit de rapine et de conquête pouvait seul arracher les Tatârs à leur penchant naturel pour l'inertie. Ils vivent de peu; des besoins superflus n'allument point en eux de désirs. Les richesses, n'étant plus que le fruit du travail, la paresse exclut l'avarice. Ne rien faire, est pour eux le suprême bonheur; et quand un Tatâr a épuisé ses

(1) A mon arrivée chez le frère d'Ataï-myrza, ce prince me dit : *Soyez le bien venu. J'ai abattu (tué) une jeune jument à la nouvelle de votre arrivée.* — L'interprète qui m'accompagnait me fit observer que je recevais de mon hôte la plus grande marque d'estime : une jument était ce qu'il avait de plus précieux à m'offrir, et je lui témoignai combien j'étais reconnaissant de cet honneur.

forces à acquérir sa substance, il se repose et fume. Chacun a son briquet; car c'est réellement une espèce de honte chez les Tâtars d'allumer sa pipe à celle d'un autre.

Les Tatârs aiment leur femme, et on les voit rarement en avoir plusieurs. On doit sans doute attribuer, à la clôture de ce sexe, leur goût pour cet amour honteux que la nature désavoue.

Tous les Tatârs sont Mahométans, mais moins fanatiques que les Turcs. Élevés dans le préjugé du fatalisme, ils sont fortement persuadés que tout est prédestiné, et sont d'avance résignés à tout ce qui peut leur arriver (1). Quoique le coran admette peu de to-

(1) En causant avec Ataï-myrza de la différence de nos vêtemens avec les leurs, je lui dis : *Il me semble que votre bonnet défend bien la tête et parerait tous les coups de sabre.* — *Si le fer devait me frapper*, me répondit-il, *mon bonnet ne parerait pas le coup, il tomberait au paravant.* Je ne cite cette réponse que parce que Ataï-myrza est un des Tatârs les plus instruits, et n'est point dépourvu d'une espèce de philosophie.

lérance, ils laissaient aux Juifs et aux Chrétiens beaucoup de liberté pour leur culte, et affectaient moins de mépris pour les étrangers.

§. VII.

Des habitudes et du caractère des Tatârs, de leurs amusemens, et de leurs maladies.

Les manières des Tatârs, comme celles des Orientaux, sont en opposition totale avec les nôtres (1). Un extérieur religieux règne sur les visages, dans les gestes et dans les propos. Leur air est grave et flegmatique, leur maintien posé, leur visage austère et sérieux. Ils parlent lentement, écoutent sans interrompre, marchent posément, passent des journées entières les jambes croisées et la pipe à la bouche. La

(1) *Voyez* de plus amples détails dans la description des habitudes et du caractère des Orientaux dans Volney. Voyage en Egypte et en Syrie, tom. II, ch. 40.

croyance au fatalisme, en leur donnant une résignation armée contre le bien et contre le mal, leur donne aussi une apathie qui ferme également tout accès aux regrets et à la prévoyance.

Le gaîté et le vin sont bannis de leurs repas ; les femmes séquestrées de la société n'y peuvent porter l'enjouement et le désir de plaire. La chasse au lévrier et au faucon, est le plus grand plaisir des nobles Tatârs. Dans les villes, leurs amusemens se réduisent à se rassembler dans les cafés, qui n'ont des nôtres que le nom. Là, assis les jambes croisées, ils passent des journées entières à fumer leur pipe, causant par intervalles avec les autres oisifs qu'ils y trouvent. Quelquefois un chanteur récite un conte ou déclame des vers, en s'accompagnant avec un mauvais instrument en forme de guitare : l'assemblée l'écoute avec la plus grande attention, et témoigne le plaisir qu'elle éprouve par quelques légers signes de

tête. En général le chant tatâr est grave, aigre et discordant : la danse porte le même caractère de gravité, et consiste dans une agitation continuelle de tous les membres, sans que les pieds quittent presque la terre (1).

La gale, suite immanquable de la malpropreté et de la quantité de lait aigre dont les Tatârs font usage, est une maladie très-commune parmi ce peuple. Les nobles et même leurs femmes n'en sont pas exempts. Le mal vénérien, peu connu en Crimée avant sa

(1) Je vis à Koslof chez le maître de police, des bateleurs Tatârs. Un d'eux joua une espèce de parade à un seul acteur. Il posa au milieu de la chambre un verre plein de bouza (boisson tatâre faite avec du millet fermenté); la musique ayant commencé à se faire entendre, il se mit à danser et à tourner en contrefaisant l'homme ivre, se jeta plusieurs fois à terre de manière à me faire croire qu'il allait se laisser tomber sur le verre; à chaque fois il se releva en riant aux éclats. La musique redoubla bientôt de vitesse, et il agita tous ses membres en suivant la mesure. Après quelque tems de cet exercice fatiguant, il se laissa tomber de nouveau, ramassa le verre avec la bouche et le but sans y porter les mains.

conquête par les Russes, est plus répandu, sans cependant causer d'aussi grands ravages que partout ailleurs.

Les Tatârs ont des recettes particulières pour différens maux. J'ai été témoin de l'application du remède suivant. Un domestique d'Ataï-myrza était tombé de cheval et s'était enfoncé deux côtes; son maître le força à boire de l'eau de gruau, jusqu'à ce que son ventre fût prodigieusement enflé (1), le mit au riz pour toute nourriture, et continua ce régime pendant mon séjour, m'assurant que les côtes se remettraient d'elles-mêmes. Sans vouloir garantir l'efficacité d'un remède aussi singulier, je dois attester que le malade était infiniment mieux lors de mon départ.

J'ai eu différentes fois l'occasion de me convaincre de l'ignorance des Tatârs en médecine et en chirurgie.

(1) Quand il refusait de boire, on le menaçait de la bastonnade ou on lui entonnait de force l'eau de gruau.

§. VIII.

De la noblesse de Crimée. Atâï-myrza, chirine-bey; Seïd Mohammed, muphti-effendi.

Les restes de la famille de Guerai se sont réfugiés en Turquie; il ne reste plus en Crimée de descendant mâle de cette famille.

La noblesse et le clergé ont conservé une grande considération parmi les Tatârs. La grande noblesse du pays se composait de cinq familles (1), dont chacune avait son bey particulier; le plus âgé des myrzas de la maison en était toujours le chef. La première de ces cinq grandes maisons, était celle des chirines. On peut dire que le chirine-bey passait, après le khan, pour le personnage le plus considérable de toute la Crimée, quoique le kalga-sul-

(1) Peyssonel, tom. II, pag. 268.
Tott, 2e. partie, pag. 104.

tan et le nouradin-sultan lui fussent supérieurs en dignité. Il avait, comme le khan, son kalga et son nouradin, ce que n'avaient pas les beys des autres maisons : il était regardé comme le défenseur du royaume, de la liberté des peuples, et avait tant de crédit et de pouvoir, qu'il avait plusieurs fois déposé le khan (1).

Ataï-myrza, chirine-bey, est âgé de cinquante à cinquante-cinq ans. Il est d'une taille moyenne : sa constitution robuste : sa contenance grave, fière, imposante et expressive : le regard vif et spirituel, le teint brun : il a fait ses premières armes sous Krim-Guerai, et s'est acquis, par sa bravoure et ses talens, une grande réputation militaire parmi les Tatârs. Ce prince, doué de beaucoup d'esprit naturel, a l'élocution aisée et la repartie extrêmement

(1) En 1722, Adgi-chirine-bey, chassa de la presqu'île les khans Séadet-Guerai et Mehemet-Guerai. — Peyssonel, tom. II, pag. 269, 270 et 271.

prompte. Il est franc et généreux; assez instruit pour un Musulman, il est très-tolérant en matière de religion; il aime les étrangers. Ses mœurs sont douces et sa table frugale. Sous les khans, Ataï-myrza jouissait d'un revenu considérable, et lors de la prise de possession de la Crimée, la cour de Russie lui accorda une pension de deux mille roubles qui a été bientôt supprimée. Réduit maintenant à ce qui lui reste de ses anciens domaines, ce prince peut à peine vivre sans contracter des dettes; il paraît effrayé de l'avenir qui se prépare pour ses enfans, auxquels il est fort attaché.

Je veux voir le Grand Bonaparte, me dit un jour Ataï-myrza. *Quoique vieux, j'ai envie d'aller à Paris : y serais-je bien reçu? Sans doute*, lui répondis-je, *l'hospitalité est le premier devoir de l'homme, et un guerrier brave et expérimenté est sûr d'être bien venu chez les Français. Je sais*,

me dit-il, *que vous avez vaincu tous les ennemis qui ont osé vous attaquer; mais nous sommes d'anciens amis. Je me rappelle avoir connu Tott, qui a vécu quelque tems parmi nous.*

Peu de jours après cette conversation, je soupai avec Ataï-myrza chez le muphti. Le repas fut préparé et servi à la manière du pays. Différens tours de voltige avaient excité l'admiration de mes hôtes, et cet exercice m'avait mis dans le cas de faire honneur au souper. L'appétit avec lequel je mangeai de tous les plats, fut remarqué par les convives; Ataï-myrza me dit en me serrant la main : *Je ne sais si notre cuisine est tout-à-fait de votre goût, mais vous nous avez fait un grand plaisir en ne méprisant ni nos usages, ni nos mets : promettez-moi de venir passer quelques jours chez Ataï-myrza, et nous y vivrons tout-à-fait à la tatâre.*

Je ne tardai pas à accomplir ma pro-

messe, et je fus reçu par mon hôte de la manière la plus aimable et la plus flatteuse (1). La journée se passait à monter à cheval et à tirer de l'arc. Rien ne peut égaler la force et l'adresse avec lesquelles ce prince lançait la flèche : rarement il manquait le but, et l'atteignait souvent à une distance prodigieuse. La conversation remplissait le reste de la journée, et elle roulait presque toujours sur la France et sur Bonaparte. *Ce qui m'étonne le plus,* disait-il, *c'est que ce grand homme ait fait tout ce qu'il a fait dans un siècle aussi éclairé que celui-ci. Lors de son expédition d'Égypte, j'avais cru un moment qu'il pensait au rétablissement de la Pologne, et voulait débarquer sur les côtes de la mer Noire;*

---

(1) Un jour que je me promenais avec lui dans son verger, il me fit remarquer la quantité et la beauté des arbres, en ajoutant : *On dit que les Tatârs ne plantent pas : sont-ce les Russes qui ont planté ces arbres ?*

mais le Grand avait d'autres desseins. Je ne sais si je me trompe dans mes pressentimens, ajouta-t-il; *je crois qu'avant quatre ans il y aura une guerre générale en Europe* (1).

Je parlais un jour de l'immensité de l'empire de Russie, lorsqu'Ataï-myrza m'interrompit de la manière suivante : *Cet empire est vaste sans doute; mais il me rappelle une dispute que j'eus autrefois avec les officiers d'un régiment dans lequel je servais : ils étaient de différentes nations, et je le savois; cependant ils ne cessaient de me dire, Nous autres Russes, nous autres Russes.... Ennuyé de les entendre me répéter toujours la même chose, je leur dis : Voyons, que tous les étrangers sortent de la chambre,*

(1) Un gouvernement mercantile et violateur des traités, avait accompli la prédiction de mon vieux Tatâr, en passant des marchés de soldats; ce petit fils de Gengis-khan apprendra bientôt que le génie du *Grand* a encore renversé de coupables espérances.

et j'aurai affaire avec tous les Russes qui resteront. Tous sortirent, et la dispute fut terminée. Si j'avais parlé comme je le fais du tems de Paul, il m'aurait envoyé en Sibérie : Alexandre est bon ; il voudrait qu'on rendît justice, même aux Tatârs.

Avant mon départ, je fis présent à Ataï-myrza d'une médaille d'argent à l'effigie du premier Consul. *L'amitié*, me dit-il, *reçoit avec plaisir cette image du Grand. Je suis vieux, mais après ma mort elle passera aux miens, ainsi que l'amitié que je vous ai vouée. Autrefois*, ajouta-t-il, *j'aurais pu mieux vous recevoir ; aujourd'hui je suis pauvre : acceptez donc cet arc et ce carquois rempli de flèches ; puissent-elles abattre tous vos ennemis ! N'oubliez pas Ataï-myrza et les Chirines, et assurez les vôtres que vous avez des amis chez les Tatârs.* J'avais quelques médailles de bronze et des porte-feuilles que je distribuai à sa

famille (1), et ce ne fut pas sans regret que je quittai ce bon Tatâr.

Après Ataï-myrza, Seid Mohammed Effendi est celui qui jouit de la plus grande considération. Seid Mohammed a une physionomie spirituelle, expressive, et je lui crois du caractère et des moyens : au moins a-t-il fait preuve d'esprit dans son voyage à Pétersbourg. Mandé à la cour, et accusé de se conduire d'une manière nuisible aux intérêts de la Russie, il est revenu en Crimée reprendre ses fonctions, après avoir reçu une médaille d'or entourée de brillans, ayant d'un côté l'effigie de l'empereur Alexandre, et de l'autre, une inscription qui atteste que cette médaille lui a été donnée en

(1) Islam-Gueraï-myrza-chirine, son neveu, est un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il a une belle figure et beaucoup d'intelligence. Il sait quelques mots français et parle même le russe. Comme il est un peu *détatârisé*, il se trouve souvent en butte aux plaisanteries de son oncle, qui lui est cependant fort attaché.

récompense des services qu'il a rendus à l'empire. Il jouit d'une pension de 2000 roubles.

§. IX.

Du gouvernement sous les Khans et sous les Russes.

Dans les plaines de la Tatârie, les hordes, divisées d'intérêt, n'étaient que des troupes de brigands, armés pour attaquer ou pour se défendre, pour piller, à titre de butin, tous les objets de leur avidité. Déjà tous les élémens de l'état présent étaient formés : sans cesse errans et campés, les pasteurs étaient des soldats, la horde était une armée; or, comme dans une armée les lois ne sont que les ordres des chefs, ces ordres sont absolus, ne souffrent point de délai : ils doivent être unanimes, partir d'une même volonté, d'une seule tête; de là une autorité suprême dans celui qui commande; de là une soumission

passive dans celui qui obéit (1). Ces réflexions s'étaient sans doute présentées à Montesquieu, lorsqu'il a voulu expliquer une différence qui n'a jamais existé, entre la liberté des Arabes et l'esclavage des Tâtars (2). C'est dans l'histoire des Huns et des Tatârs de Deguignes, et dans l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain de Gibbon, qu'il faut rechercher les premiers élémens de gouvernement chez les Barbares.

On y verra dans les premiers tems du monde pastoral, chaque myrza, si nous pouvons nous servir de ce nom moderne, agir comme chef indépendant d'une famille séparée; on apercevra l'influence des différentes causes qui contribuèrent à réunir les hordes errantes en communauté nationale, sous le commandement d'un chef su-

(1) Volney. Voyage en Egypte, en Syrie, tom. II, ch. 23, pag. 342.

(2) Esprit des Lois, liv. 18, ch. 19.

prême (1). On y verra qu'élevé au trône aux acclamations de ses égaux, il recevait le nom de khan, qui exprime, dans le langage du nord de l'Asie, la toute-puissance de la royauté. Que son premier devoir était de conduire en personne ses sujets aux combats : qu'à sa mort on avait peu d'égard aux droits d'un enfant; et qu'un prince du sang royal, distingué par sa valeur et son expérience, prenait le sceptre de son prédécesseur. On levait sur les tribus deux taxes différentes; l'une était pour soutenir la dignité du monarque

(1) Il est à remarquer qu'aucun des anciens peuples n'avait eu au sein de la liberté, l'idée d'une république. Ils n'en établirent aucune dans leurs invasions, et cependant leur manière de vivre, leur peu de relations extérieures, de commerce, semblait être favorable à la démocratie. Cette réflexion répond victorieusement à ceux qui, contre l'évidence des faits, soutiennent que la démocratie est le gouvernement le plus naturel, tandis que ce que nous savons des premières sociétés, atteste qu'elles ne furent républicanisées que par des troubles bien postérieurs à leur formation. Ferrand, Esprit de l'histoire, tom. II, lettre 27, pag. 198.

national, l'autre, pour le chef particulier de la tribu : chacune de ces taxes montait à la dîme de la propriété de chaque sujet, et des dépouilles qui lui tombaient en partage.

Les mœurs des Tatârs, accoutumés, comme leur khan, au meurtre et au brigandage, peuvent excuser quelques actes de tyrannie particulière; mais le pouvoir arbitraire d'un despote n'a jamais été reconnu dans les déserts de la Scythie (1). Les détails suivans me paraissent réfuter l'opinion du célèbre Montesquieu sur le prétendu esclavage des Tatârs.

La jurisdiction immédiate du khan était restreinte à sa propre tribu, et on avait modéré l'exercice de ses prérogatives par l'ancienne institution d'un conseil national. Les coroultaï (2)

(1) Gibbon, tom. 6, ch. 26, pag. 193 et suiv.

(2) *Voyez* les diètes des anciens Huns. Deguignes, tom. 11, pag. 26, et une Description curieuse de celles de Gengis-khan, liv. 1, ch. 6; liv. 4, ch. 2.

ou diètes des Tatârs se tenaient régulièrement dans le printems et dans l'automne, au milieu d'une vaste plaine, où les princes de la famille régnante et les myrzas des différentes tribus se trouvaient à cheval, suivis de tous leurs guerriers. Le monarque ambitieux, qui voyait les forces d'un peuple armé, devait naturellement consulter son inclination. On aperçoit dans la constitution politique des Tatârs les principes du gouvernement féodal; mais le conflit perpétuel de ces peuples turbulens s'est terminé quelquefois par l'établissement du pouvoir despotique.

Depuis l'asservissement de la Crimée (en 1478), le gouvernement avait de la ressemblance avec celui de l'empire dont elle relevait (1). Cependant, le pouvoir du khan des Tatârs, tenait

(1) Le khan avait son patriarche ou muphti, son premier ministre ou visir, le chef de la justice ou cadi lesker, et son grand conseil ou divan.

Hist. de la Tauride, tom. II, pag. 331 et 332.

plus de la monarchie que du despotisme. Il ne tirait aucun revenu des terres ni des sujets, et ne pouvait rien changer aux priviléges de la noblesse : il ne pouvait pas même, suivant les constitutions primordiales du royaume, châtier un noble sans la participation des beys (1). Au reste, quelque doux que fût le gouvernement des khans, ces chefs disposaient souvent de l'autorité de la Porte contre leurs sujets, et laissaient échapper des rayons du despotisme ottoman (2).

Depuis que la Russie s'est emparée de la Crimée, elle a dû changer la constitution intérieure, et l'administration de ce pays, pour lui en donner de plus analogues à celles du reste de l'empire. En vain a-t elle cherché à se concilier l'amour de ses nouveaux su-

(1) Peyssonel, tom. II, pag. 335.
Tounmann, pag. 26 et 27.
(2) Peyssonel, tom. II, p. 236.
Histoire de la Tauride, tom. II, pag. 332.

jets, en respectant leur culte, leurs mosquées, et leur permettant de se choisir des juges parmi eux. Voulant faire un peuple cultivateur d'un peuple guerrier et turbulent, elle a dû chercher à changer ses mœurs, après avoir changé ses lois : mais elle a éprouvé une résistance bien forte, suite nécessaire de l'empire puissant des mœurs sur les peuples (1). Une grande partie des Tatârs a émigrée, et ceux qui restent en feront autant à la première vexation. Cette époque n'est sans doute pas éloignée : car une nation soumise, qui a des mœurs et une religion très-différentes de celles de ses maîtres, est vexée et tourmentée par ses gouverneurs, lors même que ses gouverneurs ne croient pas se permettre des ordres

---

(1) Dans les conquêtes, il ne suffit pas de laisser ses lois à la nation vaincue ; il est peut-être plus nécessaire de lui laisser ses mœurs, parce qu'un peuple connaît, aime et défend toujours plus ses mœurs que ses lois. — Esprit des Lois, liv. 10, ch. 11.

tyranniques. Au reste, cette émigration paraît, au premier coup d'œil, plus nuisible aux intérêts de la Russie qu'elle ne le serait en effet. L'empire doit peu compter sur la fidélité des Tatârs, les préjugés du mahométisme faisant regarder le Grand-seigneur par tous les Musulmans, comme le successeur des califes, et le chef de la religion. D'un autre côté, la paresse et le génie peu industrieux des habitans, s'opposent aux améliorations qui pourraient rendre la Crimée florissante.

§. X.

De la propriété ; des impôts ; des postes ; de l'administration de la justice et des prisons.

Le système féodal existait en Crimée sous les khans. Toutes les terres étaient ou divisées en fiefs possédés par des nobles, ou attachées à des dignités et en domaines roturiers. Un certain nombre de fiefs et de villages formaient

un kadilik. Les fiefs nobles étaient tous héréditaires, indépendans, ne relevant d'aucun autre fief, pas même de la couronne. Le khan n'en retirait point de redevance annuelle; mais lorsqu'il allait à l'armée, chaque kadilik était obligé de lui fournir mille piastres de becheliks, un chariot attelé de deux chevaux, chargé, à son choix, de biscuit ou de millet. Les terres incultes dont le khan faisait présent, à condition de les défricher et d'y établir des villages, étaient regardées comme roturières, et relevaient directement du khan, qui en percevait la dîme et tous les autres droits (1).

Lorsque les Turcs, sous Mahomet II, chassèrent les Génois de la Crimée, ils gardèrent toute la partie des montagnes de la côte méridionale, ainsi que plusieurs places fortes. Au moment où la Crimée fut déclarée indépendante, le

(1) Peyssonel, tom. II, pag. 279 et suiv.
Histoire de la Tauride, tom. II, pag. 345 et 346.

khan Chahyn Guerai, ayant été mis en possession du territoire et des revenus qui appartenaient à la Turquie, en afferma la plus grande partie, et vendit ou donna le surplus. Des Tatârs de la classe ordinaire possédaient déjà, soit par achat ou par la munificence des khans, la propriété de terres qu'ils pouvaient vendre, et qui n'étaient grevées d'aucune imposition. La Crimée ayant été ensuite réunie à l'empire de Russie, et les lois du pays ne permettant à aucun roturier de posséder des terres, il en est résulté le doute de savoir si les Tatârs de la classe ordinaire pouvaient acheter, vendre ou laisser en héritage de semblables terres. Un oukase du sénat, en date du 19 octobre 1794, décida que les bourgeois pouvaient posséder et hériter des terres dont ils jouissaient, mais ne pouvaient, dans aucun cas, les vendre qu'à la noblesse. De nombreuses concessions faites par l'Impératrice, au moment de la conquête, et les droits

que les Tatârs prétendaient avoir sur la plus grande partie des terres concédées, multiplièrent par la suite les procès à un point inconcevable. Les propriétés en biens-fonds perdirent leur valeur par l'incertitude et l'indécision qui existaient pour s'en rendre paisible possesseur. Le mal devint si grand, qu'une commission de cinq membres, nommée par ordre suprême, fut envoyée en Crimée pour examiner les différens titres de chaque partie, et faire rentrer chaque propriétaire dans ses droits; mais le désordre était au comble, et, lors de mon séjour en Crimée, il n'y avait encore rien eu de terminé.

Sous l'impératice Catherine, les Tatârs avaient obtenu une exemption de toute espèce d'impôt, et de logement pour les troupes, ainsi que le privilége de ne pas fournir de recrues. Ils s'étaient engagés à entretenir deux régimens de Bechley, formant près de cinq

mille hommes. Paul I[er]. ayant aboli les troupes irrégulières, ces régimens furent licenciés, et le sénat crut devoir soumettre les Tatârs aux mêmes charges que le reste de l'empire. Ceux-ci se plaignirent hautement de l'infraction de leurs priviléges, et l'on ignore quelle suite aurait eue leur mécontentement, si l'empereur Alexandre, à son avènement au trône, ne les eût pas rétablis dans les droits dont ils jouissaient sous l'impératrice Catherine; et au lieu de fournir les deux régimens de Bechley, ils furent tenus seulement d'approvisionner de bois toutes les troupes qui se trouveraient en Crimée.

Sous les khans, les postes de Tatârie étaient franches, et ils en faisaient toute la dépense (1). Depuis la domination des Russes, elles sont sur le pied des autres postes de l'empire, et les Tatârs sont obligés de les entretenir

(1) Peyssonel, tom. II, pag. 299.

à leurs frais : on y trouve d'assez mauvais chevaux.

La justice était administrée chez les Tatârs avec plus d'équité que chez les Turcs, quoique l'impunité s'y vendît quelquefois. Le suprême tribunal était le divan ou le grand-conseil du khan : on y portait toutes les affaires civiles et criminelles d'une certaine importance. Le tribunal du cazi asker (cadilesker) chef de la justice, connaissait de toutes les affaires civiles de la noblesse. Chaque kadilik avait son cadi ou son juge, qui jugeait en dernier ressort toutes les procédures civiles et criminelles où il n'allait pas de la vie. On pouvait récuser leur juridiction avant qu'ils eussent pris connaissance du procès ; autrement, s'ils n'avaient pas jugé conformément à la loi, il ne restait d'autre ressource que de les prendre à partie au divan (1). La simplicité

(1) Peyssonel, tom. II, pag. 288 et suiv.
Histoire de la Tauride, tom. II, pag. 343 et 344.

de la justice, et la proximité du tribunal, qui n'éloignait pas le plaideur de son domicile, étaient deux avantages inestimables, d'autant plus que l'appel au divan empêchait souvent la vénalité des cadis.

Convertie en gouvernement, la Crimée a reçu la même forme d'administration que les autres parties de l'empire ; ce qui n'a pas peu contribué à lui aliéner tout-à-fait le cœur des Tatârs. Ne sachant point la langue dans laquelle ils doivent rendre leurs plaintes, ils sont exposés à mille vexations et à la merci d'interprètes souvent infidèles.

Comme l'administration de la justice sous les khans ne nécessitait point de prisons, on n'en a trouvé aucune dans la presqu'île : cependant des malheureux sont entassés à Ak-metchet dans des souterrains malsains où l'air et le jour peuvent à peine pénétrer.

§. XI.

Agriculture, pêche, industrie et commerce.

La paresse et le peu d'industrie des Tatârs font languir l'agriculture en Crimée. Cette contrée, qui fournissait autrefois aux besoins de la Grèce, peut à peine nourrir maintenant le petit nombre d'habitans qui lui restent. C'est à la négligence et aux mauvais procédés employés par les Tatârs qu'on doit attribuer la stérilité du terrain. Ils se servent d'une charrue à deux roues, du travail le plus grossier; ils y attèlent, suivant la nature du sol, deux, trois et souvent quatre paires de bœufs, dans les terrains nouvellement défrichés: au lieu de herse, les Tatârs se servent de longues branches d'épines, assujetties entre deux bois transversaux, sur lesquels ils posent quelques pierres. Les habitans des montagnes emploient des buffles, dont la force

prodigieuse est nécessaire pour un labour aussi pénible que l'est celui de ces contrées. La nature pierreuse du sol ne leur permet de se servir de la grande charrue tatâre à deux chevaux, mais seulement d'un croc (1) avec un soc, en forme de lance, assujetti presque horizontalement à son bois, et dirigé par un long levier fait d'un seul tronc de frêne : à ce bois, qui a sur le côté deux racloirs ou rateaux, est attaché un timon double du levier.

Les Grecs firent connaître la culture de la vigne en Crimée, et les *Génois* la propagèrent dans les parties du pays dont ils étaient les maîtres ; elle est encore cultivée avec succès. Les bords de l'Alma, de la Catcha, du Belbek, donnent d'assez bon vin, quoique d'une qualité inférieure à celui des vignobles des vallons méridionaux, et particulièrement de Soudagh et de *Kooz*. La

---

(1) Ils appellent cette espèce de charrue *sabon*.

culture de la vigne n'est point aussi soignée qu'elle pourrait l'être, et les Tatârs ne cherchent pas les moyens de la renouveler, se contentant de marcotter les vieux ceps qui ne produisent plus. La nécessité des arrosemens, et la sécheresse ordinaire, ont fait planter dans les vallons, quoique le vin n'y soit pas d'une aussi bonne qualité que celui que donnent les montagnes. Les différentes espèces de raisins mûrissent depuis la mi-août jusqu'à la mi-octobre : elles sont très-variées, et diffèrent entre elles, tant par la couleur et la forme des grains, que par la qualité des vins qu'elles fournissent. Les blancs sont généralement d'une qualité supérieure, et ont plus de feu que les rouges : ceux de Soudagh et de Kooz approchent beaucoup, pour la bonté et la chaleur, de quelques vins de la Basse-Hongrie : ils recevraient une très-grande amélioration, si l'on apportait plus de soin

et d'intelligence dans les opérations relatives à leur manipulation.

La pêche est très-abondante dans la mer d'Asof, et on y prend une quantité considérable d'esturgeons de toute espèce. Les Grecs de Kertch et de Iénikalé en font un commerce considérable. On recherche particulièrement les dos rouges et transparens de ces poissons séchés au soleil, et leurs œufs salés, sont le caviar dont on fait une si grande consommation dans l'intérieur de la Russie, dans la Grèce et en Italie.

La Crimée a perdu presque toute son industrie, lors de l'émigration des Arméniens et des Grecs. En second lieu, une foule de métiers se sont trouvés supprimés, par le peu de besoins des Tatârs. Quelques fabriques de feutres, d'autres de maroquins, auxquels on donne la couleur rouge et jaune, des tanneries, et quelques boutiques de coutellerie, sont presque les

seules branches de l'industrie des Tatârs. Lorsqu'on parcourt les rues, on ne rencontre qu'une répétition de serruriers, de maréchaux, de selliers, de potiers, de quincailliers, de vendeurs de petits pains, de cordonniers, de barbiers, et de bouchers toujours mal fournis. Les montagnards s'occupent exclusivement du charronage, et le travail qui sort de leurs mains est grossier et imparfait. Dans quelques villages, les Tatârs font du salpêtre, en lessivant la terre nitreuse des cendres qu'ils ramassent en tas devant leurs maisons.

La Crimée est avantageusement située pour le commerce. Cette presqu'île, entourée par la mer Noire et par la mer d'Azof, dans laquelle le Don vient se jeter, peut recevoir dans ses ports, principalement dans ceux de Kertch et de Caffa, les marchandises des Indes, de la Perse (1) et celles de la

(1) Sous les Génois, les marchandises des Indes, de Perse et d'Arabie arrivaient à Astrakhan, remontaient

Sibérie (1). Son commerce est peu considérable; plusieurs raisons s'opposent à son accroissement; le défaut de population, le peu d'industrie des habitans et la petite quantité de grains qu'on y récolte. L'exportation ne va pas au-delà de quatre à cinq cents mille roubles, et l'importation peut monter de trois à quatre cents mille. Les principaux articles qui s'enlèvent pour l'étranger, sont le sel et les grains; le reste consiste en cuirs, soude, beurre, caviar, poissons secs et fumés, feutres, miel, cire et

---

le Volga, allaient ensuite par terre jusques au Don, éloigné de soixante verstes, et étaient portées par ce fleuve, jusqu'à Asof, d'où elles étaient embarquées pour Caffa.

(1) Le fer, le cuivre, les mâtures, le goudron, les peaux peuvent arriver de la Sibérie en suivant le cours du Kama et du Volga, pour être ensuite embarqués sur le Don. On pourrait, par ce moyen, faire venir avec des bénéfices considérables, du beurre et des graisses; les parties inférieures du Volga fourniraient de la colle de poisson, du caviar, de la soude, de l'huile de *poisson* et des suifs, et l'on pourrait tirer des gouvernemens inférieurs de la Russie, des chanvres, des lins et des toiles à voiles.

vins : celle des laines et peaux est défendue ; mais il n'en sort pas moins une assez grande quantité. L'exportation de la Crimée dans la Russie, consiste à peu près dans les mêmes articles, auxquels il faut ajouter la laine, les peaux de moutons et d'agneaux (1), les maroquins, et plusieurs espèces de fruits.

On importe principalement en Crimée des cotons en bourre, toutes sortes

(1) A commencer de Pérécop jusqu'à Koslof, on rencontre la race des brebis grises, dont les peaux sont recherchées, et qui forment un produit particulier de la Crimée. Les environs de ces deux villes, où l'on voi cette race prospérer, sont des plaines rases et unies qui abondent en plantes salines. Les expériences faites jusqu'à présent pour la multiplication de ces brebis dans d'autres endroits, n'ont point eu de succès : la race y a dégénéré. La Pologne tire une grande partie de ces peaux dont l'exportation va à plus de trois cent mille. Le prix ordinaire est de trois roubles, et monte quelquefois plus haut, suivant la qualité et la beauté. Il s'exporte aussi annuellement cinquante à soixante mille peaux d'agneaux noirs; ils ne sont point aussi estimés que les gris.

d'étoffes de coton et de soie, dans le goût des Orientaux ; des vins de l'Archipel, du sucre, du café, et autres denrées coloniales.

§. XII.

Population, revenus, troupes Russes.

La Crimée comptait autrefois plus de cinq cents mille habitans. En 1778, les Grecs et les Arméniens, au nombre d'environ trente mille, furent transplantés, par ordre de l'impératrice Catherine, dans les steps, derrière la mer d'Asof. Les guerres et les révoltes avaient déjà diminué la population, lorsque les Russes s'emparèrent de la Crimée : alors des milliers de Tatârs vendirent au plus vil prix ce qu'ils avaient, et passèrent dans la Romélie et la Natolie : l'émigration continua au point, qu'en 1793 le nombre d'individus de tous les âges et de tous les sexes ne s'élevait qu'à cent cinquante-

sept mille cent trente-trois, parmi lesquels il faut compter (1) :

	Hommes.	Femmes.
Nobles Tatârs.	570 —	465
Prêtres de toutes les classes.	4519 —	4105
Laboureurs Tatârs.	49520 —	50280
Esclaves de diverses origines.	343 —	405
Nogais pris à Anape.	4331 —	3593
Bohémiens.	1164 —	1561
Marchands des villes de diverses classes	1780 —	1048
Bourgeois et ouvriers.	6220 —	5346
Gens au service.	1185 —	247
Serfs russes, domestiques de maisons.	110 —	116
Colons russes pour la couronne.	4861 —	3397
Colons transplantés par la noblesse.	1987 —	1672
— Du rit grec.	1165 —	586
Corps de Cosaques Tchernomorses.	5803 —	. . .
Prêtres de la religion chrétienne ou gens attachés au service des églises.	89 —	35
Domestiques de la couronne et leur famille.	382 —	270

Ce calcul était peu exact, car en 1796 le dénombrement augmenta de quatre-vingt-dix mille, principalement sous le rapport des Tatârs ; et enfin en 1800,

(1) *Voy.* Pallas, tome II, pag. 299.

on trouva cent vingt mille Tatârs mâles, de tout âge et état : ce nombre paraît approcher beaucoup de la vérité.

Selon Peyssonel, les revenus du khan montaient à peine à quatre millions de notre monnaie, et sur ces revenus, il donnait des assignations à la plupart des officiers de la cour. Il héritait des nobles qui mouraient sans héritiers au septième degré, mais c'était un médiocre produit. Les princes de Moldavie et de Valachie étaient tenus de lui faire des présens à son avènement (1). Les terres qui appartenaient aux khans ont été données ou affermées ; les lacs salés le sont par un bail particulier.

Les forces militaires que la Russie entretient en Crimée, consistent en un régiment de dragons (Smolensk), trois régimens de mousquetaires (Troitzky, Bélevsky, Vitepsky), un régiment et un bataillon de garnison. Ils sont dis-

(1) Peyssonel, tom. II, pag. 242 et 243.

tribués de la manière suivante, savoir :

A Pérécop, un bataillon de garnison.

A Koslof, un bataillon de Troitzky.

A Ak-metchet, deux bataillons *id.*

A Sévastopole, le régiment de Bélevsky et le régiment de garnison (1).

A Caffa, un bataillon de Vetepsky.

A Kertch, un bataillon *idem.*

A Taman, un bataillon *idem.*

A Carasoubasar, le régiment de dragons de Smolensk.

§. XIII.

Améliorations possibles ; avantages que la Russie peut tirer de la Crimée.

L'ÉTABLISSEMENT d'un port franc en Crimée, des encouragemens donnés

(1) Pendant mon séjour en Crimée, le régiment de Sévastopole, qui était en garnison dans cette ville, reçut l'ordre de marcher sur le Caucase; il a été remplacé par Belevsky qui était alors à Koslof. Il y a de plus à Sévastopole toutes les troupes de la marine.

aux négocians qui viendraient s'y établir, des colons industrieux, appelés des pays étrangers, une augmentation de population, soit par une transplantation de sujets de l'Empire, soit par des colonies étrangères, une culture plus soignée et mieux entendue : tels sont les moyens qui peuvent rendre la Crimée, à l'état de splendeur auquel elle est appelée par sa situation, son climat et la nature de son sol.

On pourrait alors y introduire la culture du coton, de la sésame, y multiplier celle des muriers, de l'olivier, de la garance et du safran. Ses vins jouiraient bientôt d'une réputation méritée, et fourniraient aux besoins des gouvernemens voisins; la culture, le premier de tous les arts, ferait alors des progrès rapides, et des récoltes de grains plus abondantes, permettraient une exportation considérable : les richesses renfermées dans le sein de la mer d'Asof, seraient exploi-

tées par d'habiles pêcheurs, et approvisionneraient l'Italie de poissons dont elle fait une grande consommation. L'introduction des béliers d'Espagne et de Bulgarie donnerait en abondance les laines qui alimenteraient les manufactures de draps que l'on pourrait établir. Un régime forestier, bien entendu, ferait cesser la dévastation des bois (1), et ménagerait les richesses

(1) La Crimée, jadis riche en bois, est menacée d'en manquer. Les Russes semblent vouloir l'emporter sur les Tatârs en moyens de dévastation : tandis que ceux-ci font tomber sous la hache les plus beaux arbres pour construire leurs misérables voitures, les autres ne se contentent pas de couper des bois beaucoup trop jeunes, ils ont l'impudeur d'arracher des taillis de cinq à six ans. Les montagnes qui entourent le port de Sévastopole étaient couvertes de taillis qui tous ont été arrachés par les matelots et autres gens de la couronne. En voyant passer des voitures remplies de racines, je témoignai mon indignation à un officier qui se trouvait avec moi : Que voulez-vous ? me répondit-il, la couronne ne fournit pas de bois, et il faut cependant bien se chauffer. Au dégat du jeune bois, on doit ajouter les dommages causés par de nombreux troupeaux de chèvres ; aussi les plus beaux taillis sont-ils remplacés par des broussailles et quelques rejettons rabougris et tortueux.

que la Russie possède encore, et dont elle est sur le point de manquer; un cabotage actif s'établirait de la mer Noire à la mer d'Asof, et apporterait à Caffa toutes les productions de l'empire. Un dépôt des produits des manufactures européennes et des productions du nouveau monde fournirait, avec avantage, la Natolie et les autres provinces ottomanes en Asie, des marchandises qu'elles tirent par les caravanes de Smyrne et par Constantinople. Une partie de celles des Indes et de la Perse reprendrait le chemin d'Astrakhan pour se rendre à Caffa, qui redeviendrait le centre d'un commerce considérable. La tolérance religieuse du gouvernement russe, et les vues paternelles de l'empereur Alexandre (1)

(1) Ayant rencontré l'empereur de Russie le lendemain de mon arrivée, S. M. me fit plusieurs questions obligeantes sur mon voyage, sur les contrées que je venais de parcourir, et me demanda entr'autres ce que je pensais de la Crimée. *Sire*, répondis-je, *la nature a tout*

augmenteraient bientôt, par une action réciproque, l'agriculture, l'industrie, le commerce et la population de la presqu'île de Crimée.

§. XIV.

Du port de Sévastopole; de la marine russe dans la mer Noire.

La ville de Sévastopole ou Actiar, ainsi appelée, d'après un petit village situé jadis au nord du port, a été fondée immédiatement après l'occupation de la Crimée, à cause de la bonté de son port. Elle est bâtie en amphithéâtre au sud du port, le long d'une pointe de terre qui s'étend entre la baie du petit port, appelée Juchnaïa-Bouchta (baie du sud), et la baie de l'artillerie. Cette pointe s'élève graduellement jusqu'à la partie supérieure de la ville, où elle a cent quatre-vingt-

fait pour elle. Vous avez raison, reprit l'empereur, *mais nous n'avons encore rien fait pour seconder la nature.*

dix pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

La ville bâtie en rues parallèles, et qui vont en montant, est divisée en quartiers par quelques autres rues transversales. On voit, sur la pointe de terre, la maison arrangée en 1787 pour recevoir l'impératrice Catherine II, et immédiatement après, l'amirauté, l'arsenal et les maisons des officiers de marine. Plus haut, les maisons des habitans, le marché et une église grecque; les hôpitaux, les casernes pour les matelots; les magasins sont en grande partie de l'autre côté du petit port et forment une espèce de faubourg, ainsi que les casernes de la garnison, bâties à quelque distance, dans la partie supérieure. Hors la ville, à côté de la baie de l'artillerie, sont les casernes de ce corps; près la petite baie voisine, se trouve la quarantaine et quelques maisons de campagne. La ville a une verste et demie de longueur, sur une lar-

geur de deux cents toises au plus. Dans cette étendue ne sont pas comprises les casernes des régimens, construites à plus de quatre cents toises de la partie supérieure de la ville, et celles des matelots, situées comme nous l'avons déjà dit, en face de l'autre côté du petit port. Les magasins de la marine sont à Actiar, petit village tatâr, placé au nord du port, à environ cinq verstes de son embouchure.

La situation de la ville de Sévastopole (1), la sépare entièrement de l'intérieur de la presqu'île, et elle est exposée à manquer de denrées et autres objets nécessaires à sa consommation.

---

(1) La ville eût été plus avantageusement située de l'autre côté du port. L'emplacement qu'elle occupe maintenant devait être réservé pour les magasins, chantiers, arsenaux, etc. On pourrait facilement construire à Sévastopole tous les établissemens nécessaires à un grand port, tels que chantiers, bassins de construction, de radoub, etc. Les bois que l'on emploie à Cherson, auraient pu être amenés en Crimée, où se serait trouvé réuni tout ce qui tient à la marine.

Le transport se fait dans de petites chaloupes qui vont à la ville en traversant le port; on ne peut pas le faire sans danger lorsque les vents d'ouest soufflent avec violence. Les vivres sont fort chers, à l'exception de la farine de seigle et du poisson qui sont à bon marché : la première, parce que les soldats vendent ce qu'ils ne consomment point; et le poisson, parce que chaque capitaine envoie sa chaloupe à la pêche, et en vend le produit au marché. Une des plus grandes incommodités de Sévastopole, est le manque d'une quantité suffisante d'eau salubre. Les maladies scorbutiques qui règnent en hiver, sont dues tant aux eaux saumâtres que fournissent quelques sources du rivage, qu'aux viandes salées qui font en grande partie la nourriture des marins et autres gens de la couronne. La santé de plusieurs milliers d'hommes mériterait cependant la sollicitude du Gouvernement, et la

construction d'un aquéduc (1) paraît le seul moyen de fournir l'eau nécessaire aux besoins des habitans.

Le voisinage de la mer et la situation avantageuse de Sévastopole sur un sol sec, y procure un air sain, tempéré en été par les vents, et plus doux en hiver qu'en beaucoup d'autres endroits de la Crimée, à cause des montagnes qui l'abritent au nord et à l'est.

Le port de cette ville, un des meilleurs qu'il y ait en Europe, doit tout à la nature, qui seule en a fait les frais. Le fond est fangeux vers le milieu, et graveleux sur les rives et dans quelques autres endroits. Le port s'étend du côté du sud-est dans les terres; sa longueur est de six verstes, sur un peu plus d'une verste de largeur; il a

(1) Il en a, sans contredit, existé un sous les anciens et nombreux habitans de la Chersonèse. On devrait s'occuper de la recherche de cet aquéduc, dont on a déjà trouvé des traces, et le rétablir.

Pallas, tom. II, pag. 47.

jusqu'à huit cents toises après son entrée, et diminue successivement de trois cent cinquante à trois cents. Il a presque partout assez de fond pour les plus gros vaisseaux, et est entouré de collines qui le défendent de tous les vents, excepté de ceux de l'ouest. Il forme quatre anses dans sa partie méridionale, qui en sont à l'abri. Il n'y a pas un écueil dans tout le port, mais un seul petit banc de sable à l'entrée, devant la pointe de terre Severnaïa-Kossa.

L'entrée du port est défendue par des batteries placées sur deux pointes de terre qui sont opposées, et par une autre construite vis-à-vis de la ville; il y en a aussi deux sur la double pointe de terre avec une redoute plus élevée. Une de ces batteries, qui a la forme d'un demi-cercle, défend en même tems l'entrée de la baie de l'Artillerie (1).

(1) On a le projet d'ajouter une nouvelle batterie à celles qui existent déjà et qui paraissent insuffisantes à

A l'embouchure du port se trouve la baie de la Quarantaine, qui s'étend dans la direction du sud, sur une longueur d'environ une verste, sur une largeur de deux cents toises à son embouchure.

On voit ensuite la baie de l'Artillerie, qui n'a tout au plus que trois cents toises de longueur; elle est séparée du petit port par la pointe de terre sur laquelle la ville est située.

A sept cent toises environ de l'embouchure extérieure, commence la baie du sud (Jusnaïa-Bouchta), appelée communément petit-port. Elle s'avance vers le sud-ouest, au-delà de deux verstes et demie dans l'intérieur des terres, et a une largeur de deux cents toises à son embouchure, où elle donne pres-

---

du moins ai-je entendu dire à plusieurs officiers de marine qu'avec un bon vent, ils seraient sûrs d'entrer à pleines voiles dans le port, sans être écrasés par le canon des batteries. On opérerait facilement un débarquement sur la plage qui environne Sévastopole.

qu'immédiatement naissance à un petit gólfe très-étroit, entouré d'habitations pour les matelots. Quand la flotte désarme, elle entre dans le petit port où elle est en pleine sûreté, et quand elle arme, elle passe de celui-ci dans le grand port, où elle se met en ligne en jetant l'ancre.

Sur le même côté, on voit, à neuf cents toises du petit port, une anse étroite d'une longueur de deux cent cinquante toises, dans laquelle on peut mettre commodément les vaisseaux de guerre sur le côté, pour les brûler (1) et les réparer.

---

(1) Les vers de mer qui percent le bois des vaisseaux sont en très-grande quantité dans la mer Noire, sur toute la côte de la presqu'île de la Crimée. En deux ans ils viennent à bout de ronger le bordage d'un vaisseau.

Ces vers longs de 4 à 5 pouces ont la tête en forme de flèche, et leur corps est un mucillage blanchâtre. Le seul moyen de les détruire a été jusqu'à présent de faire passer tous les vaisseaux au moins tous les deux ans dans la petite anse, dont nous parlons, de les mettre sur le côté et de les brûler en employant le goudron et le bois de genièvre : opération qui expose les vaisseaux à plus

Les projets d'agrandissement manifestés par l'impératrice Catherine II, ont été merveilleusement secondés par l'occupation de la Crimée. Les Russes y ont trouvé un des plus beaux ports de l'Europe ; ce qui les a mis à même d'avoir en peu de tems une marine redoutable dans la mer Noire ; et un bon vent peut les porter, en trois fois vingt-quatre heures, dans le canal de Constantinople (1).

La flotte de la mer Noire consiste dans la flotille de Nicolaïef et les bâtimens stationnés à Sévastopole.

---

d'un danger. On n'avait pas encore pensé à faire doubler en cuivre les vaisseaux destinés pour la mer Noire : mais des ordres ont été donnés pour qu'on doublât dorénavant tous les vaisseaux en construction, et j'en ai vu trois qui l'étaient déjà.

(1) Les deux anciens châteaux qui défendent l'entrée du Bosphore, sont trop éloignés pour croiser leurs feux avec avantage, et trop faibles pour résister à l'artillerie des vaisseaux de guerre, ou même à une attaque de vive force qu'on pourrait faire par terre. Les deux nouveaux châteaux construits en 1773, sur de mauvais plans, ne valent pas mieux, quoique plus rapprochés : toute l'artil-

La flottille est composée de soixante-dix à quatre-vingt chaloupes pontées et armées, et de quelques autres bâtimens à rame. Elle est en assez mauvais état, et plusieurs chaloupes sont tout-à-fait hors de service.

La flotte de Sévastopole consiste en quatorze vaisseaux de ligne et quatre à cinq frégates. Elle m'a paru assez mal entretenue : j'y ai vu quelques vieux vaisseaux condamnés ; il y en a même plusieurs qui ne pourraient peut-être pas servir dans un pressant besoin.

Les vaisseaux russes sont ordinairement montés de dix hommes par canon ; les matelots forment la moitié de l'équipage, et le reste est composé de soldats de marine, d'infanterie et de canonniers.

---

lerie en est défectueuse. Il y a plusieurs points de débarquement très à portée des anciens châteaux d'Europe et d'Asie.

Le Chevalier. Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin, tom. II, ch. 8. Description topographique des côtes de la mer Noire.

La Russie n'ayant presque point de marine marchande, cette dernière ne peut pas lui servir de pépinière de matelots : aussi sont-ils généralement mauvais. Les officiers sont un peu meilleurs. On compte parmi eux grand nombre d'étrangers. Il règne de la mésintelligence entre les troupes de la marine et celles de terre, même parmi les chefs.

La flotte de la mer Noire ne reçoit aucun ordre de l'amirauté de Pétersbourg ; elle a un grand-amiral particulier, et un comptoir à Nicolaïef. Elle est sous les ordres du marquis de Traversey, Français, depuis vingt ans au service de la Russie, et qui passe pour un des marins les plus distingués. Il est petit, parle avec vivacité et clarté, comme un homme chez lequel les idées abondent et se classent parfaitement ; il a toutes les manières d'un homme bien né : il est chéri de tous ceux qui servent sous ses ordres. La bienveil-

lance avec laquelle il m'a accueilli, prouve qu'il n'a point oublié qu'il est né Français.

Les principaux officiers de la marine sont :

Le contre-amiral Prismann, Anglais, à Nicolaïef.

Le contre-amiral Poutoschin, commandant à Sévastopole.

Le capitaine Bardac, Grec, capitaine du port.

Les principaux officiers qui commandent sur les bords de la mer Noire, sont :

A Odessa.

M. de Richelieu, Français, Lieutenant-général, gouverneur-général.

Le général Cobley, Anglais, commandant de la ville et chef d'un régiment.

A Cherson.

Le général Harting, Hollandais, commandant le génie sur les côtes de

la mer Noire, et la frontière de Russie en Asie jusqu'au Caucase.

Le général Meiden, Allemand, commandant l'artillerie dans tous les ports de Crimée, chef du régiment d'artillerie en garnison à Cherson.

A Caffa.

Le général Fench, Anglais, gouverneur-général.

Je finis en avouant avec reconnaissance que le titre de Français a été pour moi une excellente recommandation auprès de tous les militaires et de tous les marins. Je voudrais pouvoir en dire autant des employés civils : je dois cependant en excepter M. de Miloradovitch, gouverneur de la Tauride, qui m'a accueilli avec une bienveillance particulière.

MONNAIES

ET

MÉDAILLES.

A mon retour de Crimée, d'où j'avais rapporté différentes pièces de monnaie et un assez grand nombre de médailles, j'ai prié MM. Langlès (1) et Millin (2) de les examiner, et de vouloir bien me dire si j'avais été assez heureux pour recueillir quelque chose de précieux. Il s'est trouvé que les monnaies étaient toutes inconnues en France, et que plusieurs des médailles étaient inédites.

Ces deux savans ont cru qu'il serait utile de les faire graver; et le degré d'intérêt qu'ils ont attaché à mon heureuse récolte, m'a engagé à en faire

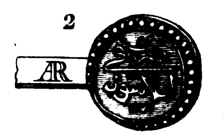
(1) Membre de l'Institut et conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale.

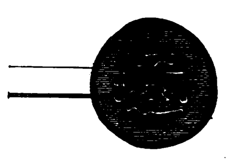
(2) Membre de l'Institut et conservateur des médailles à la Bibliothèque impériale.

hommage à la riche et précieuse collection de Sa Majesté Impériale et Royale, et je les ai déposées à sa bibliothèque.

MM. Langlès et Millin ont eu la complaisance de faire les Notes historiques de ces monnaies et de ces médailles ; je vais les mettre sous les yeux du lecteur.

CRIMÉE







NOTE
SUR
LES MONNAIES DE CRIMÉE,
PAR M. LANGLÈS.

Les différentes pièces de monnaie qu'on voit ici, ont toutes (excepté le n.° 2) été frappées à Bâghtchéh-sérâï, dans la même année, 1191 de l'hégire [1777 de l'ère vulgaire], comme l'indique la légende arabe :

ضرب في باغچه سراي سنة ۱۱۹۱

Dhoribé fy Bâghtchéh-sérâï, senéh 1191.

Frappé à Bâghtchéh-sérâï, l'an 1191.

Elles portent conséquemment le nom du même souverain.

خان شاهين كراي ابن احمد
كراي سلطان

Khân Châhyn Guérâï, ébn Ahhmed Guérâï, Sulthân.

(Le) souverain Châhyn Guérâï, fils d'Ahhmed Guérâï, prince.

La signification que je donne aux mots *khân* et *sulthân*, exige une courte explication.

En Turquie, en Arabie, en Perse, et même dans l'Inde, le titre de *sulthân* سلطان est exclusivement réservé au prince régnant, et est le synonyme des mots français *Monarque*, *Souverain*, tandis qu'un gouverneur de province, et même un simple officier du gouvernement, prend le titre de *khân*, خان. Chez les Tatârs, au contraire, un usage diamétralement opposé a prévalu, et le souverain seul a le droit de prendre la qualité de *khân*, qu'il place avant ses noms propres, soit parce que ce mot est d'origine tatâre, et se trouve, en effet, dans les dialectes Kalmouk, Monghol, Mantchou, etc., tandis que *sulthân* est arabe ; soit parce que l'heureux Témoudjyn adopta cette qualification quand il quitta son nom, pour prendre celui de Djenguyz, et que «.........

» au milieu d'une allégresse générale, » ayant à sa droite le glaive vengeur, » et le sceau de la puissance à sa gauche, » sur sa tête la couronne de l'univers, il » s'assit sur le trône de l'empire (1) » (des Tatârs) : chez le même peuple, le mot *sulthân* n'est qu'une qualification très-subalterne.

Châhyn Guérâi désigné sur nos monnaies descendait de Djenguyz-khân; il fut le trente-neuvième et dernier khân de Crimée, suivant la Notice chronologique que j'ai donnée de ces souverains. Il monta sur le trône le 4 mars 1777, et

---

(1) پادشاه دوست نوازو دشمن گذار ازسر بهجت واهتزار خنجر انتصار دریمین وخاتم اقتدار دریسار تاج جهانداری برسر نهاده درصدر سریر سروری متمکن گشت

Voyez l'Histoire de l'inauguration de Djenguyz khân, et des fragmens du CODE de ce conquérant législateur, que j'ai extraits de l'*Histoire universelle de Myrkhond*, et fait insérer dans le tome v des *Notices et Extraits des mss. de la Bibliothèque impériale*, pag. 192-229.

fut déposé par l'effet du traité passé à Constantinople, entre la Russie et la Turquie, le 10 (21) juin 1783, et ratifié le 21 septembre (1.er octobre) de la même année. Bientôt après, il périt de mort violente, et sa tête fut envoyée à la Porte.

Ce faible et malheureux descendant du grand Djenguyz-khân n'était pas dépourvu de talens. Pendant la courte durée de son règne, il essaya plusieurs innovations d'une haute importance, que nous avons indiquées dans la Notice de sa vie (1). Nous nous bornerons donc à rappeler ici celles qui concernent la fabrication des monnaies. Jusqu'au moment de son avénement au trône,

---

(1) Voyez *ma Notice chronologique des khâns de Crimée, composée principalement d'après les auteurs Turks et Persans*, pag. 325-484, 3.me vol. du *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachemyr, la Perse, sur la mer Caspienne, etc. suivi de l'Histoire des Rohillahs et de celle des Seykes*, etc par G. Forster, traduit de l'anglais, avec des additions considérables, etc.

toutes les monnaies en circulation dans la Crimée avaient porté le nom de l'empereur Ottoman, et été fabriquées, je crois, en Turquie. Châhyn-Guérâï voulut qu'elles fussent frappées à son coin. Cette opération, qui coûta de très-fortes sommes, fut confiée à un artiste allemand, fort intelligent, si l'on en juge par l'exécution des pièces que nous avons sous les yeux. Les caractères en sont supérieurement dessinés et gravés avec une grande pureté, comme peuvent s'en convaincre toutes les personnes versées dans les langues orientales, qui jetteront un coup-d'œil sur la planche ci-jointe ; elle a été exécutée avec la plus scrupuleuse exactitude. Mais, tout en rendant à l'artiste allemand employé par Châhyn-Guérâï, la justice qui lui est due, nous ne pouvons nous empêcher de rejeter du nombre des pièces dignes de ces éloges, celle de forme irrégulière et mal frappée, qui est ici placée sous le n.° 1.er : c'est

une monnaie de billon, nommée *aspre* par les Européens, et *âqtchéh*, آقچه [blanquette, blanquille, petite pièce blanche] par les Turks. Elle vaut environ un centime, en évaluant la piastre actuelle un franc cinquante centimes, d'après sa valeur intrinsèque.

Trois aspres ou *âqtchéh* font un *pârah* (n.° 2) پاره (partie, portion *de l'aspre*). Celui qu'on voit ici a été frappé à Eslâmboûl إسلامبول [Constantinople] en 1171 de l'hégire [1757-8 de l'ère vulgaire].

Cinq *pârah* font un *bechliq* (n.° 3) بشلق ; c'est-à-dire, pièce de cinq (pârah), parce qu'en effet le bechliq vaut cinq pârah de Crimée.

Deux *bechliq* font un *ônlouq* (n.° 4) انلق, ou pièce de dix (pârah), comme la dénomination même l'indique.

Deux *ônlouq* font un *ygnirmyliq* (n.os 5 et 6), يگرملق pièce de vingt (*pârah*), ou demi-piastre. Nous en

avons fait graver ici deux qui diffèrent un peu l'une de l'autre. Toutes deux ont été frappées à Bâghtchéh-sérâï, dans la même année 1191 de l'hégire [1777 de l'ère vulgaire], comme l'indique la légende; mais le revers (n.o 5), au lieu du nom et des titres du khân qui se voient sur les autres pièces, porte son *thoghrâ* طغرا ou chiffre, dans lequel on démêle, en l'examinant avec beaucoup d'attention, les mots شاهين كراي خان *Châhyn-Guérâï-khân*.

Deux *ygnirmyliq* font un *ghroùche* (n.o 7) غروش, nommé piastre par les Européens. A l'époque dont il s'agit, et sur-tout en Crimée, le *ghroùche*, ou piastre, valait deux livres tournois: mais les sulthâns Ottomans A'bdoûl-Hhamid et Sélym III, actuellement régnant, ont tellement altéré la monnaie, que maintenant la piastre n'est pas évaluée plus d'un franc cinquante centimes.

Une piastre et demie forme une pièce nommée *altmichliq* التمشلق (n.º 8), c'est-à-dire, pièce de soixante (*pârah*).

Outre les pièces dont nous venons de donner l'explication et la figure, M. de Reuilly en a rapporté quelques autres en cuivre frappées dans la même année 1777. Leur énorme module prouve que ce sont des imitations des pièces russes de cinq et dix *kopeks*. Elles portent les mêmes inscriptions que celles que nous venons de décrire, excepté que sur quelques-unes on lit *Kaffah* كفه et *Kaffâ* كفا au lieu de *Bâghtchéh-sérâï*. Nous savons, en effet, que Châhyn-Guérâï faisait battre monnaie alternativement dans ces deux villes (1).

(1) *Notice des Khâns de Crimée*, pages 468 et 469.

Voyage en Crimée P.223.



NOTE DE M. MILLIN

SUR

LES MÉDAILLES

TROUVÉES EN CRIMÉE

PAR M. J. REUILLY.

Les médailles de la Chersonèse Taurique et de la Sarmatie Européenne sont encore peu connues ; il n'y a pas de doute que si l'on cherchait avec plus de soin, on en trouverait un assez grand nombre : mais la grossièreté de leur fabrication n'excite pas l'envie de les recueillir. Cependant elles pourraient répandre quelques lumières sur l'histoire ancienne de ce pays. Pembroke, Pellerin, M. Sestini, en ont fait connaître plusieurs. Depuis ce tems, M. de Waxel en a publié quelques-unes. Celles que M. Reuilly s'est procurées pendant son séjour en Crimée *[V. pl. II]* sont presque toutes inédites ; ce qui prouve combien

la recherche de ces médailles pourrait présenter d'utilité et d'intérêt (1).

Les deux premières appartiennent à Chersonèse : on n'en connaît encore qu'un très-petit nombre de cette ville. Celles-ci sont donc une acquisition importante.

La médaille n°. 1 est une des plus curieuses ; M. Reuilly l'a trouvée à cinquante pas du lieu où l'on croit qu'était le temple de Diane. Le sujet est intéressant. La déesse, vêtue d'une tunique retroussée, va tuer une biche qu'elle a forcée à la course : son genou gauche est appuyé sur la croupe de l'animal. On lit au-dessous : XEP.

Au revers est un bœuf cornupète, c'est-à-dire, menaçant avec ses cornes. On lit dans l'exergue... ΥΡΙΣΚΟ. Ce nom ne peut avoir de rapport à la Tauride, dont les habitans étaient appelés *Tauri*, et non *Taurisci* ; c'est celui d'un

(1) M. Kœhler en aura certainement fait une abondante moisson dans son Voyage littéraire.

gistrat qui probablement se nommait ΣΥΡΙΣΚΟΣ *Syriscus.* Sur une médaille publiée par Eckhel *numi anecdoti*, pl. IV, n°. 10, on voit aussi d'un côté la tête de Diane, et au revers le Taureau cornupète, avec le mot ΑΓΑΣΙΚ, qui est aussi le nom d'un magistrat. Sur une autre du cabinet de la comtesse de Bentinck, supplément 17, on lit celui ΕΥΔΡΟΜΟ. *Eudromus.*

La médaille suivante, n°. 2, appartient aussi à Chersonèse, quoique plus fruste, elle est plus importante. On n'a encore publié de cette ville que des médailles autonomes : celle-ci est la première que l'on connaisse avec une tête d'empereur. Le côté de la face est presque détruit par vétusté, mais on y distingue les restes d'une tête et les lettres ΟΥΗ; ce qui fait voir qu'elle appartient à Septime ou à Alexandre-Sévère, mais plus probablement au premier. Au revers est Diane debout; elle a la main droite élevée; dans la gauche

elle tient un arc; à ses pieds est un cerf ou plutôt une gazelle, car le bois n'est pas rameux. On lit autour, ΧΕΡ.

Les trois médailles suivantes appartiennent à la Sarmatie d'Europe.

Le nº. 3 nous présente une tête grossière avec cette inscription, ΑΒΙΟΠ, c'est-à-dire, ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΣ, ou ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΕΩΝ, la ville d'Olbiopolis. *Derrière* la tête, il y a un monogramme : au revers est une figure barbare très-effacée, où je crois distinguer les traits confus d'un aigle qui déchire *un poisson*. M. de Waxel, dans son Recueil d'antiquités trouvées sur les bords de la mer Noire, nº. 24, a publié une très-grande médaille d'environ cinq pouces de diamètre, où l'on voit de semblables traits, et il croit y reconnaître aussi les traces d'un aigle; elle a été ramassée dans des ruines près d'Adjeder ou Ovidiopole. On a recueilli dans les ruines d'*Olvio*, une médaille de la même dimension que la précédente, et le type de l'aigle

est mieux conservé. (Waxel, n°. 47-48.) Ces rapports me persuadent que la médaille citée par M. de Waxel, n°. 24, appartient comme celle-ci à Olbiopolis.

Nous venons de parler de médailles d'une très-grande dimension, celles que l'on voit sous les n°s. 4 et 5, sont au contraire extrêmement petites, et les seules qu'on ait publiées de ce module. Sur la face du n°. 4, il y avait une tête, dont on ne peut plus rien distinguer. Sur le revers, il y a un poisson, et on lit en caractères rétrogradés, le mot OIBΛ. *Olbio*. Sur la face du n°. 7, il y a aussi une tête très-fruste, et au revers, le même poisson, avec les lettres ΛB, qui font partie du mot OΛBIO; elle est grossièrement figurée.

Les deux médailles n°s. 6 et 7 ont été trouvées à *Panticapée*; cependant, comme elles ne sont point accompagnées d'inscription, on ne peut pas donner la certitude qu'elles appartiennent à cette ville. Le carquois s'ob-

serve souvent sur les médailles de *Phanagorie* et d'*Héraclée*, et sur celles de *Callatia*, dans la Mœsie inférieure, comme sur celles de Panticapée.

Ces deux médailles ont sur la face, la tête de Bacchus, couronnée de feuilles et de baies de lierre. Cela pourrait faire soupçonner qu'elles appartiennent à *Dionysiopolis*, ville située sur le Pont-Euxin : elle reçut son nom, qui veut dire *ville de Bacchus*, parce qu'on y révérait une statue de ce Dieu, qui y avait été apportée par la mer; mais sur les médailles de Panticapée, Pan, comme suivant de Bacchus, a aussi la tête couronnée de lierre.

Le grand carquois qui est sur le revers de ces médailles, servait à contenir l'arc et les flèches; il est orné de la figure de l'*Oistodoche*, boîte destinée à mettre particulièrement les flèches. Ces médailles ont chacune un monogramme différent, ce qui n'est pas favorable à l'opinion de ceux qui veulent

que le monogramme de la médaille n°. 7, dans lequel on distingue les lettres ΦΑΡ, désigne une ville appelée *Pharnacia*.

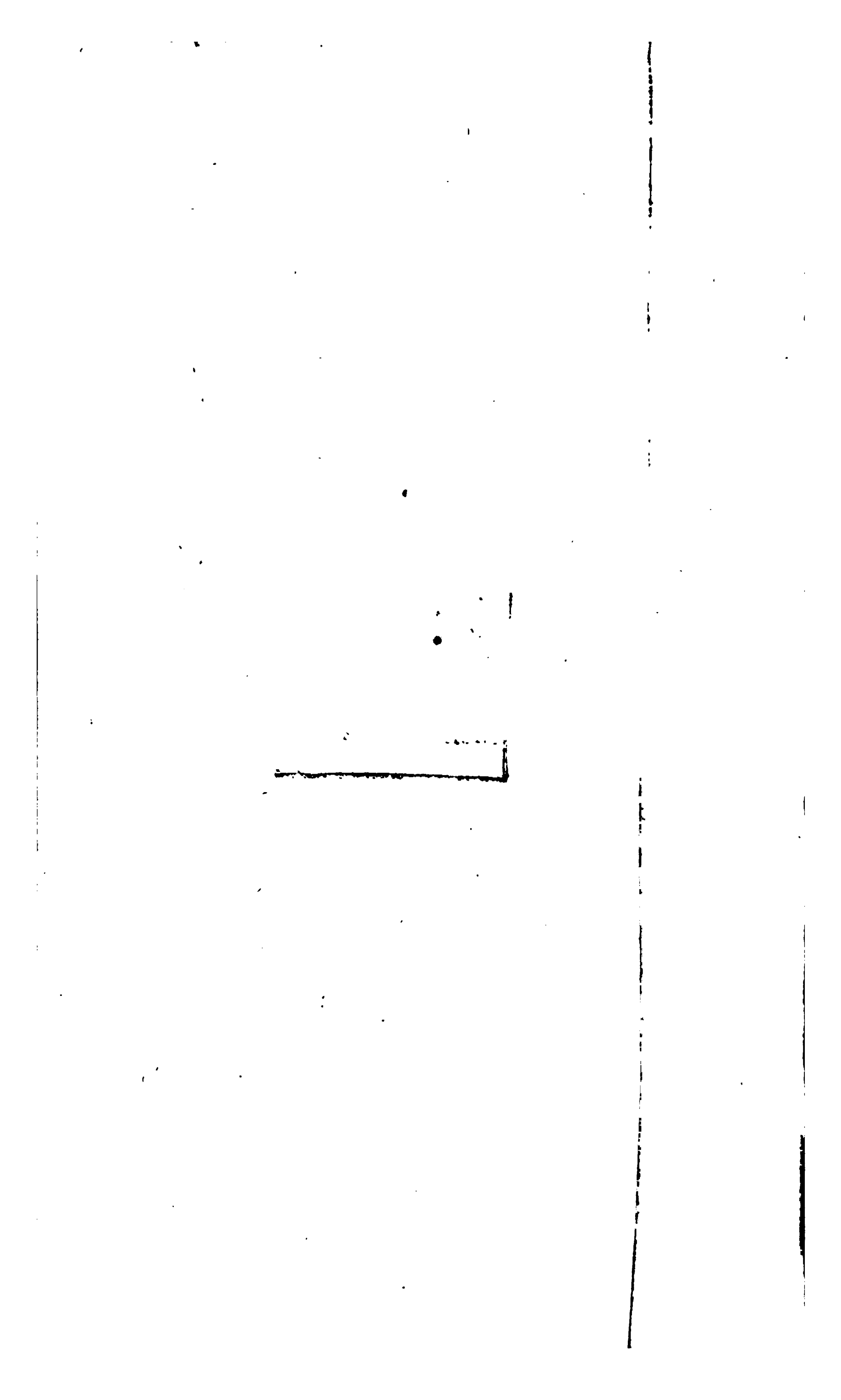
La médaille n°. 8, a été trouvée à Balaclava. On y voit, d'un côté, un homme qui paraît être dans un bige, de l'autre, un chien courant. M. de Waxel, n°. 35, a publié une pièce à peu près semblable.

On a beaucoup de médailles de *Sinope*, ville de la Paphlagonie, qui était devenue le siége des Rois de Pont, après que Pharnace I s'en fut emparé. On en connaît plusieurs qui ont, comme celle-ci, d'un côté la tête de Jupiter, et au revers, l'aigle posé sur le foudre, avec le mot ΣΙΝΟΠΗ dans l'exergue. Celle qui est gravée n°. 9, présente dans le champ les lettres ΓΚΣ. Ces lettres indiquent une époque qui doit être fixée d'après l'ère qu'on croit avoir été commune au Pont et au Bosphore, et qui, selon Cary, Froelich et Eckhel, commençait à l'année

de Rome 457. L'époque de notre médaille, est celle de l'an 223 de cette ère, 680 de Rome, la 41e. année du règne de Mithridate VI, 74 ans avant l'ère vulgaire; Mithridate VI est celui qui se donna la mort, l'an de Rome 691, 63 avant l'ère vulgaire, pour ne pas servir au triomphe des Romains. Son fils Pharnace l'avait trahi dans le moment où il projettait d'aller leur porter la guerre au sein même de leur capitale.

Cette pièce est d'autant plus curieuse, qu'on n'a encore eu *jusqu'ici* aucune médaille autonome de Sinope qui portât une date, et qu'on n'en connaît qu'une de Mithridate VI avec celle-ci.

Les médailles 10 et 11 sont assez communes dans la Crimée; elles ont été coulées et sont d'une fabrique informe, mais dont la barbarie n'a aucune analogie avec celle des monnaies antiques du même pays. Elles se ressentent plutôt de l'état de grossièreté et d'ignorance dans lequel cette contrée a dû



être plongée vers la fin du tems où elle était sous la domination des derniers empereurs de Constantinople. M. de Waxel, n°s. 29-37, a publié des pièces semblables. Je crois que les signes qu'on y voit, sont ceux du Christianisme; d'un côté est la croix, symbole du salut; de l'autre, l'ancre qui est celui de la foi.

Les deux dernières pièces, n°. 12-13, sont des monnaies qui ont eu cours en Crimée dans le tems où les Génois étaient maîtres de cette contrée, et y avaient établi leur commerce. M. de Waxel, n°. 26, a publié une monnaie semblable.

La cornaline figurée sur la planche III a été trouvée à Panticapée. Elle représente un sacrifice qui a lieu devant le portique d'un temple; on y reconnaît le victimaire qui tient une couronne, il est armé d'un couteau; le *popa* porte sur l'épaule la massue qui doit assommer la victime; un jeune ministre des sacrifices, *Camillus*, tient un vase

rempli de feu ; un autre ministre porte un flambeau ; le pontife vient après, il a la tête voilée ; derrière lui est une femme pour laquelle on va offrir le sacrifice ; cette intaille est d'une agréable exécution, et c'est ce qui a engagé à la faire graver : cependant elle n'est pas antique ; il est aisé d'y reconnaître le style du seizième siècle, appelé dans les arts le *Cinque cento*, et le sujet est probablement copié d'après un bas-relief antique. C'est une erreur de quelques voyageurs, de penser que tout ce que la terre recèle dans les pays qu'ils parcourent est un ouvrage des anciens ; des objets perdus par des voyageurs sont ensuite retrouvés par d'autres qui leur succèdent, et ils n'appartiennent pas pour cela à des tems reculés. On rapporte souvent de l'Égypte, de la Grèce, de l'Asie mineure des pierres gravées qui sont évidemment modernes : l'intaille dont nous donnons la figure est dans ce cas.

ITINÉRAIRE

Tracé par M. Pallas pour tous les endroits remarquables de la Crimée.

A Bachtchisarai ;

Le palais des khans, avec la mosquée et les mausolées, les jardins et le harem ;

Le bain turc ;

La ville juive Dshoufout-Kalé, le cimetière des juifs, le mausolée d'une princesse tatâre, la synagogue ; enfin, le monastère grec dans la vallée qui conduit à cette petite ville.

En sortant de Batchtchisarai, les mausolées de quelques khans et saints, à l'endroit nommé Eski-yourt.

A Sévastopole ou Actiar ;

L'ancienne Chersonèse hors de la ville, auprès de la baie de quarantaine, et les autres ruines des environs, surtout les traces de la *toute ancienne Chersonèse*, qui occupe tout le promon-

toire Fanary, à douze verstes de Sévastopole, et que l'on pourra visiter en allant de là au monastère Saint-Georges.

Se faire conduire en chaloupe au fond du port, à l'endroit où la petite rivière Byoukousen se décharge dans la baie, pour y voir les ruines et grottes d'Inkerman, et les galeries taillées dans le roc, où sont les magasins à poudre de la flotte : il faut une permission de l'amiral pour y entrer.

Entre Bachtchisarai et Sévastopole on pourrait s'arrêter au *village de* Karclès ou Kara-slaès, pour faire une tournée à cheval à l'ancienne forteresse génoise, nommée Mankoup, et aux ruines de Tcherkès-Kermen, près desquelles il y a un puits remarquable, très-profond : on y descend par des marches taillées dans le roc.

En allant de Sévastopole à Balaclava, on peut se détourner pour visiter le promontoire Fanary et le monastère de Saint-Georges, près duquel doit

avoir existé l'ancien temple de Diane, soit sur le promontoire Aya-bouroun, à l'est du monastère, ou sur une pointe de roche avancée, percée à fleur d'eau et en forme de portail, qui se trouve à l'ouest à peu de distance du même monastère ; on voit des ruines très-antiques au-dessus de l'un et de l'autre promontoire.

A Balaclava, le port et l'ancienne ville génoise.

De là, à cheval à Baidari, dont la vallée, semée de nombreux villages, a été tant célébrée.

De Baidari, on peut prendre le passage des montagnes vers Foros ou Pchatka qui est moins dangereux, ou de Skelac à Mouhalatka, par la mauvaise descente de Merdouen.

Étant descendu sur la côte, la suite des villages et des vallées continue ainsi :

Koutchouk-Koy ; une partie de la pente de montagne a glissé dans la mer,

en 1784, avec partie du village et des jardins : on voit encore des traces de semblables catastrophes en plusieurs autres endroits de la côte méridionale.

Kikenèis.

Limana, où il y a des traces d'un ancien fort grec. Les Tatârs de ces deux villages ont une forme de tête et une physionomie toute particulière.

Siméus, où il y a beaucoup d'oliviers.

Aloupka, vallée remarquable par ses ruines de roche, ses oliviers, ses lauriers, et un fort grec : il y a aussi quelques cyprès transplantés, qui supportent bien le climat.

Mouskos, }
Gaspra, } dans la même vallée.
Choris, }

Aoûtka, petit village habité par des Grecs, qui s'occupent principalement à la pêche des huîtres. De là on voit les cascades de la petite rivière Akar-

sou, qui descend des précipices de la montagne voisine.

Yalta, avec une ancienne église grecque, où un bataillon de chasseurs fut jadis taillé en pièces par les Turcs, qui y firent une descente.

Derekoï, où il y a les seuls châtaigniers qui existent en Crimée.

Marssanda, Magaratch, Nikita, } trois villages, jadis habités par les Grecs émigrés de Mariotipol.

Yoursouf, avec un petit port et un ancien fortin grec et génois au-dessus du port.

Parthenit; on trouve, avant d'y arriver, quelques colonnes et les restes d'un temple.

La montagne de l'Ours ou Ayoudagh, fort avancée dans la mer, sur laquelle on voit les restes d'un monastère grec fortifié, et sur les précipices du rivage beaucoup de fraisiers arbousiers.

Kout-chouk-lambat, avec un joli port entouré par des roches.

Alouchta, au pied du Tchatyr-dagh, avec les ruines d'une forteresse grecque.

D'ici on peut, par Schouma, monter la haute montagne du Tchatyr-dagh, de laquelle, par un tems clair, on voit toute la Crimée à vue d'oiseau.

Chemin faisant, on peut se détourner à Temirdchi, village remarquable par des ruines de roches, qui fut jadis miné par les sources, et écrasa une partie du village d'Alouchta; on peut revenir à Ak-metchet par un chemin praticable aux charrois.

Veut-on plutôt continuer de côtoyer? on poursuit par Kourou-ozen, Koutchouk-ozen, Oulou-ozen et Touyak, puis à Ouskout, où l'on peut aller aussi en voiture de Karasoubazar.

Entre ce village et le suivant, nommé Kapsokhor, il se trouve sur un promontoire fort avancé une ancienne tour grecque, bien conservée, qu'on

nomme la Tour des Bergers (Tchoban-Kalé); de là par Koutlak à Soudagh.

Soudagh, où je prie M. de Reuilly de descendre dans ma maisonnette. Voir l'ancienne ville génoise, sur la montagne près de la mer; elle mérite d'être visitée.

De Soudagh on peut poursuivre la côte par Kooz, Otous et Karadagh à Caffa, ou bien y faire arriver sa voiture et passer par la vieille Crimée (Staroï-Crim) à Caffa. La route de poste de Caffa à Kertch n'a de remarquable que la ligne ancienne d'Akos, qui fut probablement la dernière limite du royaume Bosphorien.

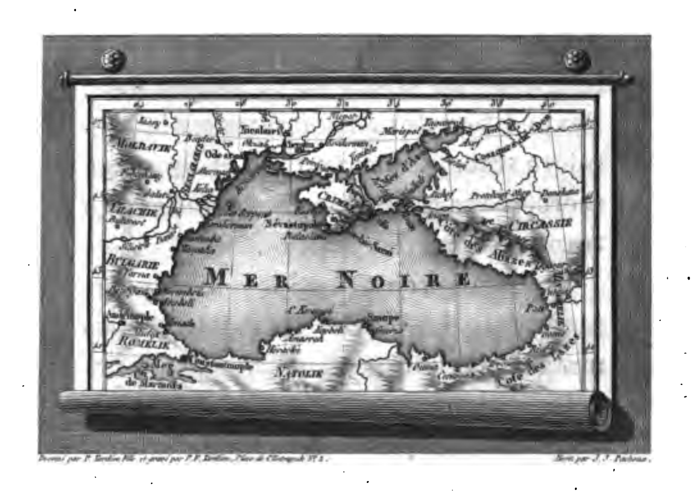
Kertch; visiter la très-ancienne église grecque, plusieurs inscriptions, la forteresse turque.

Iénikalé, remarquable par un sarcophage sous la fontaine, plusieurs inscriptions dans la maison du commandant, un aqueduc turc hors de la ville, et quelques sources d'asphalte,

ainsi que des gouffres qui rejettent de la vase fluide.

A Taman : antiquités, inscriptions, et sur-tout gouffre vaseux au-dessus de la colline, près de la nouvelle forteresse.

MÉMOIRE
SUR LE COMMERCE
DE LA MER NOIRE.



MÉMOIRE
SUR LE COMMERCE
DE LA MER NOIRE (1).

Les fréquentes tempêtes qui agitent la mer Noire, et la barbarie des peuples habitans de ses côtes, empêchèrent

(1) Ce Mémoire, résultat de mes observations pendant mon séjour sur les bords de la mer Noire, pourra donner une idée du commerce de cette mer, des principaux

longtems les Grecs de la fréquenter; l'expédition des Argonautes est la première trace de navigation et de commerce dans cette mer, qui nous ait été transmise par l'antiquité.

Ce commerce avait lieu principalement dans les parties orientales; mais malgré l'établissement de plusieurs colonies sur ces côtes, il fut peu considérable pendant les beaux siècles de la Grèce, et sous l'empire des Romains : il ne commença à fleurir qu'à l'époque des croisades, lorsque les Latins s'emparèrent de Constantinople. Alors les Génois et les Vénitiens exploitèrent ce commerce avec un profit d'autant plus grand, que la conquête de l'Egypte par les Arabes,

---

obstacles qui s'opposent à sa prospérité, et des avantages que la France en pourrait retirer.

Le désir de me rendre utile m'a fait entreprendre cet essai, dont mon âge et mon inexpérience feront excuser l'imperfection. J'ai touché légèrement un sujet que M. Antoine traite à fond dans l'excellent ouvrage qu'il vient de publier.

ayant entièrement détruit l'ancien commerce d'Alexandrie, les marchandises de l'Inde s'ouvrirent une nouvelle route pour se répandre en Europe. Elles y arrivaient, tantôt par l'Indus et la mer Caspienne, où des caravanes les transportaient par terre à travers la Géorgie et la Mingrélie; tantôt remontant le golfe Persique, le Tigre ou l'Euphrate, elles arrivaient par l'Arménie jusqu'à Trébizonde, où les Vénitiens et les Génois allaient les chercher pour en fournir l'Europe.

La jalousie, suite inévitable des grands avantages que procurait ce commerce, occasionna des guerres sanglantes entre les Vénitiens et les Génois; ces derniers finirent par s'en rendre maîtres, en contribuant au renversement de la domination des Latins à Constantinople; profitant habilement de la reconnaissance ou de la faiblesse de l'empereur Grec, ils en obtinrent de tels avantages, qu'ils n'eurent plus

de rivaux. Pour s'assurer la possession exclusive de ce commerce ils fortifièrent leur établissement de Péra, établirent des colonies sur les côtes, principalement en Crimée, et firent de leurs comptoirs autant de places fortes. Caffa fut la principale ville de leur commerce avec l'Orient, et le port dans lequel allaient se rendre toutes les marchandises qui avaient été transportées jusqu'à la mer Noire (1).

Les Génois se procurèrent d'immenses richesses et se mirent en état, malgré la petitesse de leur territoire, de tenir alors un des premiers rangs parmi les puissances maritimes : ils jouirent de ces avantages jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II., dont leur expulsion de Crimée fut la suite presque immédiate. Avec la puissance

(1) Les marchandises des Indes, de Perse et d'Arabie arrivées à Astrakan, remontaient le Volga, allaient ensuite par terre jusqu'au Don, éloigné de soixante verstes, étaient portées par le fleuve jusqu'à Asof, de là embarquées pour Caffa.

Génoise fut anéanti le commerce de la mer Noire (1).

Les progrès de la navigation, la découverte de la route des Indes et de l'Amérique, donnant un nouvel essor à l'esprit mercantile des Européens, empêchèrent, en quelque sorte, les regrets qu'auraient pu leur causer la perte de cet ancien théâtre de leur prospérité, et les détournèrent de chercher les moyens de le rouvrir. Ce ne fut qu'au commencement de ce siècle, que Pierre Ier. voulant créer le commerce, inconnu, pour ainsi dire, dans son vaste empire, sentit l'avantage immense qu'il retirerait de la possession de quelques ports sur la mer Noire. Il réussit à s'emparer d'Asof; mais les malheurs qu'il éprouva depuis, et la paix du Prouth, lui firent perdre ses

---

(1) Il est à observer qu'à cette époque, le rétablissement de l'ancienne route du commerce par Alexandrie, qui eut lieu sous Sala-Eddin, avait déjà tari cette source de richesses.

conquêtes et le fruit qu'il en espérait. Catherine II, marchant sur les traces du législateur de la Russie, eut la gloire d'exécuter le plan que son génie avait conçu.

Après deux longues guerres, les Turcs se sont vus forcés de laisser les Russes s'emparer d'une partie de la petite Tatârie, et enfin de la Crimée, y fonder une marine et obtenir pour leur pavillon, le libre passage des Dardanelles.

L'Autriche, alliée de la Russie, a partagé ce dernier avantage, et ces deux nations seules, ont fait ce commerce, toujours faible faute de moyens et de concurrence, jusqu'au moment où, après la conquête de l'Egypte, le Gouvernement français a obtenu par son traité de paix avec la Porte, la libre navigation de la mer Noire : elle a été presque aussitôt accordée aux principales puissances de l'Europe ; en sorte qu'on peut regarder comme définitive-

ment libre le commerce de cette mer. Il embrasse celui de la Crimée, celui des côtes de la mer d'Asof et de celles des Abazes, celui de la Natolie et des provinces Ottomanes, de l'Asie, de la Romélie, de la Bulgarie, de la Valachie et de la Moldavie, et sur-tout celui de la Pologne et de la Russie.

La Crimée est avantageusement située pour les relations commerciales; cette presqu'île entourée par la mer Noire et par la mer d'Asof, dans laquelle le Don vient se jeter, peut recevoir dans ses ports, principalement dans ceux de Kerch et de Caffa, les marchandises des Indes et de la Perse (1), de la Sibérie (2), etc. Son propre commerce,

(1) De la même manière que du tems des Génois.

(2) Le fer, le cuivre, les mâtures, le goudron, les peaux, peuvent arriver de la Sibérie, en suivant le cours du Kama et du Volga, jusqu'à Doubofka, où traversant l'Isthme de soixante verstes, qui sépare le Volga du Don, et embarquées derechef à Katchalinskaya, ces marchandises descendent par le Don, jusqu'à la mer d'Asof, pour être portées à Taganrok, ou directement à Kertch.

qui ne laisserait pas d'être étendu, est peu considérable par le défaut de population : il consiste en laine, crin, cuirs, maroquins, pelleteries, peaux d'agneaux, ketchès ou feutres, ouvrages grossiers de poil de chèvre et de chameau; beurre, miel, suifs, poissons salés et secs, caviar, vins, grains, etc.

Chaque place de la côte de Natolie a son commerce particulier : je n'entrerai dans aucun détail et me contenterai de dire qu'outre une grande partie

---

et Caffa : il vient même du beurre et des graisses par ce moyen, et avec des bénéfices considérables. Les toiles à voiles des gouvernemens intérieurs de la Russie, les chanvres, les lins très-abondans, sur-tout dans les gouvernemens de Penza, de Nishnei-Novogorod, et de Woronesh, ont un trajet bien moindre à faire pour descendre par quelques rivières secondaires, jusqu'au Don, qu'elles n'en font maintenant de ces mêmes cantons, jusqu'à la Baltique.

On ne doit pas oublier parmi les articles à tirer des parties inférieures du Volga, l'huile et la colle de poisson, le caviar, la soude et des suifs. Les frais de transport seraient peu considérables, et l'établissement d'un cabotage de la mer d'Asof à Caffa, les diminueraient encore.

des productions que j'ai citées plus haut, elles peuvent encore fournir des cuirs de buffles et de bœufs, du chanvre, de la soie, du bois de buis, des solives, des planches et du bois de construction.

La Moldavie et la Valachie peuvent fournir tant par elles-mêmes que par la Gallicie, une grande partie des mêmes productions; la navigation du Pruth et du Danube offrant toute facilité pour le transport : les principaux articles sont le lin, le chanvre, les laines, le miel, la cire et les bois de construction (1).

Le grand territoire, connu sous le nom de petite Pologne, est un des pays les plus fertiles de l'Europe. On y trouve en abondance le blé, l'orge, le lin, le chanvre, les mâtures, les bois de construction, le goudron, des chevaux, des bœufs, et enfin des viandes

(1) Le gisement des forêts sur les bords du Prouth et du Niester, est on ne peut plus favorable pour l'exploitation et le transport.

salées, du beurre, des fruits, des cuirs et des peaux de moutons et de buffles.

Ces denrées n'avaient pas eu jusqu'à présent d'autre débouché que Dantzick et quelques-uns des ports de la Baltique, ce qui en augmentait beaucoup le prix; mais depuis l'établissement du port d'Odessa, les habitans de la petite Pologne, de la Volhinie, de la Podolie et des autres provinces qui les avoisinent, ont donné à ces denrées, la direction de la mer Noire (1).

En échange des productions variées de toutes ces fertiles contrées, nous pourrions importer celles de notre sol et différens articles de notre propre industrie.

Nous leur fournirions nos huiles, nos eaux-de-vie, nos vins, particulièrement ceux du midi, nos savons, nos

(1) Les droits et les entraves dont les Prussiens surchargent le commerce de la grande Pologne, peut le détourner de la Vistule et de Dantzick, pour le porter sur le Niester.

draps et étoffes de soie, qu'ils ne tirent que des foires de Léipsig, nos quincailleries, les sucres et cafés qui leur viennent d'Allemagne (1), et enfin des serges, des fêz, des faïences, de la porcelaine, des miroirs et des verreries.

Il est indispensable au commerce français de former des entrepôts dans la mer Noire, des différentes marchandises, dont le débit serait avantageux dans les contrées qui l'avoisinent, et en retour desquelles il recevrait les productions du pays à un prix avantageux (2).

---

(1) Si l'état de nos colonies, nous empêche de fournir les sucres, cafés et autres denrées coloniales dont les provinces littorales de la mer Noire, font une grande consommation ; notre alliance avec l'Espagne peut nous mettre dans le cas de les tirer de ses Ports, et particulièrement de celui de Cadix. Il est utile d'observer que le port de Trieste, qui n'était rien il y a trente ans, doit son importance actuelle aux marchandises coloniales dont il approvisionne ses propres provinces et les pays situés sur les bords de la mer Noire.

(2) Un dépôt des marchandises que la Natolie tire maintenant par les caravanes de Smyrne et par Cons-

Ce commerce d'entrepôt, outre ses autres avantages, aurait encore celui de former des marins et de les familiariser avec la mer Noire, dont les côtes ont été jusqu'à présent mal explorées. Les périls de la navigation de cette mer épouvantent la plupart des négocians; mais ils ne peuvent se dissimuler que les plus grands dangers sont la maladresse dans la manière de charger les navires, et l'ignorance et l'inexpérience des navigateurs : l'habitude, par exemple, a assujéti tous les navires qui viennent de Constantinople dans le port d'Odessa, à venir reconnaître l'île des

---

tantinople, pourrait être plus avantageusement placé en Crimée, si l'on obtenait un privilége de transit de la cour de Pétersbourg, ou si un port franc y était solidement établi. En tirant par cet entrepôt des soies de Brouse et de Perse, elles seraient d'un bon débit pour la Russie même; il est à remarquer que les drogues qui viennent des confins de la Perse, au lieu d'être envoyées en Russie par Tiflis et de là à leur destination, sont embarquées au golfe Persique, et reviennent ensuite par la Baltique, après avoir fait, pour ainsi dire, le tour du monde.

Serpens, située près de l'embouchure du Danube : qu'en arrive-t-il? que lorsque les vents d'ouest sont violens, les bâtimens sont forcés de s'échouer sur les côtes. Un habile navigateur (1) m'a assuré qu'il vaudrait infiniment mieux venir reconnaître la pointe de la Crimée. Quoi qu'il en soit, la fréquentation de la mer Noire, par les différens pavillons des Etats maritimes qui en ont obtenu l'entrée, fera bientôt évanouir une partie des dangers de cette navigation.

La position de la France lui assure la supériorité sur tous les peuples de l'Europe, et ses intérêts sont d'accord avec ceux de la Russie. Ces deux Etats possèdent le plus d'objets d'échange, et sont les seuls qui puissent satisfaire leurs besoins mutuels, sans l'intervention des étrangers : un commerce direct et réciproque devrait agrandir leur

(1) Le comte Hayda, capitaine de vaisseau.

sphère d'activité et leurs bénéfices respectifs; mais un grand nombre d'obstacles s'opposent encore à ce que ce commerce puisse prendre l'essor dont il est susceptible.

Les principaux obstacles sont : 1°. La jalousie de l'Angleterre, qui ne néglige aucun moyen d'entraver les établissemens que nous pourrions former dans les provinces littorales de la mer Noire. Toute relation commerciale d'un autre peuple lui semble une atteinte à sa propriété, et l'intérêt de son commerce de la Baltique est d'accord avec sa jalousie.

2°. Les droits de douane prélevés sur les marchandises importées, sont tout-à-fait décourageans; non-seulement par l'énormité des droits, par les vexations qu'ils entraînent, mais par les difficultés que l'on fait naître, et les formalités qu'on exige. Le commerce français est loin d'être favorisé (1).

---

(1) Par exemple : les vins d'Alicante, de Madère, de

3°. Le défaut d'une chambre d'assurance rend le commerce très-dangereux, et entrave les spéculations.

4°. Le défaut d'un change direct entre la France et la Russie, et les variations fréquentes et considérables dans le cours du change de Russie, obligent les négocians français à envoyer des espèces d'or ou d'argent, ce qui les prive long-tems de leurs capitaux effectifs, ou à tirer sur Pétersbourg, ce qui allonge beaucoup les opérations; et dans ces deux cas, ils sont exposés aux pertes qui résultent de la fluctuation du change.

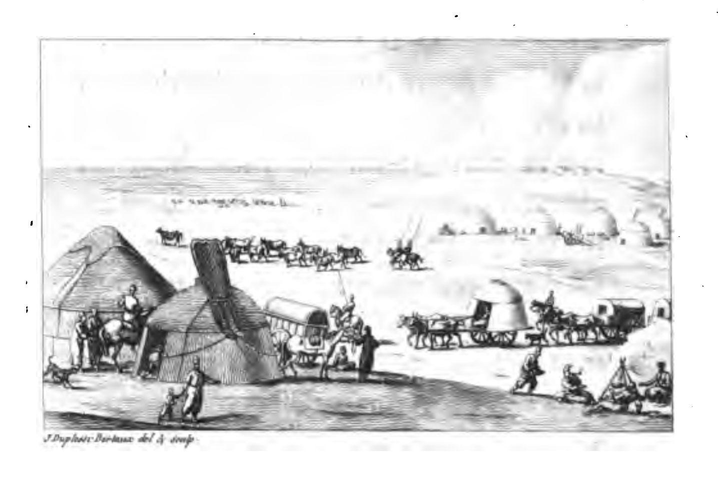
5°. La difficulté de se procurer à

Malaga, de Portugal, d'Italie et de l'Archipel, sont taxés à 4 roubles 50 copecks la barrique, et les vins ordinaires de Provence, des bords du Rhône, du Languedoc et du Roussillon, sont imposés à 15 roubles la même mesure. Il en est de même de plusieurs autres articles: ajoutez à cela la somme en argent qu'il faut porter, afin d'acquitter les entrées au moment du débarquement, ce qui double les avances et les risques: d'après cela l'importation devient nulle par le peu de bénéfice qu'elle offre.

Odessa ou dans les autres ports de la mer Noire, les capitaux nécessaires, et le taux exorbitant de l'intérêt.

Tels sont les principaux obstacles qui s'opposent à la prospérité du commerce français dans la mer Noire.

NOTES
SUR
LES PRINCIPAUX PORTS
COMMERÇANS
DE LA MER NOIRE.



NOTES
SUR
LES PRINCIPAUX PORTS
COMMERÇANS
DE LA MER NOIRE.

ODESSA est situé entre le Niester et le Nieper, à l'ouest d'un golfe que forme la mer Noire, sous le quarante-

septième degré quinze minutes de latitude.

Son port est un des plus faciles à aborder, une rade très-grande offre un mouillage excellent. Sa profondeur est d'environ onze mètres, sur un fond si compacte, que les meilleurs navires sont obligés de lever leurs ancres de tems en tems pour qu'elles ne s'y attachent pas trop. Les bâtimens jouissent donc de l'avantage inappréciable de ne pouvoir pas chasser sur leurs ancres dans les coups de vents. Une digue jetée dans la mer, abritera les vaisseaux contre les glaces (1) et les vents du sud-est et de l'est, les seuls auxquels le port soit exposé.

Odessa jouit d'un air sain; sa température est douce. Les plaines immenses qui l'avoisinent, sont d'une grande fertilité; mais le manque de bras les fait rester incultes. Ces vastes steps entièrement nus, dans lesquels l'horizon

(1) En 1802 elles s'étendaient à 12 verstes du rivage.

seul borne la vue, sont tout-à-fait dégarnis de bois, aussi la ville en manque-t-elle pour son chauffage. L'eau est d'une assez mauvaise qualité et extrêmement rare en été.

Lorsque les voituriers amènent des grains de l'intérieur, ils sont souvent en danger de perdre leurs bœufs, et ils en ont quelquefois deux à trois mille. Un plus grand nombre de puits, et surtout les eaux d'une fontaine, qu'on pourrait y amener, et qui est peu distante de la ville, feraient cesser ce fléau.

Cette ville sortie tout-à-coup du sein de la terre, a déjà près de huit cents maisons. Elle est bien percée; les rues sont larges, mais la poussière ou la boue les rendent fort incommodes. La population d'Odessa s'élève à environ quatre mille cinq cents habitans, dont les Italiens, les Juifs et les Grecs forment les deux tiers. On y compte cinq maisons de commerce, dont une française, une anglaise, une italienne,

deux allemandes, et quelques courtiers (1).

On accorde des emplacemens à toutes les personnes qui déclarent vouloir bâtir, à la charge par elles de remplir leurs promesses dans l'espace de deux ans; sinon elles sont déchues de leurs droits sur le terrain concédé. Les habitans d'Odessa propriétaires d'immeubles, peuvent armer et expédier des navires sous le pavillon de Russie.

De vastes quais doivent être faits après que les moles du port seront achevés. L'extérieur agréable que l'on a voulu donner à la ville, a obligé de placer les casernes le long de la côte qui domine les quais; ce bâtiment qui masque entièrement la ville, est la source de mille incommodités, et prive les négocians du plaisir de voir arriver

(1) Odessa a pris un tel accroissement qu'en 1804 le nombre des habitans s'élevait à huit ou neuf mille, et celui des maisons à treize ou quatorze cents : les loyers y sont très-chers.

leurs vaisseaux : un port marchand ne doit pas paraître exclusivement consacré au militaire. La garnison, composée d'un régiment d'armée, loge dans les casernes qui sont plus que suffisantes.

On n'a pas eu la même attention pour le lazaret, si on peut donner ce nom à deux ou trois barraques, et à quelques misérables hangars de bois humide. Un mur en pierres sèches, de quatre pieds de haut, des palissades de la même hauteur, des magasins dont les ouvertures fermées avec des barreaux de bois, donnaient sur un terrain ouvert ; telles étaient les précautions qui défendaient Odessa et l'empire Russe contre le fléau de la peste, qui y a déjà plusieurs fois exercé ses ravages. Le gouvernement se croyait en sûreté, parce qu'il payait la somme destinée pour l'entretien de la quarantaine. Quelques fripons avaient métamorphosé Odessa en une petite répu-

blique dont ils étaient les chefs suprêmes, ils achetaient, vendaient, établissaient des impôts, s'enrichissaient d'une manière scandaleuse, et ce qu'on aura peine à croire, cet état de choses durait depuis quelques années, lorsque l'arrivée de M. de Richelieu consterna ces fripons, et fit enfin respirer les honnêtes gens. Des sommes énormes ont été dépensées par le Gouvernement pour la ville et le port; mais une grande partie en a été détournée. Odessa possède soixante-dix mille roubles de revenu, et aucun établissement public n'indique l'emploi de ces fonds (1).

Une forteresse en pentagone régulier, située sur le bord de la mer à une verste de la ville, paraît avoir été destinée à la protéger : les ouvrages en sont bien faits, mais le peu de solidité

(1) La ville jouit du privilége d'affermer à son profit la vente des eaux-de-vie, et de retirer de la douane le dixième des droits qui y sont perçus.

des remparts et la proximité d'un profond ravin, ne lui permettraient pas de se défendre long-tems. Persuadé de cette vérité, M. de Richelieu a demandé à faire de cette forteresse l'établissement de la quarantaine, qui se trouverait ainsi placée commodément, et à l'abri de toute communication (1).

Fort de la confiance de l'empereur Alexandre, M. de Richelieu, animé du désir de faire le bien, a arrêté les déprédations : les fripons ont été chassés, des gens honnêtes les ont remplacés dans toutes les parties de l'administration, les travaux utiles s'achèvent, les maisons s'élèvent de tous côtés, et cette ville naissante, ne tardera pas à devoir à son nouveau chef,

(1) Les bâtimens qui entrent dans le port d'Odessa, peuvent débarquer leurs marchandises, en charger de nouvelles quinze jours après leur entrée, et partir sans avoir communiqué avec la ville, ni avoir été assujettis à la durée de la quarantaine.

la prospérité à laquelle elle est appelée par sa situation (1).

Odessa, dont on soupçonnait à peine l'existence il y a huit ans, dont la rade n'était fréquentée que par quelques

(1) Depuis mon départ d'Odessa plusieurs mesures ont été prises pour favoriser son commerce.

En 1803, on a diminué d'un quart les droits établis par le tarif général, sur les marchandises d'importation et d'exportation, dans tous les ports de la mer Noire.

Un ukase du 5 mars 1804 a établi à Odessa un entrepôt pour les marchandises qui y arrivent par mer, et dont l'entrée est permise.

Un ukase du même jour, accorde la faculté du transit, avec franchise de tout droit, pour les objets de commerce étranger qu'il est permis d'importer par mer.

Le commerce manquait à Odessa d'espèces de cuivre: il s'était introduit un agiotage dans leur échange contre les assignations. Une banque vient d'y être établie pour donner au pair, de la monnoie de cuivre en retour du papier.

Les négocians se rassemblent à la bourse pour y traiter les affaires de leur commerce.

Les contestations en matière de négoce et de marine, sont soumises au jugement d'un tribunal d'arbitres. Chaque partie choisit le sien: si elles ne peuvent s'accorder, le gouverneur les nomme d'office.

Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire, pag. 216 et suiv.

bateaux turcs, a reçu dans son port en 1802, plus de trois cents vaisseaux; et en 1803, lors de mon départ, près de quatre cents bâtimens (1) étaient déjà venus y charger des grains.

La Podolie et l'Ukraine en avaient fourni pour un million et demi de roubles (2).

Il y a depuis quelque-tems une grande émigration en Bulgarie : la Russie la favorise et fait quitter facilement à ses habitans un pays où ils sont exposés à toutes sortes de vexations : ceux qui étaient à Odessa, vont être distribués dans les steps de la nouvelle Russie, et le Gouvernement leur donne une maison, une paire de bœufs et une char-

---

(1) La plus grande partie de ces bâtimens sont sous pavillon impérial : j'ai compté sept vaisseaux français, trois anglais et un espagnol.

(2) Les voituriers qui amènent les grains, partent au printems en espèce de convoi, marchent tant que leurs bœufs ne sont pas fatigués, s'arrêtent tous ensemble et les font paîtres dans les vastes steps qui bordent le chemin : ils achèvent ainsi le voyage, sans avoir rien dépensé.

rue : ils reçoivent aussi un peu d'argent, et sont exempts d'impôts et de fournir des recrues pendant vingt-cinq ans.

Vaisseaux arrivés et repartis dans le courant de l'an 1802.

Arrivés.

Russes sur lest	54
Idem, avec cargaison	67
Turcs sur lest	17
Idem, avec cargaison	42
Autrichiens sur lest	125
Idem, avec cargaison	54
Vénitiens sur lest	
Idem, avec cargaison	6
Ragusais sur lest	3
Idem, avec cargaison	1
Sous pavillon républicain sur lest	4
Total	333

Partis.

Russes sur lest	2
Idem, avec cargaison	81
Turcs sur lest	6
Idem, avec cargaison	43
Autrichiens sur lest. / *Idem*, avec cargaison	132
Vénitiens sur lest	
Idem, avec cargaison	6
Ragusais sur lest	
Idem, avec cargaison	2
Total	272

N. B. En 1803, le nombre des bâtimens de diverses nations entrés dans les ports de la mer Noire, s'est élevé à neuf cents, dont cinq cents à Odessa, deux cents à Taganrok, et les autres à Caffa, Koslof, etc.

t de l'an 1802.

Bled dur et
Farine de Fr
Id. de seig
Seigle ——
Fleur de fari
Orge . . .
Haricots bla
Lentilles ——
Bled de turqu
Graine de lin
Pois blancs e
Gruau et mi
Avoine ——
Diverses pro
meubles or
nes de navi
Cire jaune .
Miel brut. .
Beurre. ——
Suif de bœuf
Chandelles —
Brai et goudro
Bois de constr
tres , etc.

CHANGES.

Paris.	Le rouble vaut 3 fr. 25 cent. plus ou moins, à 70 jours de date.
Londres. . .	Le rouble vaut 31 deniers sterlings, plus ou moins, à 90 jours de date.
Hambourg. . .	Le rouble vaut 27 sols lubs banco, plus ou moins, à 65 jours de date,
Vienne. . . .	Le rouble vaut 80 kreutzers, plus ou moins, à 65 jours de date.
Amsterdam.	Le rouble vaut 30 sols courans, plus ou moins, à 65 jours de date.

B. Le rouble se divise en 100 copecks.
tableaux portent l'estimation des marchandises en roubles
ecks.

N. B. Les expo

ı4 *mars* 18o3.

ıRCHANDISES D'IMPORTATION.

Bled dur A
Idem. ter
Seigle .
Avoine.
Orge perl
Haricots b
Idem. de
Lentilles.
Pois blanc
Idem vert
Millet pel
Anis. .
Fleur de f

Bled de T
Chanvre,

LE POUD.

e fine d'olive.	R°. 12			
s. demi-fine.	9 50			
s. commune.	7 50			
e raffiné.	23 50			
es de Smyrne et raisins secs. .				
es				
ındes douces.				
in de Corinthe.				
nges douces le mille.	40	à	45	
ins, bon ordinaire.	24			
s. commun	22			
ats d'Hollande	390 cop.			contre assign. de banque.
tres turques.	50 à 52 cop.			contre assign. de banque.
d'argent blanc, 30 pour %.				contre assign. de banque.

(1) Le tche

NICOLAÏEF, fondé il y a treize à quatorze ans par un nommé Falleef, est situé sur le Bog, qui y reçoit l'Ingoul. La ville est bâtie à la moderne; les maisons sont de pierres et les rues sont larges. Elle manque des deux premiers besoins de la vie, d'eau et de bois : les vents de mer rendent saumâtres les eaux du Bog et de l'Ingoul. Le premier a environ dix-huit à vingt pieds de profondeur. Le port renferme la flotille, qui consiste en une centaine de bâtimens vieux et en assez mauvais état. Quoique la flotte de la mer Noire soit dans le port de Sévastopole en Crimée, le comptoir de l'amirauté est à Nicolaïef, ce qui met nécessairement de la lenteur dans les opérations.

CHERSON, fondé en 1774, sous le quarante-sixième degré trente-huit minutes de latitude, est sur la rive occidentale du Niéper, à cent verstes

de son embouchure dans la mer, et à quarante verstes au-dessus du Bog.

La ville est agréablement située sur une petite colline, au bas de laquelle coule le Niéper : sa largeur est d'environ sept verstes, il forme plusieurs petites îles qui sont couvertes de broussailles. On compte parmi les principales incommodités de Cherson, la poussière insupportable que le vent y pousse en tourbillons, la boue excessive en hiver et les essaims innombrables de cousins que produisent les bas-fonds.

La ville est défendue par une forteresse qui embrasse une grande étendue de terrain et renferme de belles casernes, un arsenal et plusieurs bâtimens destinés aux employés de la couronne (1).

(1) Depuis la conquête d'Oczakof, et de tout le pays situé entre le Bog et le Niester, cette forteresse est devenue assez inutile; au reste, quoique placée sur une petite hauteur, elle est cependant dominée par d'autres, ce qui la rendrait peu susceptible d'utilité.

La population de Cherson est de dix à onze mille habitans. On construit dans cette ville beaucoup de bâtimens marchands et des vaisseaux de guerre : on a placé les chantiers de la couronne le long du Niéper ; le grand dépôt de bois de construction sur l'autre rive. La corderie est superbe ; les cordages et les câbles sont excellens. J'ai vu plusieurs vaisseaux sur les chantiers : le port marchand est au bas de la ville et le quai bâti sur pilotis.

La navigation du Niéper offre de grandes difficultés vers son embouchure ; à quinze verstes de Cherson on est obligé de décharger les vaisseaux marchands qui remontent ce fleuve : les vaisseaux de guerre, avant d'être gréés, sont conduits sur des chameaux (1) jusqu'à Kilburn, forteresse

(1) On appelle chameaux, de grands bâtimens longs, carrés et à plates varangues, qui assujettis deux à deux avec des cables, servent à faire passer un vaisseau dans les endroits où il n'y a pas assez d'eau.

à la pointe d'une presqu'île que forme le Niéper à son embouchure et en face d'Oczakof. Les meilleures passes n'ont que cinq à six pieds d'eau. Ces difficultés décideront peut-être un jour à ne faire de Cherson qu'un entrepôt de marchandises et de bois de construction. Ces derniers pourraient être amenés et employés à Nicolaïef, où le Bog permettrait aux bâtimens d'aller sans chameaux jusqu'à l'approche de Kilbouroun. Peut-être serait-il encore plus avantageux de conduire les bois en Crimée, où se trouverait ainsi réuni tout ce qui tient à la marine.

Dans une des îles du Niéper est un lazaret : la quarantaine de Cherson venant d'être supprimée, rend cet établissement inutile. D'ailleurs la marine impériale doit être à l'abri du danger d'un tel voisinage.

Le commerce de Cherson (1) n'est

(1) La communication des contrées supérieures du Niéper, serait d'un bien grand intérêt pour le commerce

pas très-considérable. On y compte deux ou trois maisons françaises (1). La supression du lazaret va faire prendre la route d'Odessa à tous les bâtimens; et les négocians de Cherson devront y envoyer leurs marchandises, afin de

de Cherson; mais les cataractes occasionnées par la barre de granit et les rocs par-dessus lesquels passe le rapide courant du Niéper, empêchent la navigation. On compte douze de ces cataractes. Les dépenses que la couronne a faites et fait encore actuellement pour en débarrasser le fleuve, et faciliter les transports qui se font par terre dans le voisinage de ces chutes, n'ont produit jusqu'ici d'autres avantages, que de pouvoir faire flotter les bois de charpente, en descendant le fleuve, encore cela ne peut-il pas avoir lieu par les grandes eaux. Les mâts qui remontent le Niéper pour être ensuite transportés par terre jusqu'à la Duna, sont payés à Riga 300 roubles, tandis que par la mer Noire, on les aurait à 60.

(1) Ces maisons sont loin de pouvoir entrer en comparaison avec celle que M. Antoine y avait fondée. Cet habile négociant conçut le premier l'idée d'un établissement français sur les bords de la mer Noire : la réputation dont il jouissait et ses opérations bien combinées, rendirent bientôt sa maison le centre des relations commerciales de ces contrées avec la France, et il assura ainsi à sa patrie les bénéfices qui en devaient résulter. Pour prix des services importans qu'il avait rendus, le roi l'avait élevé aux honneurs de la noblesse.

profiter de l'avantage que les vaisseaux ont d'y pouvoir charger en quarantaine : un cabotage actif va donc s'établir sur la mer Noire, et procurera de grands avantages au commerce. Souvent une ville manque des denrées qu'une autre possède en abondance, et le défaut de communication établit une disette factice, dont les résultats sont nuisibles au commerce et à l'agriculture.

Près de Cherson, des plaines immenses nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs, qui sont à bas prix, et susceptibles d'être salés et exportés avantageusement à l'étranger.

On construit à Cherson à un taux assez avantageux ; mais les bâtimens qui en sortent ont de la défaveur pour les assurances, et cette défaveur est généralement méritée par leur peu de solidité et de durée : l'emploi de mauvais bois, la négligence des constructeurs en sont, sans doute, les véritables

causes; d'un autre côté, on n'apporte pas assez de soins à l'abattage des bois de construction : ce qui est presque général en Russie.

CAFFA, autrefois Théodosia, est situé en Crimée sur la mer Noire sous le quarante-quatrième degré cinquante-huit minutes de latitude.

La rade est à l'abri des vents, excepté de ceux du nord et du sud-ouest. Les vaisseaux mouillent assez près du rivage sur un fond limoneux qui est bon et assuré.

Cette ville si considérable du tems des Génois, dont le port faisait le plus grand commerce de la mer Noire, n'offre plus que des ruines et des décombres. Sa forte population a disparu, et quelques bâtimens marchands trouvent à peine à y charger : une centaine de maisons habitées en partie par des Grecs, est tout ce qui reste de cette ville jadis si puissante ; la pêche dans la

baie de Caffa est très-abondante, et les Palus-Méotides fournissent une très-grande quantité d'esturgeons, dont les œufs salés, qu'on nomme *Caviar*, forment un article important de commerce.

La situation avantageuse de Caffa, l'établissement de la quarantaine (1) et les encouragemens que le Gouvernement russe semble vouloir donner à son commerce, ne seront pas suffisans pour la rendre florissante, si elle n'obtient la franchise de son port : d'ailleurs le manque de bras s'y fera long-tems sentir, et l'appât de bénéfices plus grands que ceux que l'on a l'habitude de trouver ailleurs, peut seul encourager les négocians à tenter des essais longs et coûteux.

KOSLOF ou GOESLÈVE. Je ne parlerai point ici de ce port, dont j'ai précédemment donné la description (2).

(1) Un ukase a restreint les quarantaines de la mer Noire, aux deux seuls ports d'Odessa et de Caffa.

(2) *Voyez* page 128.

TAGANROK est situé sur une langue de terre à l'extrémité de la mer d'Asof.

Cette place aurait pu devenir importante pour le commerce par la navigation du Don et la proximité du Volga, qui lui ouvraient des communications faciles avec Moscou et Astrakan (1). Pierre-le-Grand ayant apprécié sa situation, la fit fortifier. On construisit une jetée dans la mer pour y pratiquer un port militaire et marchand, qui n'a jamais été entièrement achevé. Des chantiers furent établis, et on mit en construction des bâtimens pour le compte de la couronne. Un lazaret y fut bâti, et les équipages y faisaient la quarantaine.

---

(1) Pierre Ier. avait conçu le grand dessein de joindre le Don au Volga, et de tâcher de rétablir l'ancien cours du commerce de la Perse et de l'Inde; les marchandises de ces contrées, expédiées à Astrabad, port de la mer Caspienne, auraient passé de là à Astrakan, et de cette dernière ville à Taganrok.

Les avantages de la situation de Taganrok sont balancés par plusieurs inconvéniens. Le peu de profondeur de la mer d'Asof au détroit de Taman, exige des bâtimens qui ne tirent que neuf à dix pieds d'eau ; les bancs de sable dont cette mer est remplie, et la violence des courans, rendent les traversées longues et dispendieuses ; pendant tout l'hiver elle est impraticable à cause des glaces.

Le commerce de cette ville est considérable. Il consiste en blé, cuirs, chanvre, toiles à voiles, suifs, tabac, crin, caviar, fers, salpêtre, pelleteries, etc. En 1803 deux cents vaisseaux sont entrés dans le port.

La population de Taganrok peut s'élever à 6,000 habitans, y compris la marine et la garnison. Ses environs sont inhabités : cependant la facilité des débouchés devrait attirer sur ce sol inculte et fertile de nombreux cultivateurs.

Le traité d'Amiens était conclu lorsque j'achevai mon voyage, et la paix de l'Europe semblait consolidée. La France avait recouvert par le génie de son Chef, ses limites naturelles, et reconquis par ses victoires, son influence politique. Une nouvelle coalition s'est formée; mais guidée par le Héros qui préside à nos destinées, la grande armée s'est montrée digne de lui en surpassant son attente. Les prodiges de cette campagne et ses étonnans résultats feraient un jour regarder comme fabuleux, des tems si féconds en miracles, si le sévère burin de l'histoire n'était chargé de les transmettre à la postérité.

Quelques siècles composent l'histoire du monde : les uns, célèbres par l'apparition d'hommes extraordinaires ont agrandi le domaine des sciences et des arts, et brillent de tout leur éclat au milieu de la nuit des tems; les autres, fameux par ces convulsions ter-

ribles qui changent la destinée des empires, restent gravés dans la mémoire des hommes par le souvenir des calamités publiques et particulières.

Il sera donc fameux le siècle qui a vu naître et grossir le torrent dont la folle impétuosité menaçait l'univers, lorsqu'un nouvel Alcide nettoya les étables révolutionnaires, et arrêta par la seule force de son génie le débordement des vices et des passions. Le siècle du crime est fermé, le siècle NAPOLÉON commence. Semblable au soleil levant précurseur d'un beau jour, pur et majestueux comme lui, ce siècle que nous avons vu naître, annonce au monde paix et bonheur, et à la France gloire et prospérité.

Immortalité au Héros qui pacifia l'Europe après l'avoir vaincue! Immortalité! Que ses jours multipliés aux dépens des nôtres soient long-tems encore comptés par de nouveaux bienfaits!

Que son nom perpétué d'âge en âge arrive à la postérité la plus reculée, chargé de l'expression de la reconnaissance nationale ! Immortalité au Héros qui pacifia l'Europe après l'avoir vaincue !



J Duplessi-Bertaux inv. & sculp.

VOCABULAIRE.

A

B

C

K

L

M

N.

O

P

S

T

U

V

Y

Z

FIN.

N. B. Les caractères orientaux qui ont servi à l'impression de cet ouvrage, sont ceux de l'Imprimerie impériale.

(*Note de l'Imprimeur.*)

ERRATA.

Ghary-Guerai, *lisez* Ghazi-Gueraï dans tout l'ouvrage.

Page 96, *note*, *lig.* 1, des Peyssonel, *lisez* dit Peyssonel.

Tsikic, *lisez* Tsikie dans tout l'ouvrage.

